WILBUR L. CROSS LIBRARY

Please
handle this volume
with care.

The University of Connecticut
Libraries, Storrs

Music
M
1730
H5

CLOSED
SHELF
1

mus, css1 M 1730.H5
Chants et chansons militaires de l
3 9153 01038172 3

MUSIC LIBRARY
UNIVERSITY OF CONNECTICUT
STORRS, CONNECTICUT

CHANTS ET CHANSONS

MILITAIRES

DE LA FRANCE

Réunis par le Major H. DE SARREPONT

PARIS

LIBRAIRIE HENRY DE PARC

4, Rue Hautefeuille, 4

CHANTS ET CHANSONS
MILITAIRES
DE
LA FRANCE

PARIS. — IMPRIMERIE CHARLES BLOT, RUE BLEUE, 7.

CHANTS
ET CHANSONS
MILITAIRES
DE
FRANCE

CHANTS ET CHANSONS

MILITAIRES

DE

LA FRANCE

Réunies

PAR LE

Major H. DE SARREPONT

ET ILLUSTRÉES

Par Louis MORIN

Avec la musique
des principaux airs

PARIS

LIBRAIRIE HENRY DU PARC
4, Rue Hautefeuille, 4

Music
M
1730
H5

INTRODUCTION

« *Une armée triste serait une triste armée.* » *Voilà un aphorisme qui a toujours été et sera éternellement vrai. Nos gens de guerre ne peuvent, en effet, avoir du* cœur au ventre *qu'à la condition de s'inspirer du souffle de la vieille gaîté française. Quand ils ne se battent pas, il faut que nos hommes s'amusent. Il faut qu'ils rient, il faut qu'ils chantent...*

Il faut rire, il faut boire
A la joyeuseté,
A l'amour, à la gloire
Ainsi qu'à l'amitié!

Rions donc et chantons! Amassons de la santé physique, faisons de l'hygiène morale!

C'est dans cet ordre d'idées que nous avons fait appel aux souvenirs des vieux troupiers de France et formé, grâce à leur obligeant concours, le recueil de ces **Chants et Chansons Militaires** *qu'il est utile d'apprendre à nos jeunes soldats.*

M. Hervé *a bien voulu restituer la musique de ces traditions chantées. Qu'il veuille bien agréer ici l'expression de notre gratitude.*

I

CRIS D'ARMES

Aux heures de crise, les gens de guerre ont, paraît-il, besoin de jeter de grands cris dont l'intensité, voulue ou non, leur sert à s'entraîner, à se masser, à rythmer leurs mouvements, à frapper des coups d'ensemble. C'est un fait indéniable, un fait anthropologique dont on trouve déjà trace dans les annales de l'antiquité. L'*Exode*, par exemple, mentionne expressément les vociférations tumultueuses des Hébreux emportés à la poursuite de l'ennemi. Plus tard, au siège de Jéricho,

c'est Josué qui donne à ses troupes l'ordre de pousser de vigoureuses clameurs; c'est ensuite Gédéon qui, sur le point d'aborder les Madianites, fait crier en chœur à ses trois cents hommes :

« **Seigneur! Seigneur!!** »
et « **Gédéon! Gédéon!!** »

De même, tous les héros d'Homère ont leurs cris d'armes; de même encore, les légionnaires de Rome ne manquent jamais de s'entraîner en mugissant :

« **Feri! Feri!!** »

c'est-à-dire : Tapons sur l'ennemi, tapons à qui mieux mieux !

Mais laissons là les antiquités hébraïque, grecque ou romaine. Étudions plutôt notre histoire nationale ; de telles recherches archéologiques ne seront sans doute pas dépourvues d'intérêt.

Eh bien ! quand ils marchaient au combat, quand ils se déployaient en ligne, les Gaulois nos ancêtres poussaient des cris féroces.

« **Terriben! Terriben!!** »

faisaient-ils. Ce qui voulait dire : « Brisons les crânes, brisons les crânes ! » Et ils étaient armés, à cet effet, de respectables casse-têtes. Les combattants d'alors se contentaient parfois de proférer le nom de leur nation.

« **Ambrons! Ambrons!!** »

criaient les Ambrons à la bataille d'Aix. Et, ce criant, ils battaient leurs boucliers en cadence, à coups redoublés de lames de sabre.

Le moyen âge ne procède pas autrement que l'antiquité gauloise. A la bataille de Hastings, les compa-

gnons de Guillaume le Conquérant se ralliaient au cri de :

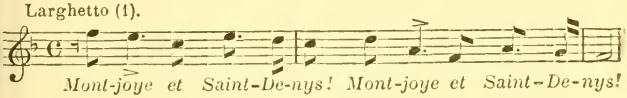
« **Diex Aïe ! Diex Aïe !! »**

Que Dieu nous aide ! Que Dieu nous aide !

C'est à la fin du XI^e^ siècle que le roi Louis VI adopte officiellement pour cri d'armes :

« **Montjoye et Saint-Denis !** »

MONTJOYE ET SAINT-DENYS



C'est ainsi que Simon de Montfort criait à la rescousse (délivrance).

. . . . . .
Douteux de mort, prent à crier
Pour sa gent vers lui rallier :
. . . . Adonc sous-aidiez
Montjoye Saint-Denys ! aidiez
Vrai Diex !. . . . . .

C'est encore à ce cri que les troupes de Philippe-Auguste gagnent la bataille de Bouvines. Là, dit un chroniqueur,

Souvent oissiez à grant joye
Nos François s'écrier *Montjoye !*
. . . . . .
Et huçoient à grant haleine,
Quand on avoit sonné l'araine,
Montjoye Dieu et Saint-Denys !

(1) Halévy. *Charles VI.*

Au XIVe siècle, chaque banneret a son cri d'armes pour l'assaut, la charge ou le ralliement. « A Rosebeke, dit Froissart, il est ordonné que *tous crieront d'une voix chacun son cri ou le cri de son seigneur.* » On y entend se croiser, lancés à pleins poumons, les cris de :

« **Montfort ! Montfort !!** »
« **Châtillon ! Châtillon !!** »
« **Coucy à la merveille !!** »

« Si, dit plus loin le bon chroniqueur, si fut ordonné d'un commun accord qu'on crieroit :

« **Nostre Dame Guesclin !!** »

Et, depuis lors, cet ordre fut ponctuellement exécuté.

. . . . . .
Dedens le fort moustier se mirent tellement
Que les povres Engloiz occirent a torment
En criant fort : « Guesclin !... »

Les Communes, elles aussi, avaient des cris d'armes distinctifs ; leurs milices proféraient le nom de la cité natale :

« **Rouen ! Rouen !!** »
« **Toulouse ! Toulouse !!** »

et autres cris analogues.

Sous Louis XV, en marchant à l'ennemi, nos vieux régiments jetaient au vent leurs propres noms :

« **Auvergne ! Auvergne !!** »
« **Navarre ! Navarre !!** »
« **Champagne ! Champagne !!** »

Plus tard, au moment d'un assaut, nos colonnes lançaient aux échos les cris de :

« **Vive le roi !** »
ou « **Vive la république !** »
ou « **Vive l'empereur !** »
ou encore « **En avant ! En avant !...** »

Aujourd'hui, l'on ne crie plus grand'chose. Il serait cependant bon d'avoir un cri d'armes français, ne fût-ce que pour répondre de la bonne manière à l'

« **Hinaus ! Hinaus !!** »

des Allemands et à leur vieil

« **Ins Feld ! Ins Feld !!** »

Nos gens de guerre possèdent un répertoire de chansons spéciales destinées à assurer la bonne exécution de certains mouvements d'ensemble. Ils en rythment la cadence voulue et marient parfois à la mesure un livret de leur invention. Quand ils ont à haler sur un cordage, nos matelots, par exemple, font entendre une espèce de susurrement guttural ; ou bien, s'ils sont ponantais, ils chantent :

JEAN-FRANÇOIS DE NANTES

(*Air connu*)

« . . . . . .
Jean-François de Nantes !
Jean-François,
Jean-François !! »

Nos pontonniers scandent des

« **Ho ! hisse !... Ho ! hisse !!...** »

Nos « joyeux » qui tirent la sonnette pour enfoncer des pieux en terre ne manquent jamais de chanter la *Chanson du pilot*, si bien faite pour compter les coups de « mouton ».

LA CHANSON DU PILOT

I

En voilà un !
Le joli un !!
Un s'en va...
Ça ira !
Deux s'en vient...
Ça va bien !!

II

En voilà deux !
Le joli deux !...
Deux s'en va...
Etc., etc.

On peut aussi comprendre au nombre des cris d'armes les commandements d'exécution des divers mouvements réglementaires, tels que :

(présentez) : « **Armes !** »
(croisez) : « **Ette !** »
(en avant) : « **Marche !** »
« **Qui-vive ?** »
« **Aux armes !** » etc., etc.

Ce ne sont plus des *tutti*, mais le *solo* militaire a aussi son mérite (1). Et ce n'est pas d'aujourd'hui que s'exécutent ces *soli* de céleustique vocale. Les anciens

(1) Nous ne parlerons pas du trop célèbre cri d'armes ou solo de Cambronne à Waterloo. C'est une fausse légende, une erreur historique à laquelle Victor Hugo s'est malheureusement laissé prendre.

en faisaient usage. Ainsi, quand il voulait faire commencer le mouvement des rames, le chef de la timonerie d'un navire grec commandait :

Ῥυππαπαί !...

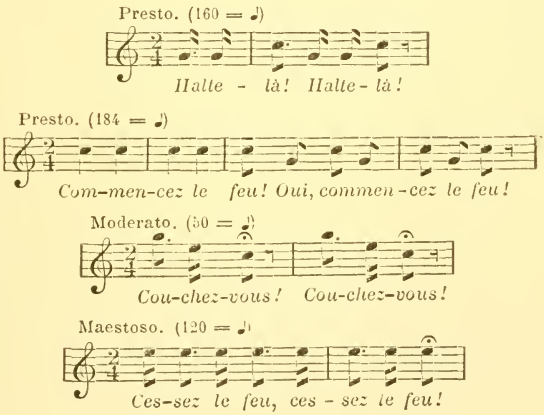
Quand il voulait arrêter ce mouvement :

Ὤόπ !

A l'occasion, pourtant, le *tutti* reparaît. C'est ainsi que nos tirailleurs chantent en chœur avec accompagnement de clairon :

EN TIRAILLEURS !

« **Halte-là !** »
« **Commencez le feu !** »
« **Couchez-vous !** »
« **Cessez le feu !** »

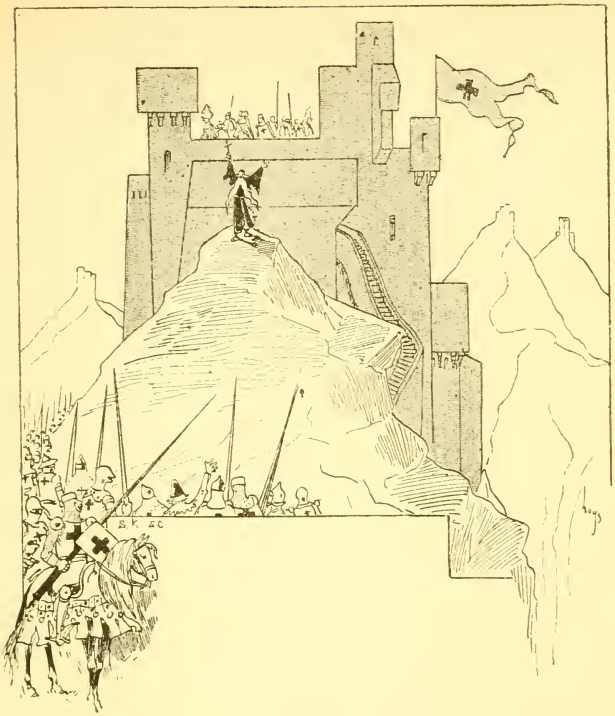


Outre leurs cris d'armes, les combattants émettent parfois en chœur des hourrahs (*ululatus*) prolongés.

C'est ainsi que, pour frapper leurs ennemis de terreur, les Gaulois savaient faire le *bordum* ou mugissement des boucliers ; que les légionnaires de Rome exécutaient à l'unisson le « barrit » (*barritus*), imitation du cri profond de l'éléphant. « Pareil au bruit des vagues qui déferlent sur la plage, ce barrit, dit Ammien Marcellin, commence par un murmure et finit par tourner en éclats de tonnerre. Ces vibrations poignantes font grande impression sur les hommes. »

Les arbalétriers génois au service des Valois savaient aboyer comme des chiens en fureur. « A la bataille de Crécy, dit Froissart, ils commencèrent à japper moult épouventablement pour les Angloys esbahir. » « A Azincourt, dit Monstrelet, tous les An- » glois soudainement firent une très forte huée dont » grandement s'émerveillèrent les François. »

Aujourd'hui, les Kabyles de l'Algérie savent émettre des rugissements de lion, lesquels sont assez nature, mais nos zouaves imitent encore mieux les glapissements du chacal. Et, contrairement à l'ordre établi par dame Nature, le chacal intimide le lion.



II

HYMNES DE GUERRE

Les combattants n'ont pas seulement des cris, mais encore des chants de guerre. A la bataille de Thymbrée, Cyrus entonne l'hymne du combat ; en la journée de Marathon, Tyrtée, la lyre en main, entraîne les Athéniens qui semblent hésiter à marcher en avant... il leur psalmodie une prière au dieu Mars.

A l'heure où ils tiraient le glaive, les Spartiates chantaient en chœur l' « *Adonion* », hymne à Castor et Pollux. Similairement, les légionnaires de Rome avaient coutume de détailler l'hymne des Saliens. De même, au moment d'engager une affaire, les Gaulois nos ancêtres entonnaient à l'unisson un *vordum* (chant de guerre) tel que celui de la « *Danse de l'épée* ». Ils affectionnaient aussi ce cantilène :

Tan ! tan ! dir ! oh ! dir ! tan ! tan ! dir ha tan !
Tann ! tann ! tir ! ha tonn ! tonn ! tann ! tir ha tann !
. . . . . .
etc., etc.

C'est le « Chant du glaive », chant qui peut approximativement se restituer ainsi :

LE CHANT DU GLAIVE

(*Air inconnu*)

Chant du glaive qui tue, ô chant du glaive bleu,
O chant du glaive bleu !
O combats où le glaive est notre roi sauvage,
Combats du roi sauvage !
O glaive, ô mon grand roi,
Qu'à ta lame l'arc-en-ciel brille !
Oh ! que l'arc-en-ciel brille,
O glaive, ô mon grand roi !
O feu ! ô feu !
O acier ! ô acier !
O acier ! ô feu !
O chêne ! ô flots ! ô terre !
O flots ! ô chêne ! ô terre !

Ces poèmes guerriers, que rapsodaient les bardes, étaient dits « *bardits* ». Nos pères gaulois en étaient fanatiques ; ils s'y inspiraient d'un rude esprit militaire ; ils s'y abreuvaient aux sources d'une énergie

sauvage, énergie dont les efforts furent malheureusement impuissants à les préserver de la domination des Romains.

A chacun son tour. La suprématie de ceux-ci ne devait pas être éternelle en Gaule. Les Gallo-Romains ne purent se défendre d'un profond saisissement le jour où ils virent Clovis envahir leur pays à la tête de trente mille Francs, — fruit de ses économies, a dit un mauvais plaisant. Le chant de guerre de ces barbares n'était pas moins terrifiant que le choc de leurs armes. Quand ils marchaient au combat, les lèvres collées à leurs boucliers et mugissant dans le cuivre leurs hymnes militaires, l'armée romaine effarée croyait entendre le cri des aigles et des vautours. Voici la restitution d'un de ces chants sauvages, — les paroles seulement, bien entendu. Quant à la musique, il faudrait la demander aux échos de Tolbiac ou de Soissons.

EN AVANT LES FRANKS !

(*Air inconnu*)

Marchons au chant des geais, des pinsons, des bruants,
Au cri de la cigale, au cliquetis du glaive.
Le ciel s'est assombri, mais la lune se lève...
Le sang va couler à torrents.
Abordons l'ennemi... c'est l'heure du carnage !...
Fracassons-lui ses boucliers.
Coupons sans merci le visage,
Fendons le crâne des guerriers !

. . . . . .

Demain, après ces coups d'épaule,
Nous verrons le corbeau d'Athôrs,
Sinistre comme un tronc de saule,
Tournoyer au-dessus des morts !...

. . . . . .

Plus tard, c'est une chanson de gestes qui, à la façon d'un hymne de guerre, sert à l'entraînement des combattants. C'est la « Chanson de Roland » qui, à la bataille de Hastings, fait marcher les Normands de Guillaume le Bâtard.

Taillefer, qui moult bien cantoit
Sur un roncin qui tôt aloit,
Devant eux s'en aloit cantant
De Karlemaigne et de Rolant
Et des guerriers et des vaischaux
Qui moururent à Rainchevaux.

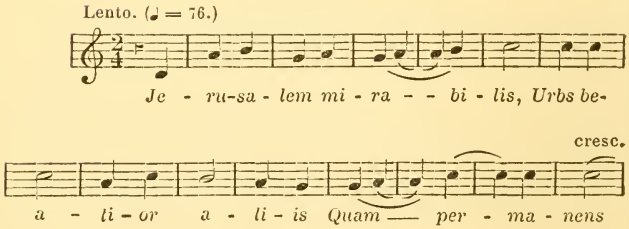
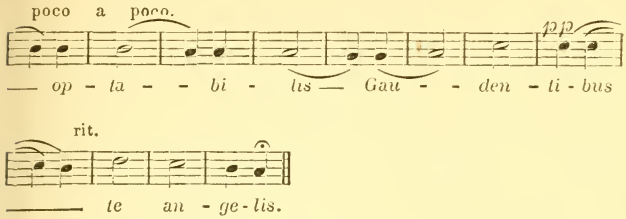
A un quart de siècle de là, soit quatre années avant la prise de Jérusalem, voici le psaume de guerre que *plain-chantaient* les Croisés (XIe siècle).

CHANT DES CROISÉS

I

Jerusalem mirabilis
Urbs beatior aliis !
Quam permanens optabilis
Gaudentibus te angelis !

II

Illuc debemus pergere,
Nostros honores vendere,
Templum dei acquirere
Saracenos destruere !



Les malandrins et routiers du moyen âge avaient aussi leurs chants de guerre. Ils étaient, ces brigands, soumis à leurs chefs et, jusqu'à certain point, disciplinés. Ils avaient des braillements de combat, puisque Brantôme fait expressément mention du *Chant des Aventuriers*.

Nos voisins d'outre-Rhin ont un volumineux répertoire de *Soldatenlieder* (*Chants de soldats*) écrits par Lilienkron, Soltau, Opel et Cohn, Uhland, Mittler, Wolff, etc. Voici, par exemple, les paroles de leur chant des Houzards :

CHANT DES HOUZARDS

Husaren ! Husaren !

. . . . . .

Voraus ! Voran !
Wir reiten Bahn
Und trozen jeder Gefahr.
Sacrament, Husar !

En voici la traduction :

« Houzards, Houzards !... En avant ! En tête nous frayons la route et nous bravons le danger. Sacrebleu, Houzard ! »

Le plus célèbre de ces *Soldatenlieder* est sans contredit celui de *Die Wacht am Rhein* (la Sentinelle

des bords du Rhin) de Schneckenburger, musique de Wilhelm. En voici quelques fragments :

DIE WACHT AM RHEIN

. . . . . .

Au Rhin, au Rhin, au Rhin allemand !...
Qui veut être le défenseur du fleuve ?

. . . . . .

O Rhin, ainsi que mon cœur, tu resteras allemand.
Aussi longtemps qu'une goutte de sang coulera dans nos veines,
Qu'une main brandira une épée,
Qu'un bras armera un fusil,
Pas un ennemi ne viendra fouler tes rives !

. . . . . .

Au Rhin, au Rhin, au Rhin allemand !
Nous voulons tous être tes défenseurs.

On sait que les hommes de l'infanterie prussienne ont réglementairement dans leur sac un livre de cantiques, mais le règlement n'a pas cru devoir y joindre les œuvres de Schneckenburger. Tous les fantassins savent par cœur *Die Wacht am Rhein.*

Et nous, Français, que chantons-nous, aujourd'hui, sur le versant occidental des Vosges ? N'avons-nous plus rien dans notre sac ? On serait tenté de le croire.

Depuis le temps des guerres de François Ier jusqu'à nos jours, il s'est produit en France quantité de chants de guerre. A ne parler que de notre siècle, nous avons entendu nombre d'hymnes mi-partie guerriers, mi-partie patriotiques. Il suffit de citer à ce propos la *Marseillaise*, le *Chant du Dépari, Veillons au salut de l'Empire*, la *Parisienne*, les *Girondins*, etc., etc. Chacun les sait par cœur, ces

Chants de la patrie
Présente à nos cœurs, (1)

(1) Adam, *le Chalet.*

ces odes héroïques inspirées par l'amour de la France. ces paroles qui brûlent les lèvres quand

La victoire, en chantant, nous ouvre la barrière. (1)

Quoi !

... l'étranger veut envahir la France...

Eh bien !

Aux armes, citoyens ! (2)

Ne craignons rien. Nous ne reverrons plus ces jours néfastes. Vous pouvez être sûrs que

Jamais, jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera ! (3)

Non, car avant qu'il en soit ainsi, le dernier Français sera tombé sous les ruines du dernier autel de la Patrie !

Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir ! (4)

Non, car nous nous rappelons ce que chantaient nos pères :

Ah ! si jamais vous vengez la patrie,
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! (5)

Les Français seuls savent chanter en combattant et mourir en chantant. Comme à leurs ancêtres, Gaulois

(1) Méhul, *Chant du Départ.*
(2) Rouget de l'Isle, *Marseillaise.*
(3) Halévy, *Charles VI.*
(4) Méhul, *Chant du Départ.*
(5) *Le Vieux Sergent*, de Béranger.

et Francs, il leur faut des chants de guerre. Fort bien, mais le chiendent, c'est que ces hymnes Tyrtéens émanés de la caserne ou des camps, tombent dans le domaine public, sont répétés à satiété par la foule des non-combattants et dégénèrent en « scies ».

Et la scie patriotique a tellement agacé les nerfs des gens les plus inoffensifs qu'il n'est guère de chanson guerrière qui ne nous ait infligé sa parodie.

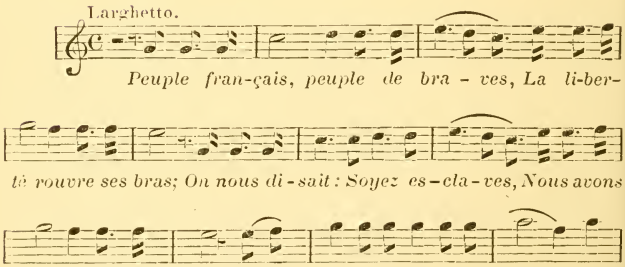
On connaît, par exemple, la célèbre *Parisienne*, celle que chantait si bien la jeunesse de 1830.

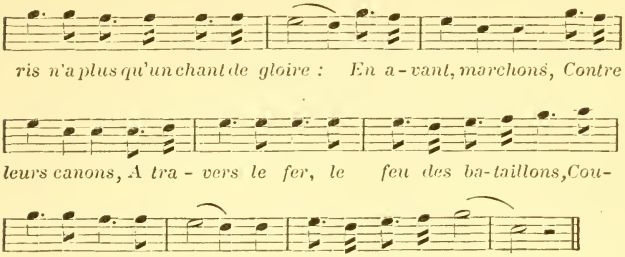
LA PARISIENNE

Peuple français, peuple de braves,
La liberté rouvre ses bras ;
On nous disait : « Soyez esclaves »,
Nous avons dit : « Soyons soldats ! »
O jour d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :

Chœur :

En avant, marchons
Contre leurs canons !
A travers le fer, le feu des bataillons
Courons à la victoire !





Eh bien ! la *Parisienne* de Casimir Delavigne a eu nombre d'imitations burlesques et, disons-le, d'un goût passablement douteux. On trouvera ci-après — chapitre VII — un spécimen de ces compositions qui furent populaires.

On célébra longtemps les *Trois glorieuses* sur tous les tons possibles et avec une conviction profonde. Un poète du temps crut même devoir faire remarquer à ses concitoyens que le mois de juillet était exceptionnellement propice aux révolutions.

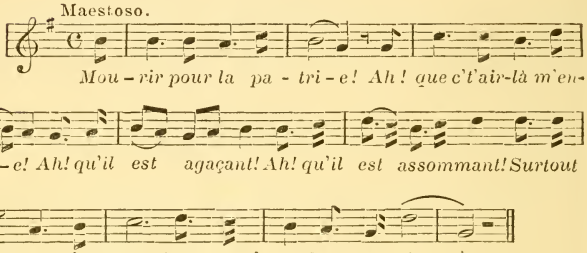
Mois de gloire, ô juillet, mois toujours gros d'orages,
Que de fois, durant tes beaux jours,
Le tonnerre en courroux, roulant dans les nuages,
N'a-t-il pas su répondre aux « RRRA » de nos tambours !

C'est ainsi que les héros de Juillet se complaisaient à jouir de leur triomphe, en attendant 1848.

C'est quelque temps avant cette fameuse année 1848 que le *Chant des Girondins* fit son entrée dans le monde. En voici la parodie lamentable :

LES GIRONDINS

Mourir pour la patrie !
Ah ! que c't'air-là m'ennuie !
Ah ! qu'il est agaçant,
Ah ! qu'il est assommant,
Surtout quand on l'entend
Sur l'orgu' de Barbarie !



Quelque temps aussi avant 48, le *Cirque Olympique* du boulevard du Temple avait donné une grande pièce maritime intitulée *le Vengeur*, pièce qui, naturellement, était mêlée de chants. On y entendait, presque à chaque scène, brailler cet inoubliable refrain de Gille :

LE VENGEUR

Des marins de la Républi-que
Étaient montés sur le *Vengeur*. } *bis.*

Eh bien ! vous allez voir combien la mémoire des Parisiens est prodigieuse. Le chant du *Vengeur*, populaire en 1848, eut, en 1870, sa palingénésie. On nous le *sciait* dans tous les quartiers de Paris assiégé. Il eut aussi les gloires de la parodie. Au cours de cette période douloureuse, on eut, en effet, l'idée d'organiser des compagnies d'enfants qui furent dits les « Pupilles de la République ». C'était préluder à la création de ces *bataillons scolaires* qui, aujourd'hui,

jouent si merveilleusement au soldat. Or les pupilles de 1870 qui, eux, jouaient au bouchon, étaient singulièrement encombrants. Là-dessus, un poète inconnu ajusta à l'air du *Vengeur* ce *libretto* qu'il est permis de trouver irrespectueux :

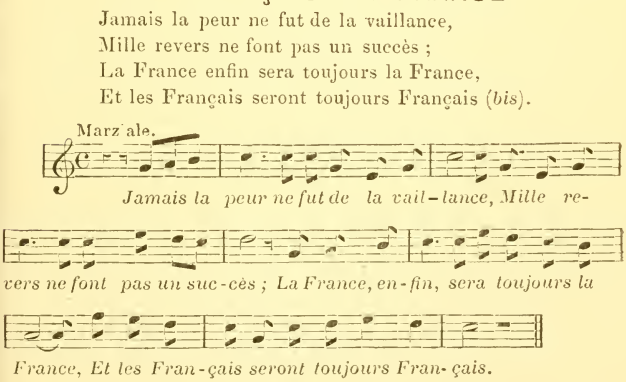
Les pupill's de la Républi-que
Embêt' joliment le secteur. } *bis.*

Après avoir été joliment sciés, nous étions enfin vengés du *Vengeur*.

Mais, en fait de livrets, le public n'exerce pas les droits d'une critique bien féroce. Il est bon enfant ; il admet tout ce qu'on veut, sans trop analyser le sens des paroles qu'on lui sert, à la condition, toutefois, que les mots soient bien ronflants. Il a, par exemple, applaudi à cette charge que lui ont faite une fois deux paroliers célèbres :

LES FRANÇAIS DE FRANCE

Jamais la peur ne fut de la vaillance,
Mille revers ne font pas un succès ;
La France enfin sera toujours la France,
Et les Français seront toujours Français (*bis*).



Et, attendu que le grotesque ne perd jamais ses droits, voici l' « hymne » (?) que se permettaient, il n'y

a pas bien longtemps, de braves troupiers partant pour le Tonkin :

(Air *des Bourguignons*)

Refrain :

Nous allons fair' la guerre !...
Dansons la *Boulangère*...
Les boulangers sont des malins
Qui nous promett' plus d'beurr' que d'pain.

(Air des *Lampions*)

I

Marchons donc,
Naviguons,
Et bûchons !

Refrain :

Nous allons fair' la guerre, etc.

II

Combattons,
Embrochons
Décochons...

. . . . . .

Ici, le public scandalisé fait entendre quelques « oh ! oh ! » significatifs, mais le chœur continue imperturbablement :

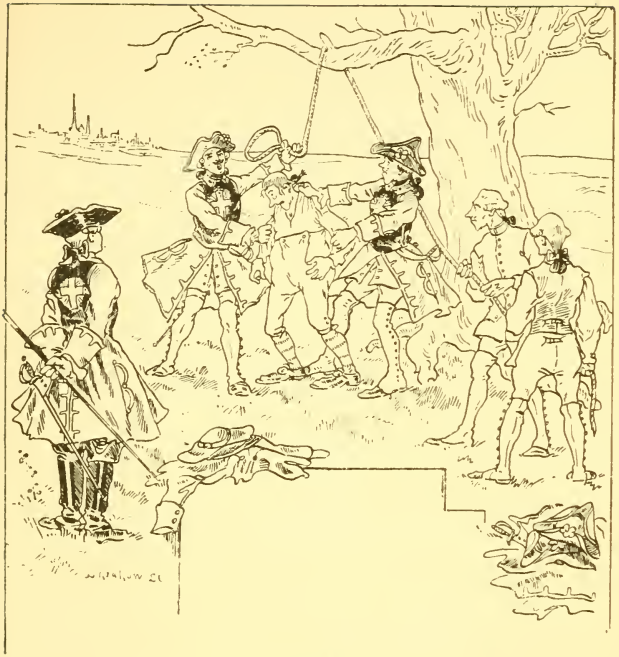
III

. . . . . .

(Decochons).....
Des coups d'torchon !
Flanquons d'bons
Coups de chausson !...

Et ainsi de suite pendant très longtemps.
Et après chaque coup de torchon, le refrain :

Nous allons fair' la guerre,
Dansons la *Boulangère !*
Les boulangers sont des malins
Qui nous promett' plus d'beurr' que d'pain.



III

CHANSONS DE GESTES

Les chansons de gestes sont de petits poèmes épiques, des légendes militaires, des récits d'exploits, des chants de victoire. Ce genre de poésie héroïque était fort goûté des gens de guerre de l'antiquité. C'est ainsi, par exemple, que Moïse et les enfants d'Israël chantèrent ce cantique :

LES CHANSONS D'ISRAEL

(*Air inconnu*)

« *Jéhovah est le roi de la guerre... il a renversé dans la mer les chars de Pharaon et son armée ; et ses guerriers d'élite ont été engloutis dans la mer Rouge... Ta main, ô Jéhovah ! a brisé l'ennemi... Jéhovah, qui est semblable à toi parmi les forts ?* »

Marie, sœur d'Aaron, prit alors un tambour, et toutes les femmes sortirent après elle avec des tambours et en chœur. Et elle chantait la première, répétant :

(*Air inconnu*)

« *Chantons le Seigneur, car il a fait éclater sa magnificence et sa gloire !...* »

Voilà ce qui se trouve dans la Bible (*Exode*, XV, *passim*). Ailleurs, au livre des *Rois* (I, XVIII), nous lisons :

« Quand David revint, après avoir tué le Philistin, les femmes sortirent de toutes les villes d'Israël au-devant du roi Saül en chantant et en dansant, témoignant leur réjouissance avec des tambours et des timbales. Et les femmes, dans leurs danses et dans leurs chansons, se répondaient l'une à l'autre et disaient :

(*Air inconnu*)

« *Saül en a tué mille et David en a tué dix mille !* »

Ce sont là des chansons de gestes.

Les Grecs et les Romains avaient aussi les leurs. Les héros d'Homère ne s'abordent jamais sans se raconter des traits d'héroïsme de leurs ancêtres ; les

légionnaires de Tite-Live psalmodient, en marchant au combat, soit le « chant des Saliens », soit quelques vers des *Tables triomphales*.

Au temps de l'Empire, les chansons de gestes, accompagnées de danse, étaient dites *Balistea, Saltatiunculæ, Cantilenæ*. Voici l'un de ces chants d'exultation mis par l'Histoire dans la bouche des soldats d'Aurélien :

CANTILÈNE DES SOLDATS D'AURÉLIEN

(*Air inconnu*)

Mille, mille mille mille mille mille decollavimus,
Unus homo, mille mille mille mille decollavimus.
Mille, mille, mille vivat qui mille mille occidit.
Tantum vini bibet nemo quantum fudit sanguinis.

Cette célèbre cantilène a été traduite, en 1667, par l'abbé Marolles. Voici cette traduction bizarre que Crespin a mise en musique :

I

Mille et mille et dix mille et mille et mille et mille
Nous avons décolez
(Ils sont tous désolez)
En l'une et l'autre file.

II

Un seul en vaut dix mille... et, d'un labeur facile,
Nous les avons fauchez!..
Nous les avons hachez,
Tandis qu'il les enfile.

III

Mille icy, mille et mille et mille fois dix mille
Il taille, il perce, il fend,
Ce guerrier trionfant
Valeureux comme Achille.

IV

Mille là, mille et mille !... opulent et docile,
Nul d'un travail divin
Tant de tonneaux de vin
Ne mit jamais en pile.

. . . . . .

XI

Mille, mille et cent mille et mille fois dix mille
Nous avons décolez !..
Ils sont tous désolez
Dans la poussière vile.

On sait que saint Martin a donné son nom à quantité d'édifices, rues, places, canaux, faubourgs, à nombre de centres de population. On n'en rencontre pas moins au delà qu'en deçà de la frontière française. Ce qu'on a peut-être oublié, c'est que Martin (*Martinus*, diminutif de *Mars*) était soldat ; qu'il servait, non sans distinction, dans la cavalerie de l'empereur Constance. Il s'y est si bien fait remarquer que sa cape a été prise pour drapeau de nos armées du VI^e^ siècle et qu'une légende ou chanson de gestes a pieusement consacré le souvenir de sa valeur militaire.

De toutes les vertus qui l'ont rendu célèbre la première était la charité. Il aimait les pauvres ; il leur donnait son pain, ses vivres, son argent, tout ce qu'il avait. Un jour qu'il passait par Amiens, et que ses nombreuses aumônes avaient épuisé ses ressources, il aperçut un homme dont l'aspect le navra. Couvert de loques ou, pour mieux dire, à moitié nu, le malheureux grelottait, mourait de froid, car on était alors au cœur de l'hiver. Martin, à bout de largesses possi-

bles, n'avait plus pour tout bien que son cheval, son uniforme et ses armes. Comment venir en aide à qui implorait sa pitié? On sait l'inspiration qu'eut le jeune légionnaire. Il coupa vivement en deux son manteau d'ordonnance et en donna l'une des moitiés au pauvre.

LA LÉGENDE DE SAINT MARTIN

(*Air inconnu*)

Quand d'Amiens Martin se partist
Pour cheminer soubz loy *panenne* (1),
Au poure son manteau partist,
Faisant euvre de foy chrestienne.

Et le trouvère qui chante ainsi glorifie l'éminente charité qui valut au soldat le don de faire des miracles.

Martin reposant, l'anemy
La paille et la chambre enflamma...
Mais de Dieu le parfaict amy
Par prière extinct la flamme a.

Saint-Martin était contemporain de Saint-Nicolas, le patron des bons garçons, de l'aumônier *zigue* qui ne manque jamais de venir confesser La Ramée quand le vieux troupier se trouve à l'article de la mort, — ce qui lui arrive souvent.

Voici le texte d'une de ces confessions ou chansons de gestes recueilli par M. Maxime du Camp, de l'Académie française :

— Tu t'es soûlé?

— Oui.

(1) Sous le *pennon*, sous l'étendard.

— Tu as fait les cent dix-neuf coups ?
— Oui.
— Tu as chat-pardé ?
— Oui.
— As-tu volé ?
— Non.
— Tu as aimé le régiment ?
— Oui.
— Tu as été fidèle au drapeau ?
— Oui.
— Tu t'es bien battu ?
— Oui.
— Tu meurs de bon cœur pour la France ?
— Oui.
— Sois en repos, mon vieux ; le ciel est fait pour les braves comme toi. En route pour le Paradis !

Les Franks savaient aussi célébrer leurs faits d'armes. Voici l'une de leurs chansons de gestes :

CHANSONS FRANKES

(*Air inconnu*)

« L'armée est en marche... Les oiseaux chantent, les cigales crient, les lames de glaive font entendre leur cliquetis. La lune errante luit sous les nuages... On va voir s'engager une action qui fera couler bien des larmes !... — Alors commença le désordre du carnage. Les guerriers s'arrachaient des mains leurs boucliers creux ; les épées fendaient les os des crânes. La citadelle retentissait du bruit des coups ; le corbeau tournoyait noir et sombre comme la feuille du saule ; le fer étincelait comme si tout le château eût été en feu. Je n'ouïs jamais conter plus belle bataille. »

Autre chanson de gestes :

(*Air inconnu*)

« Ils (Hildebrand et Hadebrand) firent voler leurs javelots à la pointe tranchante, et ces javelots s'arrêtèrent plantés dans leurs boucliers. Puis ils s'élancèrent l'un sur l'autre. Les haches de pierre résonnaient... ils frappaient lourdement sur leurs blancs boucliers... leurs armures craquaient... mais leurs corps demeuraient immobiles. »

Des temps Mérovingiens il ne nous reste qu'un fragment de poème de gestes. Ce sont deux couplets (en bas latin) d'une chanson composée en l'honneur de Clotaire II, à l'occasion de son retour d'une heureuse expédition dirigée contre les Saxons révoltés.

Mais, voici venir le grand Karl, que nous appelons Charlemagne. Il fait colliger les *chansons de gestes,* c'est-à-dire les poèmes franco-teutons destinés à célébrer les exploits des gens de guerre. Ce recueil, qu'il transcrit de sa propre main, est malheureusement perdu. Il ne nous en reste qu'un fragment, mais un fragment précieux. C'est la *Chanson de Roland,* dont nous allons reproduire un passage. Il s'agit du duel du paladin Roland avec le Sarrazin Grandogne :

LA CHANSON DE ROLAND

(*Air inconnu*)

Grandogne était et prudhomme et vaillant,
Et vigoureux et brave combattant.
Sur son chemin il rencontra Roland.
Dès qu'il le vit, il en eut connaissance
Au fier visage, à la noble prestance,
A son regard comme à sa contenance

Il ne put pas s'empêcher d'avoir peur.
Il voulait fuir, ce lui fut impossible...
Roland frappait d'une main si terrible,
Roland frappait avec tant de vigueur !

Et, en effet, le paladin, neveu de Charlemagne, donne de rudes coups d'épée. Il va correctement pourfendre son adversaire.

Jusqu'au nasal il fend le casque en fer,
Tranche le nez et les dents et la bouche,
Le corps entier, les mailles du haubert,
L'or de la selle !... il tranche enfin la chair
Même les reins du destrier farouche.
Homme et cheval sont occis de concert.

Quelle poigne !

De tels exploits faisaient la joie du vainqueur et le désespoir du vaincu.

Le Sarrazin gémissait tout dolent ;
Le Frank disait : « Bien frappe, mon garant. »

La « Chanson de Roland », nous l'avons dit, devint le chant de guerre ordinaire des Francs et des Normands. On la chantait encore à Hastings, cette chanson merveilleusement entraînante. On la chanta, pour la dernière fois, à la bataille de Poitiers ; le fait des désastres amenés par l'invasion anglaise la firent, peu à peu, se perdre dans l'oubli.

La science archéologique a découvert la réplique que lui avaient faite les gens des Pyrénées. Nous entendons parler du chant basque d'Altabiçar, ainsi appelé du nom d'une des montagnes de la vallée de Roncevaux. En voici quelques fragments :

LE CHANT D'ALTABIÇAR

(*Air inconnu*)

Un cri s'est élevé
Du sein des montagnes des Escaldunac
Et l'homme libre, debout devant sa porte,
A ouvert l'oreille et a dit : « Qui va là ? Que me veut-on ? »

. . . . . .

Au col d'Ibagnetta un bruit a retenti...

. . . . . .

C'est le murmure sourd d'une armée qui vient !...

. . . . . .

Ils viennent ! ils viennent ! Quelle haie de lances !

. . . . . .

Combien sont-ils ? Enfant, compte-les bien.
Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit,
Neuf, dix. onze, douze, treize, quatorze,
Quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt...
Vingt... et des milliers d'autres encore !...

. . . . . .

Et quand l'armée de Charlemagne a été exterminée jusqu'au dernier homme, le chanteur de la montagne s'écrie triomphalement :

. . . . . .

Ils fuient ! ils fuient ! Où donc est la haie de lances ?

. . . . . .

Combien sont-ils ? Enfant, compte-les bien.
Vingt, dix-neuf, dix-huit, dix-sept, seize, quinze,
Quatorze, treize, douze, onze, dix, neuf, huit,
Sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un...
Un !... il n'y en a même plus un !!...

Maintenant, nous sommes au IXe siècle. Voici comment se célèbre la victoire de Louis III à Saucourt-en-Vimeu :

LA VICTOIRE DE SAUCOURT-EN-VIMEU

Un roi, je sais,
Il s'appelle Louis...
. . . . . .
Il chevaucha par le pays de France
A la rencontre des Northmans
. . . . . .
Le roi chevauche hardiment,
Chante un chant pieux,
Puis tous ensemble chantent :
Kyrie eleison.
Le chant fut chanté,
Le combat fut commencé,
Le sang parut sur les joues ;
(Ils) jouèrent les Franks
(Si bien) que combattait chacun (d'eux) en héros,
(Mais) pas un autant que Louis,
Rapide et courageux...
. . . . . .
Les uns à travers il (les) frappait,
Les autres à travers il (les) perçait ;
Il versait en ce moment
A ses ennemis
Amère boisson.
Malheur à eux de la vie !
Louée soit de Dieu la puissance !
Louis fut victorieux,
Il dit à tous les Saints merci.
A lui fut la victoire.
(Il) s'en retourna, Louis,
Roi triomphant.
. . . . . .

Le texte primitif de cette chanson de gestes est en langue franke, langue qui a plus d'analogie avec le flamand moderne qu'avec les dialectes allemands.

Arrivons au XI^e^ siècle. Voici, d'après Meyerbeer, un

chant de triomphe de Robert Ier, duc de Normandie, dit *le Magnifique* ou *le Diable*.

LE TRIOMPHE DE ROBERT LE DIABLE

. . . . . .

Je succombais... lorsque dans la carrière
Bertram, un chevalier, mon appui, mon sauveur,
A tous mes ennemis fit mordre la poussière.
Je lui dus la victoire !... (1)

Les événements de la guerre de Cent ans provoquent l'éclosion de quantité de *poèmes de gestes*, tels que la *Chronique de Bertrand du Guesclin*, dont nous extrayons ce passage :

CHRONIQUE DE DU GUESCLIN

Bertran en est alez au chastelain parler
Et li requiert la tour qui li veille livrer
Et qui la rende au duc qui tant fait à loer :
— « Tout sauvement, dit-il, je vous lerai aler; »
Et dist le Chastelain : « Foi que doi Saint Omer,
» Ainçois qu'en ceste tour vous puissiez hosteler,
» Vous conviendra, je croi, à prendre à haut voler. »
. . . . . .
— « Or tost, ce dist Bertran, il me vient à plaisir
» Car, puisque cil dedens ne veulent obéir.
» Il est bien de raison con les face morir... »

Conclusion bien sentie ! On voit que le vaillant du Guesclin faisait la guerre *sérieusement*, comme disent nos voisins d'outre-Rhin. S'il menaçait de mort les gouverneurs de châteaux forts qui ne se rendaient pas à première sommation, il n'était guère plus tendre envers les bandes de cotereaux, malandrins et vastar-

(1) Meyerbeer, *Robert-le-Diable*.

deurs qui désolaient alors la France. Là où les bandits passaient,

> Il ne demeuroit bœf, ne vasche, ne mouton,
> Ne pain, ne char, ne vin, ne oye, ne chapon !...
> Tout pillar, meurtrier, traïteur et félon.

Enfin, nous arrivons aux temps modernes. C'est ici le triomphe de la chanson de gestes !... C'est ici que nous allons rire !!...

S'il n'y avait plus de jolis petits soldats, tous les beaux-arts seraient assez gravement malades ; mais les sciences historiques ne se relèveraient pas du coup. Que voulez-vous que l'Histoire nous dise quand elle ne nous parle pas de batailles ? Il ne lui reste plus que des fariboles à servir à ses auditeurs. Pour moi, je ne crois pas beaucoup à l'Histoire, mais cependant j'observe que la muse Clio tient des tablettes d'une main, et de l'autre une trompette. Les tablettes !... je n'en fais qu'un cas assez mince. Pour la trompette, c'est différent.

La trompette n'est pas — ce qu'un vain peuple pense — un tube dont on se serve uniquement pour trompetter. C'est aussi un instrument de musique. Et la preuve, la voulez-vous ? Prenez au hasard trois régiments de cavalerie et, dans chacun de ces régiments, prenez de même UN trompette en chair et en os. Cela vous fera trois trompettes.

Interrogez-les tous les trois. Je veux être pendu s'ils ne vous disent pas ensemble :

> « Un chien est un chien ;
> » Un tambour n'est rien,

mais

> » Un trompette est musicien. »

Si donc la trompette de l'Histoire est harmonieuse et peu trompeuse, écoutons-la. C'est beaucoup plus sûr que les livres. Les traditions, les chants du pays, les romances guerrières, voilà les vrais échos des événements publics. Est-il besoin de citer des exemples? vous connaissez, comme moi, la chanson de ce monsieur de Marlborough qui causa tant de désagréments à Louis XIV, mais vous ignorez sans doute comment on la chantait sous Louis XV, au régiment des gardes françaises.

La voici dans sa forme authentique et primitive :

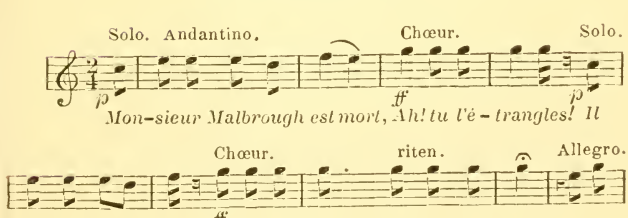
Duo :

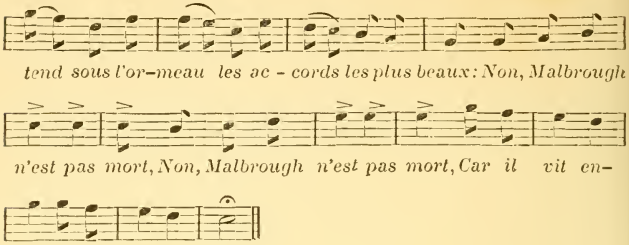
LA CHANSON DE MARLBOROUGH

— Monsieur Malbrough est mort...
— Ah ! tu l'étrangles!
— Il va-t-être enterré...
— Ah ! tu l'étrangles,
— Ah ! tu l'fais suer!

Chœur :

On entend sous l'ormeau
Les accords les plus beaux...
Non, Malbrough n'est pas mort (*bis*)
Car il vit encor ! (*bis*)





Ainsi chantait, en 1745, le garde-française Fanfan, dit *La Tulipe*.

D'où viennent cette musique et ces paroles naïvement étranges ? Ah ! c'est toute une histoire. Je vais vous la narrer telle qu'elle est consignée dans les Mémoires du maréchal Malicorne, alors simple cornette au régiment de Brancas : « Nous quittons Tournay, écrit-il, et le régiment est envoyé à Gand, que l'on venait de prendre. Là, qu'est-ce que nous trouvons ? Une masse de futailles de vin portant l'étiquette des fournisseurs ordinaires de l'armée du Roy. Comment cela se faisait-il ? On ne tarda pas à le savoir. Il y avait dans le Service des vivres de l'armée française un traitant qui faisait passer à l'ennemi le vin destiné à nos soldats. Cet ami des Anglais et des Hanovriens reçut immédiatement de mes mousquetaires le surnom de Marlborough ; mais l'application de cette dénomination injurieuse constituait une punition insuffisante. Pris la main dans le sac, mon homme fut condamné à être pendu. De fait, il ne valait pas un coup de mousquet.

» C'est moi qui fus commandé de service à l'effet d'exécuter la sentence. Le grand prévôt de l'armée

me remit l'infortuné Marlborough déjà plus mort que vif. Je fis appeler quelques hommes et j'allai avec eux dans la plaine de Gand, choisir un arbre propice à la pendaison... Je finis par arrêter mon choix sur un ormeau. Sur ce, l'un de mes mousquetaires, nommé Picquart, empoigne Marlborough, lui passe la corde au cou et commande : « Oh ! hisse ! » Avant d'être hissé, le malheureux s'étranglait... il allait mourir... de peur — j'en ai peur — quand, tout d'un coup, la pitié — une pitié mal placée, à coup sûr, — vint, à mon tour, m'étrangler et... au risque de me mettre une vilaine affaire sur les bras, je fis lâcher le condamné... je lui envoyai à bonne adresse le bout de ma botte à la Condé, en le priant d'aller se faire pendre ailleurs. Il court encore...

» Le soir de cette pendaison manquée, le mousquetaire Picquart chantait au camp une bluette dont il était l'auteur. Son livret n'est autre chose que le récit rythmé de l'épisode que je viens de noter sur mes tablettes. »

Certainement, nous savons tous que Bonaparte a gagné la bataille de Marengo, mais tous les livres de toutes les bibliothèques du monde pourraient brûler que l'armée française ne l'oublierait pas. Voici pourquoi :

Quelques instants avant l'engagement, le jeune général aperçut des grenadiers qui se livraient à un festin ; ils cassaient une croûte qu'ils venaient de frictionner vivement. — « Que diable frottez-vous donc là sur votre pain ? leur demanda-t-il. — C'est de l'oignon, mon général, nous nous offrons une tartine à l'oignon. — Ah ! ah ! très bien, il n'y a rien de meilleur que ça pour marcher d'un bon pas dans le chemin

de la gloire. Avalez-moi vite votre chapon et, tout à l'heure, tâchons d'avoir des jambes !... »

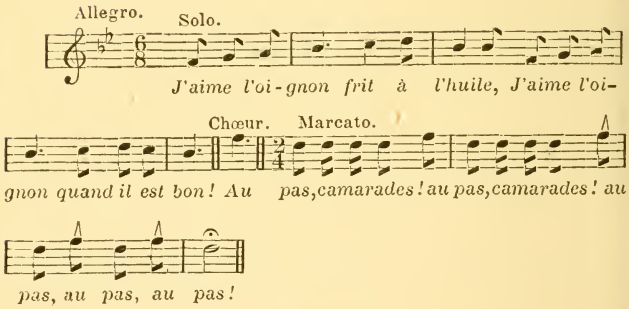
Et les grenadiers d'aller au feu en chantant à pleins poumons la chanson de la « Gloire à l'oignon » :

GLOIRE A L'OIGNON !

J'aime l'oignon
Frit à l'huile...
J'aime l'oignon
Quand il est bon !

Chœur :

Au pas, camarades (*bis*)
Au pas, au pas, au pas !



Et, à l'heure qu'il est, l'armée française chante encore très souvent la romance à l'oignon.

Quelle glorieuse origine !

En ce qui me concerne, et longtemps avant que je susse lire, la trompette de l'Histoire, embouchée par un mien grand-oncle, m'avait appris qu'il s'était livré, au commencement de ce siècle, une grande bataille

navale dite de Trafalgar. Mon oncle servait à bord de l'*Algésiras,* monté par l'amiral Magon, mais qui, le soir de la bataille, fut commandé par M. de la Bretonnière, l'un des derniers survivants de tout un état-major!... L'*Algésiras*, après une lutte héroïque, avait enfin dû amener son pavillon. Le commandant de la Bretonnière s'y trouvait prisonnier de guerre avec deux cent soixante-dix braves détenus à fond de cale et gardés à vue par une soixantaine d'Anglais... quand, tout à coup, à la tombée de la nuit, une horrible tempête succéda à la bataille, *comme si*, dit un historien célèbre, *le ciel eût voulu punir les deux nations les plus civilisées du globe, les plus dignes de les dominer utilement par leur union, des fureurs auxquelles elles venaient de se livrer.*

L'*Algésiras,* tout désemparé, a bientôt ses flancs ouverts et béants... il va périr sans doute!... les Anglais, à bout de forces, implorent le secours de leurs captifs.

C'est alors que l'héroïque de la Bretonnière sent poindre en son cœur une inspiration, un espoir... celui d'arracher le navire aux ennemis de la France. Il fait part de son projet à ses braves marins; il leur propose de se jeter, tout désarmés qu'ils sont, sur les Anglais éperdus... — « Mais, leur dit-il, c'est très fort, ce que » je vous demande là, et, pour réussir, il me faut des » gens qui aient du poil au menton... puis-je compter » sur vous?... »

L'équipage français de l'*Algésiras* ne connaissait pas le fameux motif de *Robert :*

Si j'aurai ce courage!...

Mais un chœur formidable répondit à l'intrépide officier :

LA BRETONNIÈRE

Chœur :

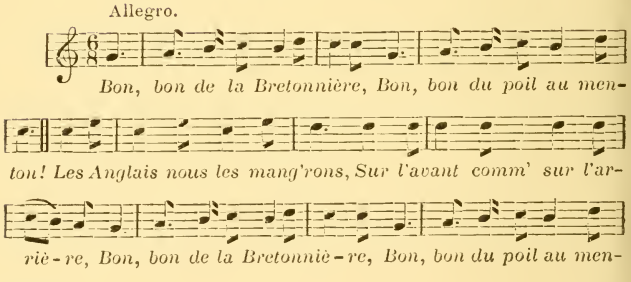
Bon, bon
De la Bretonnière !...
Bon, bon
Du poil au menton !

Solo :

Les Anglais !... nous les mang'rons
Sur l'avant, comme sur l'arrière.

Chœur :

Bon, bon
De la Bretonnière !
Bon bon
Du poil au menton !



Quelles paroles ! quelles promesses de bravoure à toute épreuve !...

Effrayés de tant d'audace, les Anglais rendirent le navire.

Et aujourd'hui encore, les jours d'abordage, nos marins entonnent le chant de la Bretonnière.

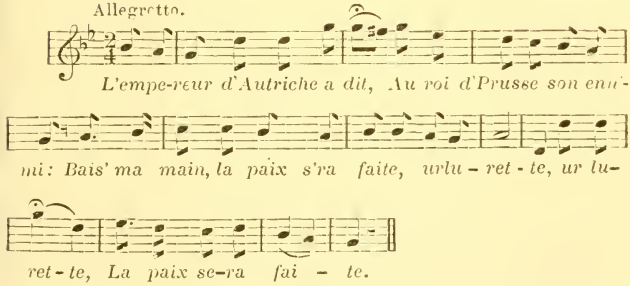
Autre miette de l'Histoire :

Sous le premier Empire, à l'heure des plus graves complications européennes, un chasseur de la garde exposait ainsi qu'il suit la manière dont Napoléon avait tranché certaines difficultés internationales :

LA PAIX DE L'EUROPE

(Air de : *Ma Tante Urlurette*)

I

L'empereur d'Autriche a dit
Au roi d'Prusse son enn'mi :
— « Bais' ma main, la paix s'ra faite
Urlurette !
Urlurette !
La paix sera faite. »

II

Le roi d'Prusse a répondu :
— « Je n'veux pas baiser ta main.

(*Parlé*)

— Ah ! tu ne veux pas baiser ma main ?
— Non.

(*Chanté*)

— Eh bien ! la paix n's'ra pas faite
Urlurette !
Urlurette !
La paix n's'ra pas faite »

III

Napoléon leur a dit :
— « Soyez d'accord, mes amis !...

(*Parlé*)

Toi, tu vas, plus vite que ça, te dépêcher de me baiser la main gauche...

(*Chanté*)

Toi, tu baiseras la *droette*...
Urlurette !
Urlurette !
La paix sera faite ! »

Après l'Empire est venue la Restauration. Les Français sont allés en Espagne et l'on a chanté, à leur retour, la gloire du duc illustrissime

LE TROCADÉRO

(Air de : *Ma Tante, Urlurette*)

. . . . . .
D'Angoulême, ce héros
Vainqueur au Trocadéro...
. . . . . .

Et puis, à partir de 1830, on a repris en sous-œuvre la légende napoléonienne. Les arts semblaient s'être donné le mot pour représenter, à qui mieux mieux, l'apothéose de l'empereur entouré de ses maréchaux.

Or voici l'analyse d'une pièce du temps :

Deux jeunes gens, qui ont eu maille à partir ensemble à propos d'une de ces petites demoiselles qu'on appelait alors des grisettes, se rendent dans un bois des environs de Paris, pour s'y battre au pistolet...

Les témoins ont chargé les armes et *placé* les adversaires, quand apparaît *ex abrupto* le curé du village... Le vieux prêtre veut séparer les combattants... On lui résiste... il insiste... on va le malmener

quand, d'un geste bref, il déboutonne sa soutane... Sous cette soutane, une grande tenue de colonel de l'Empire constellée de décorations !... — Sensation prolongée... — Tableau.

Alors le bon vieux prêtre raconte son histoire :

LE CURÉ COLONEL

Pauvre curé de ce petit hameau,
J'ai combattu vingt-cinq ans pour la France...

Il expose comme quoi il était en Égypte :

C'est de Kléber à ch'val sur un chameau
Que j'ai reçu ces leçons de vaillance.

Il a fait toutes les campagnes du Consulat et de l'Empire, toutes jusqu'à la dernière, qui fut si malheureuse :

A Waterloo, malgré notre canon,
L'aigle impérial venait de disparaître...

A ce souvenir, le bon curé ne peut retenir ses larmes... il sanglote, puis, se redressant vivement :

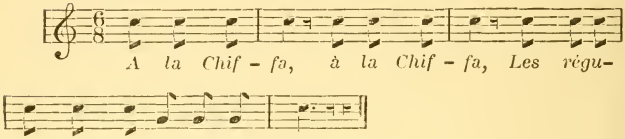
Moi, révolté de tant de trahison,
Après avoir servi Napoléon,
Je ne voulus que Dieu pour maître !

Sur ce, les jeunes gens sont vaincus. Ils ne se battront pas... ils s'embrassent.

C'est à l'ancien Cirque Olympique du boulevard du Temple que se débitait cette chanson de gestes, alors que venait de s'ouvrir l'ère de nos guerres d'Afrique.

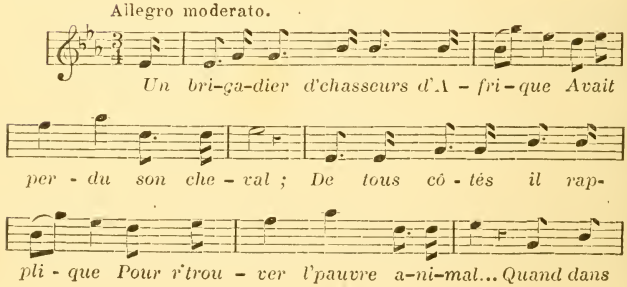
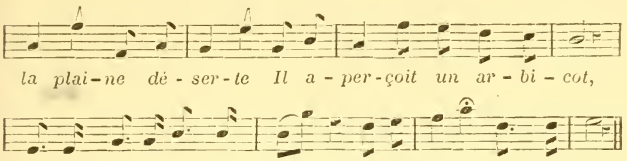
A chacune des expéditions de ce temps-là se rapporte une chanson spéciale. Franchit-on les « Portes de Fer », les chasseurs à pied entonnent leur hymne des *Bibans ;* force-t-on le col de Mouzaïa, les zouaves inaugurent aussitôt le fameux refrain :

LA CHIFFA

A la Chiffa
A la Chiffa
Les « Réguliers » ont reçu du tabac !

On prend la smalah d'Abd-el-Kader et un poète perdu dans les rangs de l'armée livre instantanément cette épopée aux échos du Tell algérien :

LA SMALAH

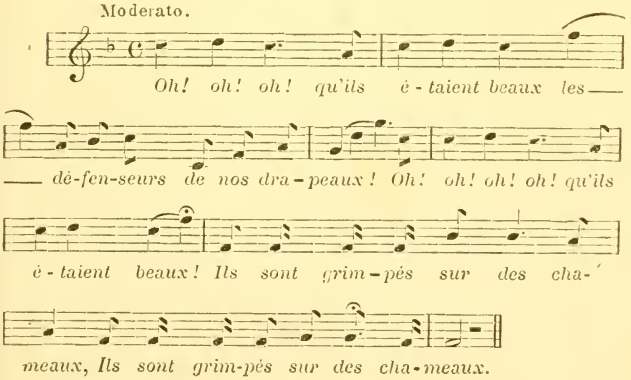
Un brigadier d'Chasseurs d'Afrique
Avait perdu son cheval.
De tous côtés il *rapplique*
Pour r'trouver le pauvre animal...
Quand dans la plaine déserte
Il aperçoit un arbicot
Qui, pour réparer cett' perte,
Se laiss' pincer son chameau.



A chaque détail d'organisation de l'armée d'Afrique répond un chant qui en indique bien les tendances ou qui en fait joyeusement une critique inoffensive. Carbuccia procède, à Médéah, à des expériences tendant à la création d'une infanterie rapide. Le régiment des Dromadaires apparaît, et nos troupiers frondeurs de chanter en chœur :

LES CHAMEAUX

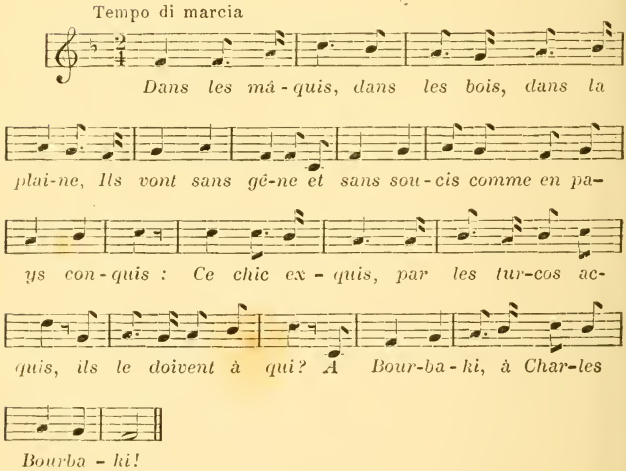
Oh ! oh ! oh !
Qu'ils étaient beaux
Les défenseurs de nos drapeaux !
Oh ! oh !
Ils sont grimpés sur des chameaux !...



Bourbaki est chargé du soin de former et surtout de réformer des corps de tirailleurs indigènes appelés communément *Turcos*. Le lieutenant d'artillerie Artus décrit les allures des nouvelles troupes et chante les mérites de l'organisateur :

LES TURCOS

Dans les mâquis, dans les bois, dans la plaine
Ils vont sans gêne
Et sans soucis
Comme en pays conquis !
Ce chic exquis
Par les *turcos* acquis
Ils le doivent à qui ?
A Bourbaki!...
A Charles Bourbaki !



Ici se place une anecdote célèbre. Le général entendait un soir le jeune Artus chanter ses louanges. Au

premier « A Bourbaki ! » il crut devoir se récrier vivement...

(*Parlé*)

— Oh ! non, pas à moi seul !... Messieurs, je réclame... A chacun son compte !... Et ma modestie effarouchée...

Et l'officier-poète de reprendre tranquillement :

(*Chanté*)

. . . . . .

— . . . à Bourbaki
Ou je ne sais à qui !

Mais, la dominante de ce bouquet de chansons de gestes, c'est la *Casquette du père Bugeaud*. En voici l'histoire véridique : Les réguliers d'Abd-el-Kader, s'étant faufilés, certaine nuit, entre les postes des Zouaves, vinrent faire sur le camp français une décharge des plus meurtrières. Grande panique !... Le feu était tellement vif que nos hommes, couchés à terre, hésitaient à se lever pour combattre. Le maréchal se porta le premier au fort du danger et, joignant l'exemple au précepte, étrangla de sa main deux des assaillants nocturnes. Ce bon exemple ne devait pas être perdu. Les Zouaves reprirent courage et firent merveille. L'ennemi fut repoussé avec pertes.

Cette alerte passée et toutes mesures une fois bien prises, le maréchal remarque, aux lueurs des feux de bivouac, que chacun le dévisage et ne peut, ce faisant, s'empêcher de sourire. Il porte machinalement la main à son front et s'aperçoit, non sans rire lui-même, qu'il est coiffé tout simplement à la façon du roi d'Yvetot, de Béranger. Il demande aussitôt sa casquette, et les troupiers de réclamer avec ensemble : « La cas-

quette ! la casquette du maréchal ! » Or cette casquette monumentale les avait, depuis longtemps déjà, frappés de certaine stupéfaction. Le lendemain, quand les clairons sonnèrent « aux champs en marchant », les Zouaves chantaient en chœur :

LA CASQUETTE

Refrain :

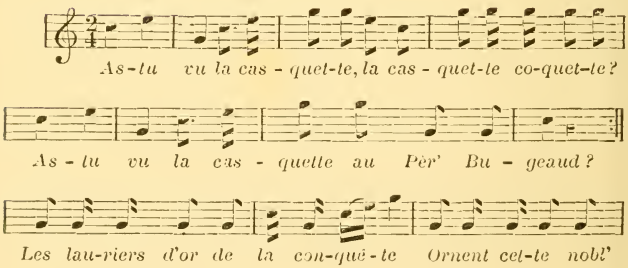
As-tu vu
La casquette
La casquette
Coquette ?
As-tu vu
La casquette
Au père Bugeaud ?

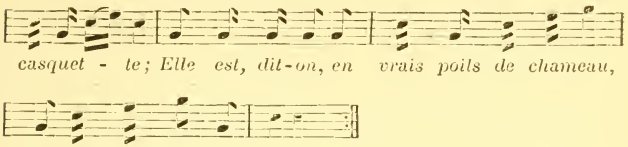
Couplet :

Les lauriers d'or de la conquête
Ornent cette noble casquette...
Elle est, dit-on, en vrais poils de chameau
La casquette à Bugeaud !

Refrain :

As-tu vu
Etc., etc.

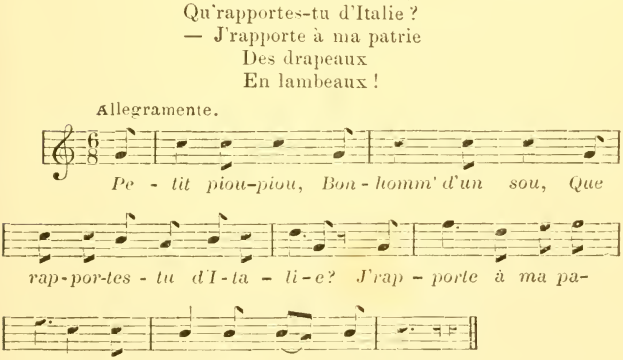




Depuis ce temps, la sonnerie ne s'appela plus que « la Casquette » et le maréchal lui-même disait au clairon : *Sonnez la casquette !* Quelquefois, durant les longues étapes, il faisait sonner l'air favori... le troupier comprenait, se mettait à chanter *la Casquette*, et bien souvent le maréchal chantait avec ses soldats.

A la période du second Empire correspond un duo célèbre destiné à perpétuer le souvenir de la rentrée triomphale des troupes de l'armée d'Italie.

RETOUR D'ITALIE

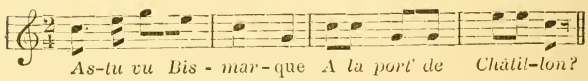
— Petit pioupiou,
Bonhomm' d'un sou,
Qu'rapportes-tu d'Italie ?
— J'rapporte à ma patrie
Des drapeaux
En lambeaux !

Ce fut là l'apogée de nos gloires militaires modernes. Bientôt s'ouvre l'ère des désastres, et le siège de

Paris a son histoire chantée. Un simple fait pris comme exemple à l'appui de cette assertion : Certain jour, un des obus de nos batteries de Montrouge avait failli tuer M. de Moltke. Ce projectile avait renversé et presque fait passer de vie à trépas celui qui avait fait prendre au roi Guillaume la décision du bombardement. Le chef du grand état-major de l'armée allemande avait été littéralement couvert de terre, mais il s'était relevé et en avait été quitte pour quelques contusions. Presque sur-le-champ, les Parisiens apprirent, nous ne savons par quelle voie, qu'un personnage de distinction venait d'être touché — d'aucuns disaient coupé en deux — dans une batterie prussienne. Cette donnée assez vague parut suffisante aux gens dits *bien informés* pour prétendre que la victime n'était autre que le comte de Bismarck et qu'elle était tombée non loin de la Porte de Châtillon, sur le plateau. Et les gavroches de s'emparer de cette idée en ajustant un libretto bizarre aux premières notes d'une marche dont le clairon fatiguait alors nos oreilles.

Ce refrain impossible fit aussitôt le tour de Paris. Il sut distraire de ses maux plus d'une famille bombardée... et, à ce titre méritoire, nous l'insérons ici, dans toute son authenticité.

LA PORTE DE CHATILLON

As-tu vu Bismar-*que*
A la port' de Châtillon ?
Il a pas d'contremarque
Pour rentrer dans not' bastion !

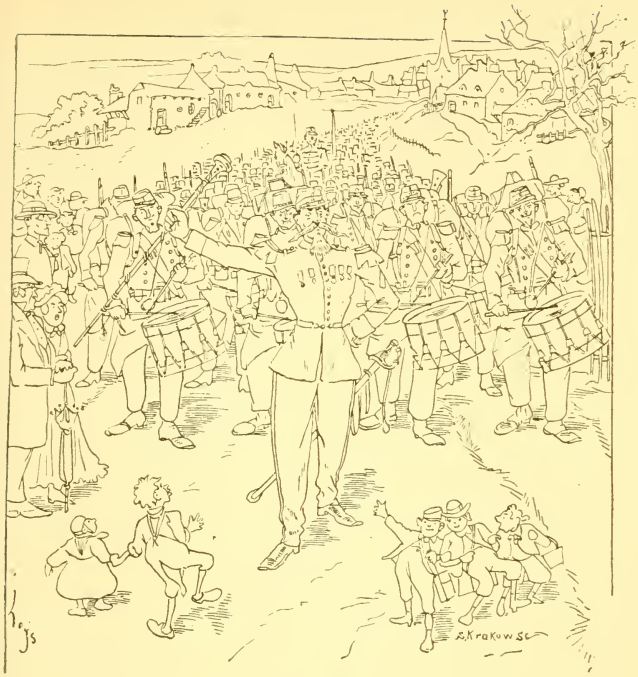


On nous chantait tout à l'heure que l'Italie nous avait rapporté des « *drapeaux en lambeaux* ». Il faut espérer que le Tonkin nous rapportera aussi quelque chose. Jusqu'à présent, nous devons en convenir, il ne nous a guère rapporté que le choléra. Mais, bah ! qu'est-ce que ça fait ? Ça n'empêche pas nos « camisards » de chanter sur l'air de *la Bretonnière* (Voyez ci-dessus, page 42) :

LA BRETONNIÈRE DES ZÉPHYRS

Nous partons pour le Tonkin,
Ho ! du bataillon d'Afrique !
Bon bon !
La vieille pratique,
Bon bon !
Nopces et festins !

Très joyeux, nos légers zéphyrs !



IV

En avant les Tambours et la Musique

A chacun sa place de bataille en ce monde et, par conséquent, à tout seigneur tout honneur. En avant donc les tambours et la musique ! En avant les clairons ! En avant toute la *clique !*

Il s'agit de chansons. Eh bien ! n'est-il pas juste d'avoir quelque considération pour des artistes — oui,

des artistes ! — qui, par tempérament et spécialité, se font un vrai plaisir d'offrir chaque jour aux camarades quelque bonne fantaisie instrumentale. Le concert commence même un peu trop tôt, s'il faut en croire certain chevalier du temps de la Renaissance, auquel on venait chanter dès l'aurore :

Ho, Renaud, resueille toy !
Veille ô Renaud, resueille toy !

Et le bon Renaud, tout endormi, de répondre avec conviction :

Leuer matin n'est point bon heur,
Boyre matin est le meilleur.

Autres temps, mêmes mœurs. Les fioritures de la trompette et du clairon commencent toujours trop « à bonne heure », s'il faut en croire les recrues qui viennent d'arriver au régiment. En voici un qui nous chante en *ré* mineur :

UNE DIANE

(*Air inconnu*)

Voici donc venir l'aurore,
La diane retentit !...
On dormirait bien encore,
Mais il faut sauter du lit.
Tandis que plus d'une *belle*
Se colore de carmin,
Nous prenons à la *fontaine*
La fraîcheur de notre teint.

La rime n'est pas riche, on doit en convenir, mais il n'est que cinq heures du matin !... voilà la circonstance atténuante. Or, on entend aussi les plaintes d'un autre poète brusquement réveillé :

AUTRE DIANE

(*Air inconnu*)

. . . . . Dès l'point du jour.
Il *rabote*, ce gueux d'tambour !
Il faut s'habiller vivement
Ou gar' là-d'ssous !... Vraiment, vraiment !
Si ça n'était c'désagrément,
Je m'plairais bien au régiment !

. . . . . .

Mais j'm'y amus', je vous le jure,
Comm' le poisson dans la friture !...

. . . . . .

Vraiment, vraiment !
Si ça n'était c'désagrément,
Je m'plairais bien au régiment.

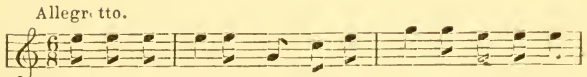
Mais, bah !... on s'habitue à tout. Dans deux ans, le conscrit n'y pensera seulement plus. Il aura fait campagne et, quand le clairon de la quatrième du trois lui finiolera la *Diane au camp,* il saura ajuster un *libretto* à la musique.

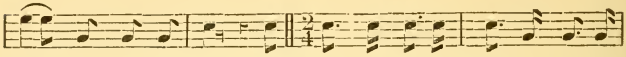
LA DIANE AU CAMP

Y a-t-il du sel-*le*
Dans la gamelle ?
Y a-t-il du veau
Pour le fricot ? } *bis.*

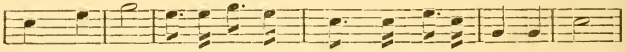
Si tu n't'éveilles pas
Tu n'auras pas d'tabac !
Éveillez-vous donc
Vous aurez du bouillon !

Y a-t-il du sel-*le*, etc.

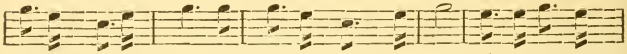




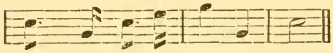
veau pour le fri-cot? Si tu n'l'é-veil-les pas, tu n'auras



pas d'ta - bac! É-veillez-vous donc, vous aurez du bouil-lon!



Si tu n't'éveill' pas, tu n'auras pas d'ta - bac! É-veillez-vous



donc, vous aurez du bouil - lon!

Ce petit ragoût n'est vraiment pas à dédaigner... d'autant moins qu'il est assez souvent le prélude du grand air :

Pan! l'arbi! Pan, pan! l'arbi!
Les chacals sont par ici...

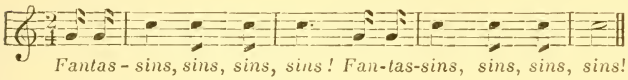
Mais, messieurs les militaires, vous croyez peut-être que c'est pour vous aider à chasser les mauvais rêves qu'on a pris la peine de vous éveiller? Allons, allons !... commencez par astiquer ce fourniment-là, parce que, au régiment, voyez-vous, le temps

Qu'on n'pass' pas à salir ses armes
On le passe à les nettoyer.

Et en route pour le peloton de chasse !

Oui, oui, il vous faut « aller au bal » tous les « dégourdis » qui ont des comptes à régler avec monseigneur l'adjudant de semaine. Et vous autres, les malins, allons ! En route pour le *chickstraj!*

Et les cavaliers?... Ah! il y a beau temps qu'ils sont levés, les cavaliers!... Et ce n'est pas le clairon qui les a réveillés, au moins. Le *tronfion!* Fi donc!... C'est bon pour les petits qui ont de grands fusils!... C'est bon pour les

Fantassins-ssins-ssins!

Nos cavaliers ont bien mieux que ça.

La trompette guerrière
Vient de retentir... (1)

Et qu'est-ce que c'est que cette sonnerie-là? Ça, c'est la botte...

LA BOTTE!!

Si vous manquez à la botte!... Nom d'une sabretache!... Allons, chaussez-moi vite vos pantoufles de bois. Vous n'entendez donc pas qu'on sonne la botte?

LA BOTTE

(*Air connu*)

I

La botte à Coco,
La botte à Pierrot!
La botte à Pierrot,
La botte à Coco!...

II

Donnez à manger
A ces pauvres bêtes
Qui sont attachées
Par la tête!

(1) Meyerbeer, *Robert-le-Diable*.

Allons, bon ! voilà encore une sonnerie, et c'est maintenant qu'il s'agit d'ouvrir l'œil. Prêtons l'oreille... On dirait que c'est le pansage ? ?...

LE PANSAGE

(*Air connu*)

Quand un chien s'gratt', c'est signe qu'il a des puces...
Ah ! c'cadet-là, quel pif !
Quand un chien s'gratt', c'est signe qu'il a des puces...
Ah ! c'cadet-là, quel pif !...
Quel tabac !...

Oui, c'est bien ça. Empoignez-moi votre « musette ». Et, vous autres, pendant ce temps-là, allez-vous-en travailler la litière et séparer le bon grain de l'ivraie.

Quel tabac !

Ensuite, le tube guerrier invite à la manœuvre, et d'un ton très vif, les jeunes cavaliers dont l'esprit militaire et les « aides » laissent encore à désirer. Les anciens, qui ont depuis longtemps fini leurs « classes », traduisent comme il suit cet émoustillant allegretto :

(*Air connu*)

Ah ! les maladroits, les maladroits, les maladroits !
Ah ! les maladroits, les maladroits, les maladroits !

Sentence terrible portée par ces anciens-là ! Ils n'aiment pas les jeunes... Toujours la gérontocratie !

Encore une sonnerie !!... Ah çà ! ça n'en finira donc pas ? Non, les cavaliers sont de service du matin jusqu'au soir. Toute la journée, le trompette de garde abîme son instrument. Il ne peut se coucher qu'à dix heures, après l' « extinction des feux » qu'accompagne le « roulement des chandelles ».

Enfin !''!...

Mais elle a aussi ses commentateurs, cette sonnerie d'extinction. Je crois fort que ce sont les clairons des

Fantassins-ssins-ssins

qui envoient le bonsoir à leurs collègues à cheval. Écoutons !

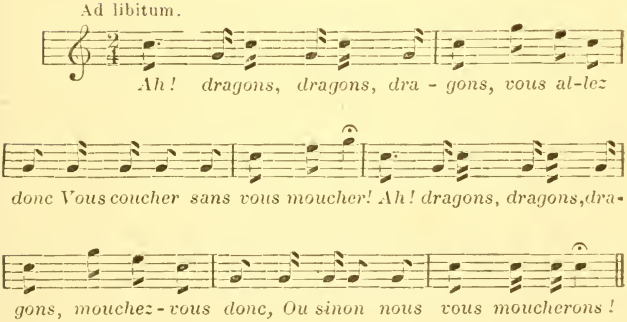
L'EXTINCTION DES FEUX

I

Ah ! dragons, dragons, dragons,
Vous allez donc
Vous coucher
Sans vous moucher !

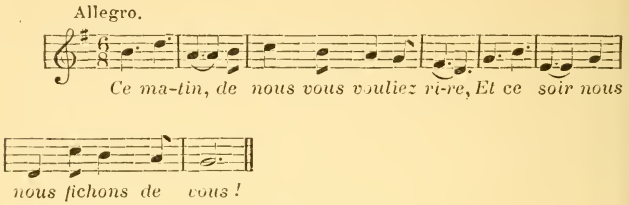
II

Ah ! dragons, dragons, dragons,
Mouchez-vous donc
Ou sinon
Nous vous mouch'rons !



Et les malins de se frotter les mains, en fredonnant sur un air du *Chalet :*

Ce matin, de nous vous vouliez rire...
Et, ce soir, nous nous fichons de vous !



O rivalités humaines ! ô Discorde, voilà bien de tes coups !

Douloureuse, mais juste exclamation que les camarades ont paraphrasée comme il suit :

Eh ! allez donc,
Sonnez trompettes !
Eh ! allez donc,
Qu'est-ce que vous faites ?
Eh ! allez donc,
Sonnez clairons !

Mais, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le clairon, ce trait d'union naturel, cette transition prévue de la trompette au tambour, ne peut souffrir ni tambour ni trompette.

— Pardon, dit-il souvent au tambour-maître, qui est son légitime supérieur, je veux bien être puni quand je le mérite... je ne réclame pas... *du contraire !* mais j'veux pas qu'on me mette dedans comme un tambour...

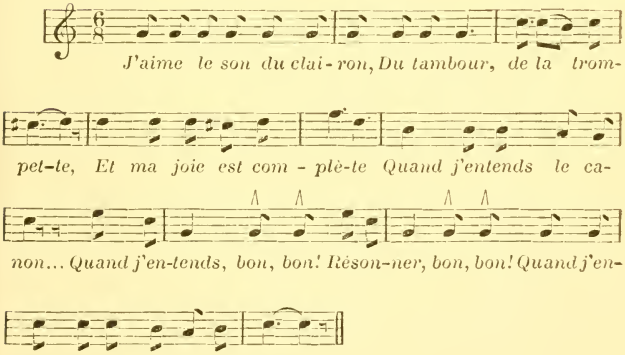
Faudra-t-il donc, pour avoir la paix dans les régiments, renoncer à l'un de ces instruments guerriers ? Et, dans ce cas, lequel conservera-t-on ? *That is the question.* Il est des *dilettanti* qui ne manifestent point

de préférences à cet égard. Charles VI, par exemple, les aimait d'un égal amour :

Sonnez clairons ! Battez tambours ! (1)

D'autres amateurs vont plus loin, témoin celui-ci :

LE SON DU CANON

J'aime le son
Du clairon,
Du tambour, de la trompette !
Et ma joie est complète
Quand j'entends le canon...
Quand j'entends, bon ! bon !
Résonner, bon ! bon !
Quand j'entends résonner le canon.

Ceux-là, vraiment, en demandent trop à la fois.

— Moi, dirait Brid'oison, s'il était mis en demeure de formuler un avis, je... je ne sais qu'en... qu'en

(1) Halévy, *Charles VI.*

dire... Voi-voilà ma ma-manière de... de pen-penser.

Eh bien ! nous nous en tiendrons, quelque temps encore, à cette solution basée sur la *théorie du pour et du contre*, en observant que lorsque les clairons sonnent *aux champs !* les tambours ne peuvent se dispenser d'applaudir de toutes leurs baguettes.

Mais, disait un ministre novateur, si nous nous privions du tambour ? il est un peu trop *poseur*... Entendons-nous, s'il vous plaît. Sont-ce des *poses* ou des *pauses* que vous lui reprochez ? En ce qui touche celles-ci, il est bien forcé de se conformer à celles de l'exercice et d'observer le rythme prescrit par la grande canne, cette canne au bout de laquelle il y a un superbe homme qui n'entend pas qu'on lui *flanque* des *fla* pour des *ra*, et *vice versa*. Quant aux *poses* qui vous déplaisent, oui, j'en gémis pour lui, le tambour penche un peu trop la tête à droite, mais ce n'est pas sa faute, on le gâte tant ! Tous les opéras et toutes les romances du monde lui ont chanté sa gloire. Ne connaissez-vous pas :

LES GLOIRES DU TAMBOUR

A la victoire je vous mène,
Rataplan ! (1)

Et ailleurs :

Tambour, toi qui guides nos pas... (2)

Et d'autre part :

. . . . le roi passait
Et le tambour battait
Aux champs ! (3)

(1) Meyerbeer, *les Huguenots*.
(2) Meyerbeer, *le Val d'Andorre*.
(3) Monsigny, *le Déserteur*.

Et encore :

Je suis royal tambour,
J'aime ma pomponnette,
Dont la main si coquette
Me mène à la baguette...

Il est de toutes les fêtes, de toutes les réjouissances.

RAPATAPLAN

Paroles d'Eugène Labiche

(Air de *La Croix d'Or*, de Pilati)

Rapataplan !
Tambours flambants,
Fête
Complète !
Rapataplan !
En même temps,
Menons plaisirs et roulements !

Il n'est question que de lui, on ne parle que de lui dans les cérémonies publiques.

Et c'est encore bien pis au régiment. Quand un détachement est sur le point de franchir le pont-levis du fort où la troupe est casernée, la garde sort en armes, et le caporal crie : — Qui vive ? Et c'est le tambour qui répond : — France !

Et la garde qui veille dit au tambour : — Quand il vous plaira !

Ainsi, il faut que ça lui plaise ; sans cela, le détachement n'entrerait jamais ; mais ça lui plaît généralement, et les trois premiers coups de baguette d'une reprise bien sentie témoignent de sa satisfaction.

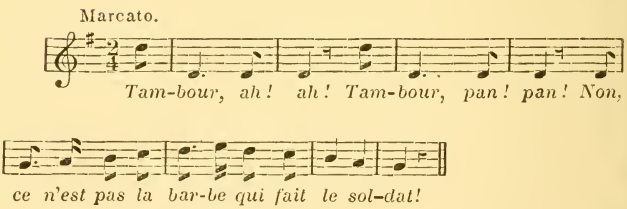
Et, à l'intérieur du fort, on ne fait qu'appeler le tam-

bour de garde... — Tambour, aux caporaux ! — Tambour, la corvée ! — Tambour, la berloque ! — Tambour, la soupe ! On ne parle que du tambour... toujours le tambour !

Tantôt c'est un refrain de marche :

LA BARBE DU SOLDAT

Tambour !
Ah ! ah !
Tambour !
Pan ! pan !
Tambour !
Ah ! ah !
Non, ce n'est pas la barbe qui fait le soldat !



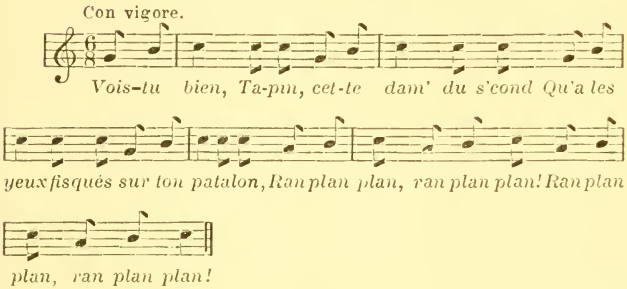
Avis aux économistes qui viennent de réglementer le mode d'ornementation du *facies* de nos braves troupiers. On appelle cela le « port » de la barbe.

Un jeune conscrit, absolument blanc-bec, demande naïvement qui est-ce qui payera le port. On lui rendra réponse quand il aura une barbe de capucin.

Mais revenons à notre tambour.

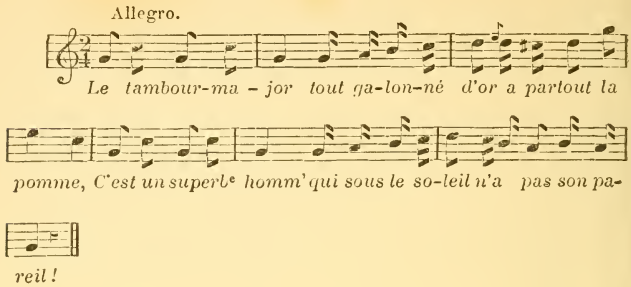
Tantôt c'est une belle qui lui donne des distractions pendant qu'il est tout à sa caisse :

LE « PATALON »

Vois-tu bien,
Tapin,
Cette dame du s'cond
Qu'a les yeux *fisqués*
Sur ton *patalon*.
Ran plan plan plan plan !

C'est du second étage qu'une dame le regarde... Il regarde aussi, lui, mais en prenant garde, et voilà pourquoi il penche un peu la tête à droite? Et pourquoi a-t-il tant à *se méfier?* Parce que le tambour-major est très féroce. On vous a dit le contraire, je le sais ; mais c'est que l'Envie, la pâle Envie s'en prend toujours aux grands de ce monde, et le géant du régiment n'a pas été plus ménagé que les autres. On lui en veut beaucoup parce que

LE TAMBOUR-MAJOR

Le tambour-major
Tout galonné d'or
A partout la pomme!
C'est un superbe homme
Qui, sous le soleil,
N'a pas son pareil!

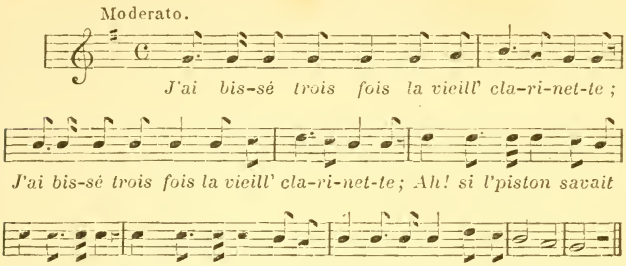


Eh bien ! tout dernièrement, le tambour-major disait à ses disciples de l'École de caisse : — « Attention ! vous savez ! ne vous faites pas de mal aux *timbres ;* mais pour les *peaux,* vous savez ! c'est comme les *femmes,* mieux elles sont battues, plus elles sont contentes... Et qu'il ne s'en manque pas de l'épaisseur d'un fifre-nain !... Et savez-vous seulement ce que c'est qu'un fifre-nain, vous, là-bas, maladroit, numéro trois, *qui rit ?*... Non, eh bien ! pour la prochaine fois, vous le saurez peut-être... Ce n'est que la *diminunième* partie d'un poil de blanc-bec fendu en quatre !... »

Et l'on ose dire que le tambour-major ne veut pas se donner la peine d'avoir de l'esprit !

Mais, ô faiblesse humaine ! je dois déplorer celle de mon homme à la grande canne. Il se moque du fifre qui souffle à tire-l'arigot, ce petit musicien sans méchanceté qui applaudit toujours ses camarades, celui qui chante innocemment :

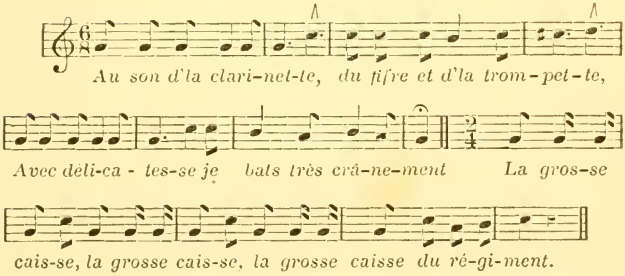
LA CLARINETTE

J'ai bissé trois fois la vieill' clarinette,
Ah ! si le piston savait ça !
Tra la la !...

Tout un poème en bien peu de mots !

Et, puisque nous en sommes aux musiciens, je déclare qu'on me l'a gâtée, ma musique militaire, celle qui réjouissait, tant et si bien, mon enfance. Où est-il ce héros qui battait si bien l'ancienne grosse caisse ?

LA GROSSE CAISSE

Au son d'la clarinette
Du fifre et d'la trompette,
Avec délicatesse
Moi, je bats crânement
La grosse caisse, la grosse caisse,
La grosse caisse du régiment.



Et le refrain, donc ?

(*Mélodie imitative*)

Boum ! malatzim ! malatzim ! malatzim ! zim !!...
Ta ra ta ta pan ! ta pan ! ta pan !
Boum ! malatzim ! malatzim ! malatatzimtzim !
Ta ra ta tan ta poum ! ta poum ! ta poum !

Parlé :

Ra pla pla pla pla, pla pla !... Ra !...

Aujourd'hui, la grosse caisse est si petite qu'on ne sait plus comment l'appeler.

Où est-il, ce chapeau chinois si coquet qui sautillait comme un fuchsia caressé par les zéphyrs ? Où est-elle, cette armée de flûtes et de hautbois aux notes si moelleuses ? Je n'entends plus de toutes parts que des cuivres impitoyables... Eh bien (pardonnez à ma douleur) c'est pitoyable ! Quelle tournure ont-ils vos tubistes, quand ils s'époumonent dans leurs saxophones recourbés ? Ils ont tous l'air de fumer de grandes pipes !... Franchement, il est permis de regretter le temps du siège de Lérida, où le régiment de Champagne procédait à l'ouverture de la tranchée sous la conduite d'un orchestre composé de vingt-quatre violons.

Aujourd'hui qu'on éprouve le besoin de faire des économies quand même, de braves gens parlent de proposer la suppression des musiques militaires, dont la création remonte à plus d'un siècle. Au bout du compte, disent-ils avec conviction, à quoi ça sert-il une musique militaire ? Est-ce qu'on se bat avec des cornets à piston ? Est-ce qu'un saxophone peut remplacer un fusil à répétition, cette nouvelle clarinette

dont nos Chasseurs à pied possèdent déjà l'embouchure? Les Français sont des braves — la *furia francese!* Ils n'ont pas besoin qu'on leur insuffle dans les oreilles des bouffées de bravoure et d'enthousiasme.

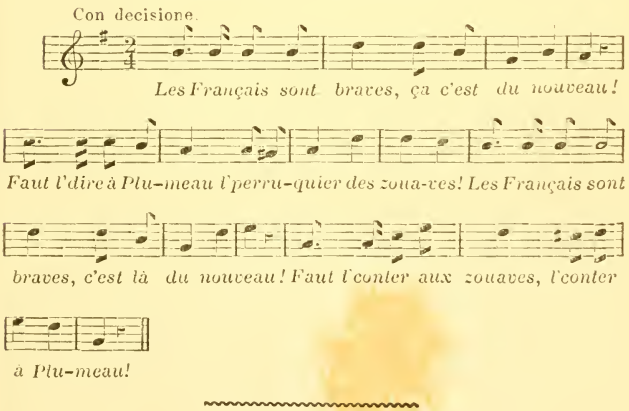
Pas de commentaires ni de réfutation, n'est-ce pas? Paix sur la terre aux généraux en chambre!

L'CONTE A PLUMEAU

Les Français sont braves!..
Ça c'est du nouveau!
Faut l'dire à Plumeau,
L'perruquier des Zouaves!...

Les Français sont braves!..
C'est là du nouveau!
Faut l'conter aux Zouaves
Et l'dire à Plumeau!

Et, si Plumeau y est pas, qu'on s'adresse à *Dache!*



V

INSPECTION GÉNÉRALE

Maintenant que toutes les musiques ont joué leurs airs, nous allons voir l'armée française sous les armes, et je ne saurais résister au bonheur d'en passer avec vous l'inspection générale.

Ab Jove principium! Commençons par la droite. Voici venir les Écoles militaires. J'aperçois déjà les plumets de la promotion de *Kabylie*, de la promotion de *Crimée*-

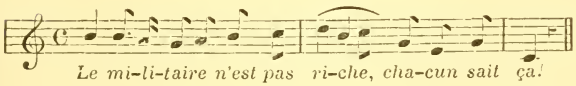
Sébastopol, etc... Mais ici, je demande la permission de placer quelques observations préalables.

Je me suis souvent demandé ce que deviendraient les librettistes si, tout d'un coup, l'on supprimait les militaires. A quelles sources iraient-ils puiser, où prendraient-ils leurs sujets d'opéras si, en suite de je ne sais quelle révolution du globe, les galons de grade, toujours si goûtés du public, se trouvaient frappés d'interdit au théâtre? Voulez-vous me dire quel personnage serait jamais capable de tenir le rôle de ce brave qui, le verre ou la rapière en main, s'en vient célébrer avec aplomb la gloire et la patrie, et le vin et les belles? Ah! oui, si les militaires étaient rayés des fastes de l'histoire, les librettistes auraient un métier bien difficile!

Voyez de combien d'œuvres délicieuses nous serions déjà privés si seulement les gens de guerre ne pouvaient se voir en peinture sur aucune espèce de planches lyriques! Personne ne connaîtrait la *Dame blanche*, ni le *Chalet,* ni la *Fille du Régiment,* ni le *Val d'Andorre*, ni les *Mousquetaires de la Reine,* ni *Haydée,* ni le *Déserteur,* ni la *Sirène,* ni le *Caïd*, ni l'*Éclair*, ni même le *Barbier*, qui envoie chez Bartolo le maréchal-ferrant du régiment. Et les grands opéras!... nous en resterait-il beaucoup? Aurions-nous *Charles VI,* la *Reine de Chypre?* Est-ce que la *Favorite* elle-même ne fait pas passer son ami Fernand capitaine au choix (hors tour)? Est-ce que *Guillaume Tell* et *Robert* peuvent se passer de cris de guerre et de chants de victoire? Et le *Prophète*, et le *Trouvère,* qui font mouvoir des corps d'armée!... Et *Roland!...*

Je ne finirais pas.

Concluez avec moi, messieurs les librettistes, que, partout et toujours, les poumons du dieu des combats soufflent dans vos pipeaux; que ce dieu chante sur tous les tons et que son timbre de voix est aussi solide qu'irrésistible. Mais, alors, messieurs, pourquoi le maltraitez-vous sans vergogne, ce dieu si bon enfant qui vous fait vivre? En vérité, vous êtes bien ingrats! Vous êtes bien peu généreux envers les troupiers dont il est le père. Comment! voici venir la *Dame blanche* apprenant au public que les sous-lieutenants n'ont que douze cents francs d'appointements, et l'Autrichien du *Chalet* qui, sans aucune précaution oratoire, nous répète que :

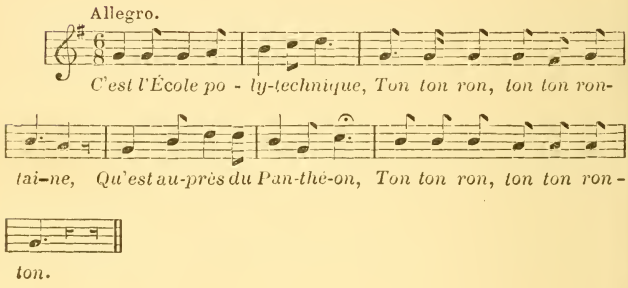
. . . . . .
Le militaire n'est pas riche,
Chacun sait ça!

Eh bien! voilà le sous-lieutenant et le sergent considérablement dépréciés! Que voulez-vous qu'ils deviennent en ce siècle de fer qui ne bâtit pas de Bourses pour y coter la gloire? Voilà un ténor et une basse qui ne trouveront jamais à faire le moindre petit mariage honnête.

Malgré tout, nos écoles sont pleines de jeunes gens qu'ont séduits les attraits du métier militaire, et nous avons beaucoup d'écoles en France. Nous n'en citerons que quelques-unes.

Quelle est celle qu'on aperçoit à hauteur de l'église Saint-Étienne-du-Mont? C'est la boîte aux *Pipeaux*...

LA BOITE AUX PIPEAUX

C'est l'École polytechnique
Ton ton ron ton, ton ron taine !
Qu'est auprès du Panthéon
Ton ton ron taine,
Ton ton ron ton !



Et elle n'a été installée, cette école, auprès du Panthéon que parce qu'on l'a définie : « Pépinière de grands hommes », — *qu'il en est comme qui dirait* le cimetière, le Panthéon. En attendant les surprises que l'avenir leur ménage, nos futurs grands hommes piochent consciencieusement. Ce n'est que le mercredi et le dimanche qu'on les rencontre dans les rues de Paris. D'aucuns s'en vont jusqu'au Palais-Royal, à l'effet d'y résoudre une équation depuis longtemps posée à l'effet d'obtenir certain résultat

d'où x = café Corazza.

Après deux années d'études suivies, la plupart de nos polytechniciens vont passer deux autres années à l'École d'application de l'artillerie et du génie.

Là, ils sont encore sur les bords de la Seine, mais...

Deux chênes et trois rochers,
Deux rochers et puis trois chênes,
Quatre chênes très hauts, et...
Des rochers qui forment chaîne...
On s'pâme devant ce tableau
A l'Écol' de Fontainebleau.

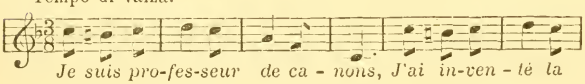
D'où il suit que, en présence de l'uniformité du paysage, le personnel de l'École d'application s'applique énormément.

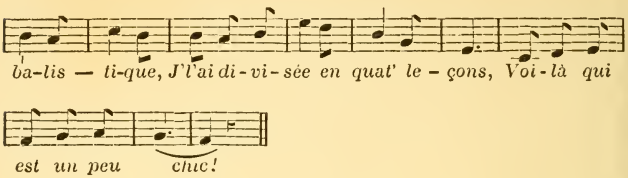
Un mot du « Bahut » spécial qui allaite maternellement nos futurs officiers d'infanterie et de cavalerie. Elles ne sont pas précisément drôles, les deux années qu'on passe à Saint-Cyr !... Le premier bataillon de France s'y livre à des orgies d'exercices, à des débauches de manœuvres telles que l'infortuné « corps de pompe » (lisez *corps enseignant*) est, bon gré, mal gré, conduit à écourter des cours déjà beaucoup trop courts. Les élèves le sentent bien, témoin ce quatrain satirique qui vit jadis le jour, à propos d'un cours de balistique réduit à des proportions ultra-minimes :

UN TRUC DE « CORPS DE POMPE »

Je suis professeur de canons.
J'ai inventé la balistique..
J'l'ai divisée en quatre leçons.
Ah ! voilà qui est un peu chic !

Tempo di valza.





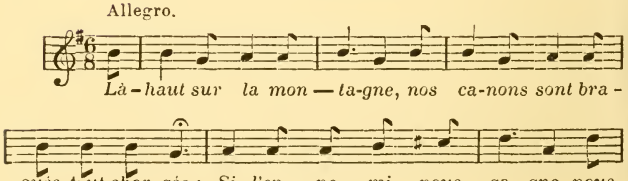
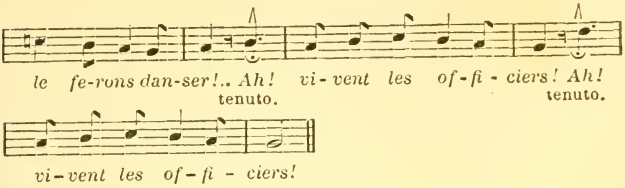
Malgré l'aspect quelque peu sépulcral du lieu, nos jeunes gens sont très gais à Saint-Cyr. Ils y chantent une foule de choses réjouissantes dont le répertoire change à peu près tous les ans. Mais il existe un vieux fond dont les anciennes promotions ont précieusement gardé souvenance. Là se trouvent des morceaux de choix inspirés par le patriotisme et le meilleur esprit militaire. De ce nombre sont l'*Épaulette d'or* et la *Butte Montmartre*. Voici cette dernière « saint-cyrienne » :

LA BUTTE

Là-haut sur la montagne
Nos canons sont braqués,
Tout chargés !
Si l'ennemi nous gagne,
Nous le ferons danser !

Chœur :

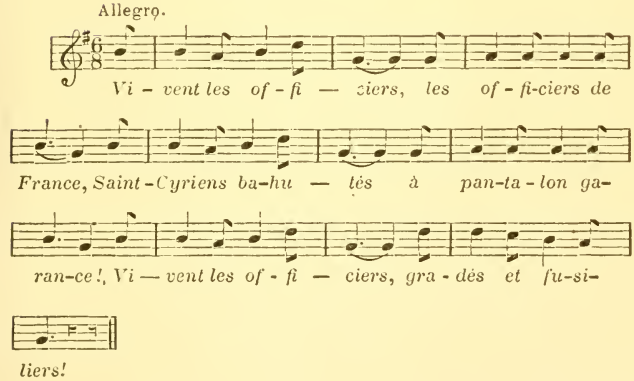
Ah ! vivent les officiers !
Ah ! vivent les officiers !



Les saint-cyriens sont fanatiques de leur métier, et l'on a plaisir à chanter avec ces braves jeunes gens :

AUTRE SAINT-CYRIENNE

Vivent les officiers,
Les officiers de France !
Saint-Cyriens *bahutés*
Au pantalon garance !
Vivent les officiers
Gradés et fusiliers !



Maintenant que les Écoles militaires sont passées, voyons les troupes.

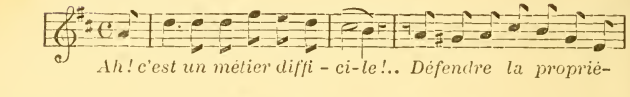
Voici d'abord venir la gendarmerie, la vieille maréchaussée, la prévôté chargée du soin d'assurer la

tranquillité des camps et de courir sus aux chats-pards. Un rude métier en campagne.

Et en temps de paix donc !

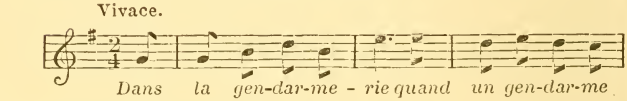
MESSIEURS LES GENDARMES

Ah ! c'est un métier difficile !...
Défendre la propriété,
Garantir les champs et la ville
Du vol et de l'iniquité !...



Heureusement, à pied ou à cheval, les gendarmes n'ont pas froid aux yeux. Et quelle discipline ! Comme Pandore honore son brigadier ! De plus, il y a un rude esprit de corps dans ces légions-là, et

QUAND UN GENDARME RIT...

Quand un gendarme rit
Dans la gendarmerie,

l'hilarité devient générale. Cependant il est bon que ce soient les chefs qui donnent l'exemple... Alors le rire

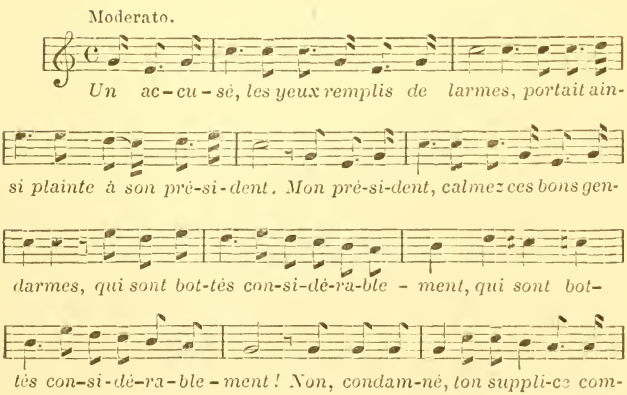
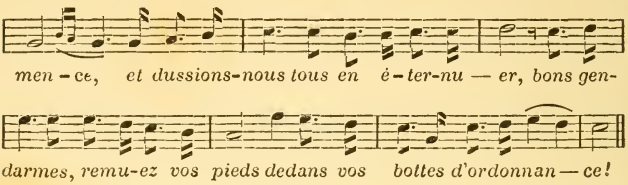
devient inextinguible. Les gendarmes sont bons, *bonus est gendarmus,* et ils ont nos sympathies, quoique bottés. Tel est leur caractère, et messieurs les jurés le savent bien.

Un accusé, les yeux remplis de larmes,
Portait ainsi plainte à son président :
— « Mon président, calmez ces bons gendarmes
Qui sont bottés considérablement. » (*bis*)

Mais le président, qui n'a pas non plus froid aux yeux, répond d'un ton féroce :

— « Non, condamné, ton supplice commence...
Et, dussions-nous tous en éternuer,
Bons gendarmes, remuez vos pieds
Dedans vos bottes d'ordonnance ! »

UN PRÉSIDENT FÉROCE



Les artilleurs aussi ont des bottes, mais ils ne s'en servent que pour monter à cheval. Ils aiment joliment à monter à cheval, les artilleurs ! Enfin, ils ont aussi des canons et ne *sabotent* jamais... à cheval.

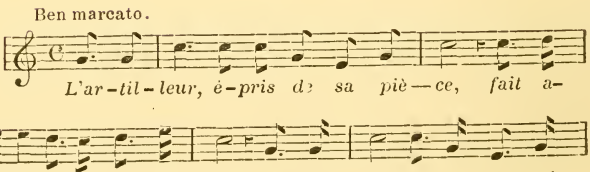
L'ARTILLEUR FRANÇAIS

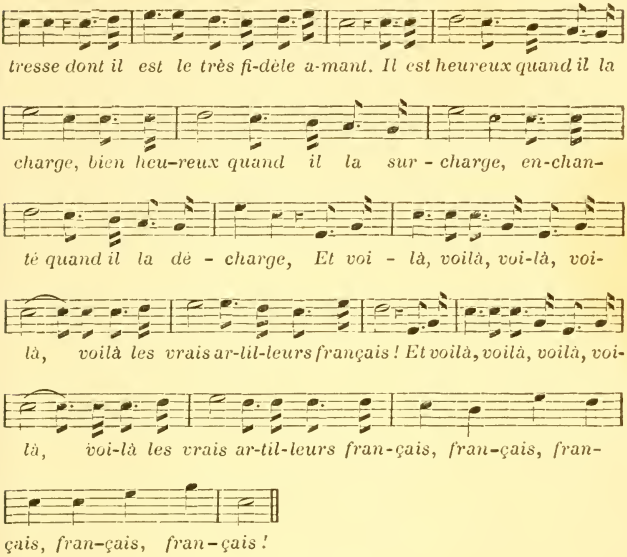
L'artilleur, épris de sa pièce,
Fait avec elle du sentiment,
Car pour lui c'est une maîtresse
Dont il est le très fidèle amant.
Il est content quand il la charge,
Bien heureux quand il la surcharge,
Enchanté quand il la décharge !

Chœur :

Et voilà,
Voilà, voilà, voilà,
Voilà les vrais
Artilleurs français,
Français, français,
Français !

bis.





Tiens ! Voici encore des pantalons bleus à bandes rouges. Qu'est-ce que ces mousquetaires-là ? — Ce sont des sapeurs. — Mais ils n'ont pas *d'aches !* — Des *z'haches!* allons donc !

Ah ! ah ! ah !
Macache, hache ! hache ! hache !

Ce sont des sapeurs qui font des sapes... voilà ! Et les sapes se font avec une pioche, en italien *zappa,* ce qui fait que ces soldats du génie posent un peu trop en piocheurs.

D'autres étymologistes veulent que ce nom dérive du latin *sapientia*, ce qui voudrait dire que ces bons

militaires sont rangés et sages. Cependant, il ne faudrait pas trop s'y fier, à ces sapeurs « à lunettes ».

LE SAPEUR A LUNETTES

(*Même air*)

Le sapeur dans sa forteresse
Est l'homme du gouvernement;
Il y savoure avec ivresse
Les plaisirs du casernement.
Attention s'il vous fait des mines,
Méfiez-vous de ses contre-mines,
Prenez bien garde à vos courtines !

Chœur :

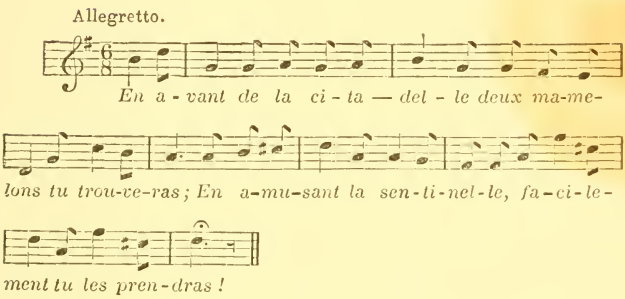
Et voilà,
Voilà, voilà, voilà,
Voilà le vrai,
Le vrai sapeur français,
Français, français,
Français !
} *bis.*

Ces sapeurs « à lunettes » sont donc de profonds scélérats? Oui.... ils ne se montrent que la nuit, montés sur des *chevaux de Frise,* vrais descendants de Pégase, et je me suis laissé dire que ces hardis *cavaliers de tranchée* se livrent à des fantasias véritablement effrénées, lorsqu'ils se mettent en tête le *pot* classique et l'idée bien arrêtée de faire de la *sape volante.*

Pour eux, les nuits de siège sont des nuits de fête, et cet aphorisme me remet en mémoire certain Traité de l'*attaque et de la défense des places, ad usum scholarum.* Écoutez les principes du hardi professeur.

LA LEÇON D'ATTAQUE

I

En avant de la citadelle
Deux mamelons tu trouveras.
En amusant la sentinelle.
Facilement tu les prendras...

. . . . . .

Facilement ! C'est facile à dire... les Zouaves n'ont déjà pas trouvé le « Mamelon vert » si commode. Après cela, le professeur entend peut-être parler de mamelons d'une nuance plus tendre.

La leçon continue ; les préceptes suivent les préceptes.

II

. . . . . .
Un coup de main sur les derrières
Fera resserrer ton blocus.

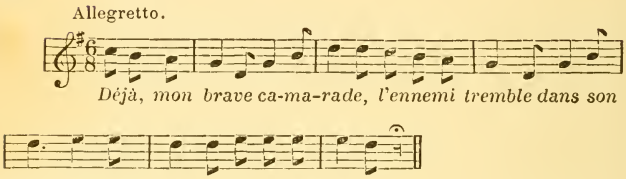
III

. . . . . .
Surtout garde-toi d'être emplâtre...
Pointe adroitement ton canon,
Car, pour faire brèche, il faut battre
Dans le rentrant du bastion !...

Voici l'assiégé qui s'intimide.

IV

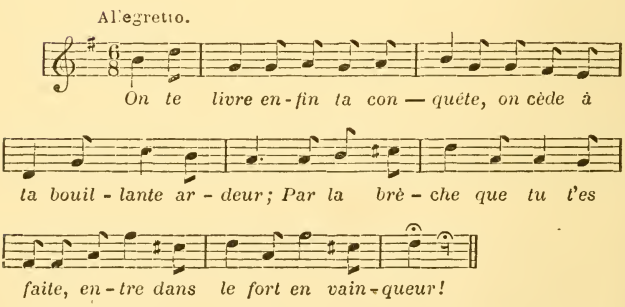
Déjà, mon brave camarade,
L'ennemi tremble dans son *for*...
L'entends-tu battre la chamade ?
. . . . . .



Oui, l'ennemi est à bout de résistance.

V

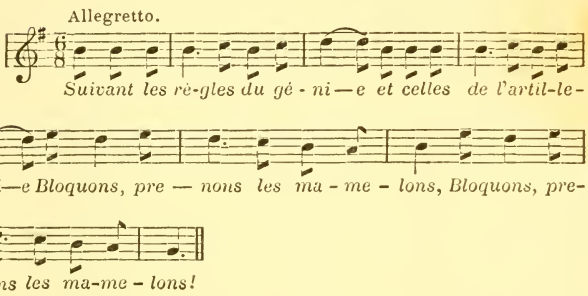
On te livre enfin ta conquête,
On cède à ta bouillante ardeur...
Par la brèche que tu t'es faite
Entre dans le fort en vainqueur !...
. . . . . .



Le jeune élève ne se le fait pas dire deux fois. Sa

colonne d'assaut est toute prête, et il s'élance en chantant ce refrain :

Suivant les règles du génie
Et celles de l'artillerie,
Bloquons
Attaquons } *bis.*
Les tendrons.



Mais croyez-vous donc que les fantassins ne sachent pas, tout aussi bien que les sapeurs, bloquer et attaquer ? Ah ! que oui ! L'infanterie est l'arme par excellence... toutes les autres ont besoin d'elle, et elle n'a pas besoin des autres. Elle sait se suffire à elle-même.

Cependant, par quelle espèce d'infanterie entamerons-nous la revue ? Que de brillants uniformes ! Voyons les premiers venus... Ce sont des Chasseurs aux pieds légers. Ils ont fait des prodiges de valeur.

LE CHASSEUR A PIED

Refrain :

Élégant chasseur,
Monte avec ardeur

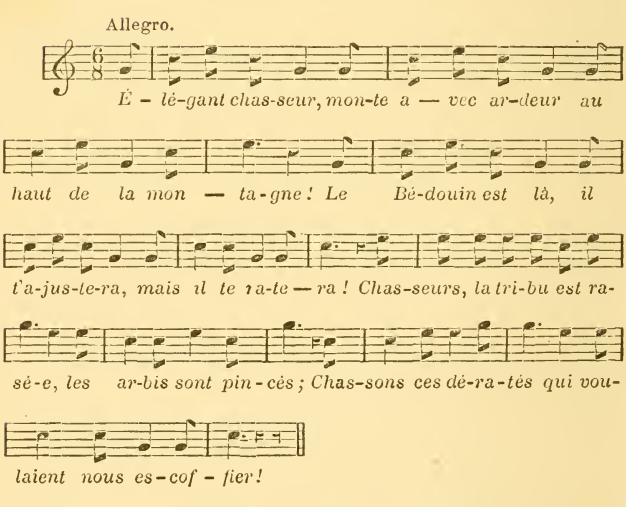
Au haut de la montagne !
Le Bédouin est là,
Il t'ajustera
Mais il te ratera !

Couplet :

Chasseurs, la tribu est rasée ;
Les arbis sont pincés...
Pinçons ces dératés
Qui voulaient nous escoffier !

Refrain :

Élégant chasseur, etc.



Ah ! ce sont donc là ces terribles Turcos qui ont fait tant peur aux Allemands au début de la guerre de 1870? L'Histoire,

Les siècles à venir voudront-ils donc le croire ?

l'Histoire rapporte que, à l'aspect de ces enfants du

désert, nos ennemis éperdus conjuguaient comme il suit le présent de l'indicatif du verbe irrégulier « s'enfuir » :

Je m'en vais ;
Tu f... le camp :
Il s'esbigne ;
Nous décarrons ;
Vous vous balancez ;
Ils (ou elles) se la cassent.

Eh bien ! ces terribles Turcos n'ont pas l'air si méchants que ça... Je le crois bien, ils se sont rudement civilisés à notre contact. Des Provençales ultra-sensibles les ont singulièrement gâtés.

GENTIL TURCO

(Air de la *Retraite de Crimée*)

Gentil turco
Quand autour de ta boule,
Comme un serpent, s'enroule
Le calicot
Qui te sert de shako,
Madame Moko
Vient t'offrir *illico*
Son cœur et son fricot...
Voilà l'turco
Voilà l'turco
Bono !

Il faut dire que madame Moko adore les braves et que tous les Turcos ont vu le feu. Même, en voici un qui l'a vu de trop près, car il est noir comme du charbon !... Je le crois bien, c'est un nègre... dont on vient de signaler le rengagement au général Chauvi-

nancourt. Le bon général s'approche du tirailleur. — Ah ! ah ! lui dit-il, c'est toi qui es le nègre ?... C'est bien, mon ami, c'est très bien ! continue, continue.

Enfin, nous voici devant le front des Zouaves. Ceux-là, nous les connaissons. Ce sont les premiers soldats du monde, de vrais héros antiques. Ce sont nos amis... mais, s'il faut dire toute ma pensée,

LA TROUPE ORDINAIRE

(Air du *Rocher de Saint-Malo*)

. . . . . .
A tout je préfère
La troupe ordinaire...

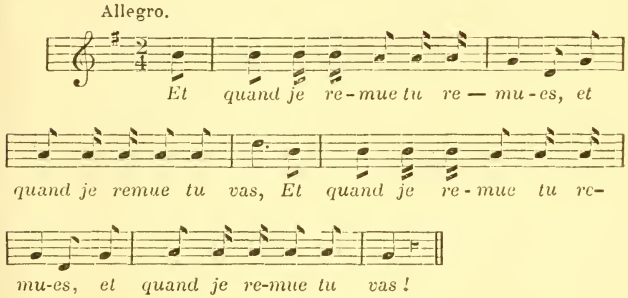
cette bonne petite infanterie sobre, patiente, modeste et solide. Pas de « feignants » dans les rangs ! Ce soldat-là, c'est le vrai sang de la France. Vive le *bibi,* le *bifin*, le lignard, le petit *bout de cigare* avec son *as de carreau su'l'dos,*

L'ORMOIRE

Emportant — tir' l'arigot ! —
Son ormoir' comm' l'escargot.

Voyez comme il porte crânement son arme à l'épaule avec un *charlemagne* au bout ! Oui, celui-là, c'est l'enfant de la France ! Il a quitté la charrue pour prendre le mousquet et, sa dette payée, il retournera à sa charrue. Les étrangers nous l'envient ce petit « débrouillard » qui va toujours, qui ne boude jamais, qui sait marcher « comme les autres ». C'est là seulement qu'il y a des mouvements d'ensemble. Les bras et jambes de tous les camarades semblent n'appartenir qu'à un seul homme.

LES MOUVEMENTS D'ENSEMBLE

Et quand je remue
Tu remues...
Et quand je remue
Tu vas !
} *bis.*

Et ces braves gens que nous apercevons là-bas, ce sont encore des fantassins ?... Oui, oui, c'est-à-dire non, pas tout à fait. Ce sont des

Matassins, ssins, ssins.

C'est une arme spéciale. Ces infirmiers vont à pied, mais croyez bien qu'ils sont à cheval sur les principes de leur art. On les dit aussi terribles que les terribles Turcos, à preuve que, à leur aspect, les troupiers les plus braves sont bien forcés de tourner le dos. Enfin, ils ont un fusil avec une baïonnette au bout !... Mais, sapristi ! qu'ils n'aillent pas se tromper d'instrument au moment d'entrer en action !...

Les artilleurs prétendent que ce sont des confrères à la *pièce humide*. Qu'ils sont donc sans pitié ces an-

ciens élèves de l'École polytechnique, qui savent tout, mais ne respectent rien, pas même l'algèbre ! Croiriez-vous qu'ils disent encore que les matières dont s'occupent les infirmiers peuvent s'exprimer par une formule générale d'une remarquable simplicité. C'est le produit de deux quantités dites *imaginaires,* absolument comme les malades de Molière. Multipliez seulement l'expression :

$$\pi + K\sqrt{-1}$$

par

$$\pi - K\sqrt{-1}$$

et vous obtiendrez un produit final embrassant tous les cas. On arrive effectivement à :

$$\pi^2 + K^2$$

ce qui peut s'écrire :

$$\pi\pi + KK$$

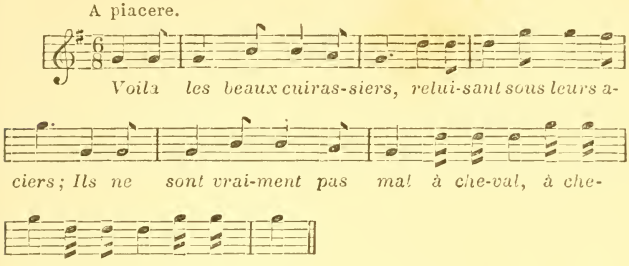
Mais, paix ! taisons-nous. J'aperçois la cavalerie.

Voyons, préparons-nous pour monter ch'wall ! !... A cheval deux temps : A — ch'vall ! Que de riches tenues ! Quelle variété ! Comme les cuirassiers et dragons se distinguent des chasseurs et hussards !

Cette cavalerie est bien distinguée.

Voyez-vous, là-bas, ces grandes *planches à pain ?* Ce sont les « gros frères », ce sont les cuirassiers.

LES CUIRASSIERS

Voilà nos beaux cuirassiers
Reluisant sous leurs aciers !
Ils ne sont vraiment pas mal
A cheval, à cheval, à cheval, à cheval !

Et, par ici, les voyez-vous, ces fins guerriers au dolman bleu d'outremer?... Ce sont nos *chasse-marée!*...

Mais, sapristi ! le sol tremble... c'est une charge de cavalerie !... Un grand « chahut », je vous en réponds.

CHARGE DE CAVALERIE

(*Air connu*)

Chargez, dragons et cuirassiers,
Enflez au vent la crinière !
Houzards, chasseurs aux fiers coursiers,
Soulevez des flots de poussière !
Épais escadrons, en sabrant,
Fondez sur la ligne ennemie...
Passez sur cette batterie
Comme un torrent !

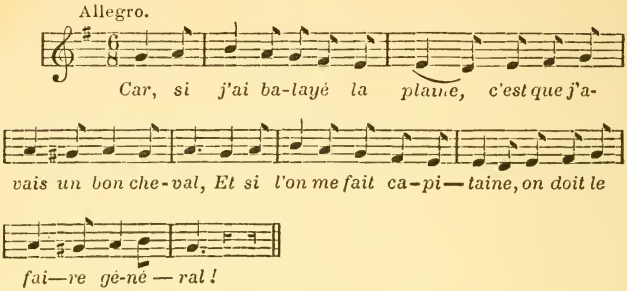
Il faut qu'ils aient de rudes montures, ces braves cavaliers ! — Je crois bien, tout dépend du cheval et de la manière de s'en servir.

LE BON CHEVAL

(Air du *Brasseur de Preston*)

. . . . . .

Car, si j'ai balayé la plaine,
C'est que j'avais un bon cheval. .
Et, si l'on me fait capitaine,
On doit le faire général.

S.

Ne verrons-nous pas ces derniers pelotons de cavalerie ? Ce sont bien des cavaliers, n'est-ce pas ? — Oui, ce sont même des hussards... à quatre roues. Mais chut ! ne les appelons pas comme ça, ça leur fait de la peine, et ils auraient peut-être bientôt fait de nous envoyer leurs *remontages* dans les reins, en nous faisant exécuter le mouvement de :

Tournez — droite !... En avant !

Eh bien ! non. On se trompe sur le caractère de ces militaires-là, sans lesquels l'armée ne pourrait pas vivre. Le « trainglot » est bon enfant... ; il est doux, complaisant, franchement gai. Il chante avec esprit et avec goût. Seulement, il est timide et, quand on lui demande une romance, il a peur, il hésite...

... *Vox faucibus hæsit.*

Une fois qu'il est en train, on ne peut plus l'arrêter, le *père Cambouis*.

Et maintenant, si vous ne craignez pas le mal de mer, nous allons voir les camarades de la marine, les *Brasse-carré*, les *Mathurins*, les *Marsouins* et les *Bigornaux*,

mais je crois m'apercevoir que vous avez les yeux fatigués.

Allons-nous-en, c'est fini ! — Pardon, il y a encore à voir les pompiers, qui auraient dû tenir la droite et non la gauche. — Comment, ils sont venus, ces braves gens-là ? — Assurément, une grande revue est une solennité militaire et... — Je comprends, on ne saurait jamais y mettre trop de pompe... C'est pour cela qu'ils en ont amené une

. . . . . .
De pompe
Dont la trompe
Se perd en élégants tuyaux.

Ne pas confondre avec le corps de pompe de l'École de Saint-Cyr. Se méfier des contrefaçons !... Vous savez...

LES POMPIERS DE NANTERRE

(*Air connu*)

Quand ces beaux pompiers vont à l'exercice,
N'y a qu'une voix sur eux... Faut les admirer !...
. . . . . .

Mais une bonne cuisinière ne s'y trompe pas. Elle ne prendra jamais un pompier de Nanterre pour un pompier de Paris... Ah ! les pompiers de Paris ! A eux le plumet pour éteindre l'incendie des maisons et embraser le cœur des *phâmes !*

VI

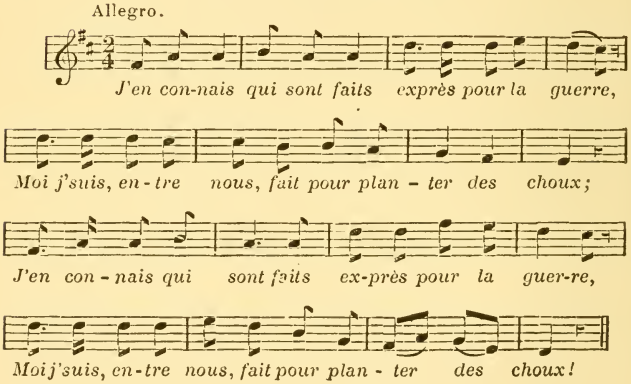
COCARDIERS ET LOUSTICS

La gloire !.. Comme le Français aime la gloire ! Il en est même fou, c'est vrai, mais que cette toquade-là lui va bien ! Il y a bien, par-ci, par-là, quelques mécréants qui rient des rimes : *Succès français, guerriers lauriers, victoire* et *gloire*. Mais ces rimes ne sont-elles pas riches et trouvez-vous mauvais que nos soldats écrivent ainsi de beaux vers à la pointe de leurs baïonnettes ? Heureusement, les masses ne s'y trompent point et la fibre

nationale vibrera toujours aux chants de gloire ! En voulez-vous la preuve ? Essayez seulement de mettre en scène un lourdaud, qui vienne nous dire bêtement :

LES CHOUX

J'en connais
Qui sont faits
Exprès pour la guerre...
Moi j'suis, entre nous,
Fait pour planter des choux!



Essayez encore ! Faites venir devant la rampe un jeune couard qui nous chante :

CELUI « QU'IL EST TROP P'TIT »

(*Air connu*)

I

Le gros major me l'a dit...
— T'es trop p'tit,
Qu'il m'a dit,
T'es trop p'tit
T'es trop p'tit
Pour être militaire.

II

— Ah ! quel bonheur !... sur ma foi,
Il paroit
Que sans moi
Il paroit
Que sans moi
L'on peut fair' la guerre !

Refrain :

Viv' le Roi !
Viv' le Roi !
Viv' le Roi
Qui n'veut pas d'moi !. .

J'en suis convaincu, vos personnages n'impressionneront pas bien vivement le public, et je doute qu'on entende beaucoup de rieurs. Reprenons la pierre de touche et procédons à la contre-épreuve. Faites paraître un amant de la gloire, amené à confesser nos désastres de la fin de l'Empire...

LE RHIN ALLEMAND

(*Air connu*)

. . . . . .
. . . parlez-en moins fièrement.
Combien, au jour de la curée,
Étiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant,
S'il est à vous, votre Rhin allemand !

Je renonce à tous mes droits d'électeur éligible si la salle entière ne reprend pas en chœur :

S'il est à vous, votre Rhin allemand !

Oui, le Français a la religion du drapeau tricolore. Ça, c'est dans le sang !

(Air du *Baptême du P'tit ébénisse*)

Petit Léon, dans le sein de ta mère
Tu n'as jamais connu la pauvreté...
Tu n'as pas vu le drapeau de tes pères
Souillé de boue, couvert d'iniquité.

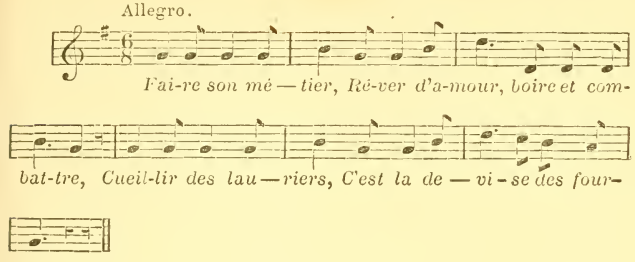
On peut être sûr que, dès qu'il sera grand, Léon n'aura d'autre idée que celle de laver dans le sang l'injure faite au drapeau de ses pères.

Les étrangers voudraient bien sans doute que les Français n'aimassent pas aussi passionnément la gloire, et c'est probablement pour cela qu'ils disent souvent d'un air de mépris que nos soldats sont très *vains*. Mais cette vanité n'est-elle pas en harmonie avec leur bouillant courage? Tous ces cœurs-là sont chauds, chauds *comme des hommes de garde*. Telle est l'étymologie qu'un mauvais plaisant attribue au nom de chaud-vain, *vulgo : Chauvin*. Eh bien ! soit, qu'on les taxe de chauvinisme, ces hommes qu'entraîne un drapeau tricolore ! Ce défaut-là vaut mieux que la soif de l'or, peut-être...

J'entrais un jour dans une caserne au moment où l'on venait d'annoncer au régiment qui l'occupait son départ pour une expédition prochaine. Quelle joie à cette nouvelle ! ah ! quels cris ! quels trépignements ! Les sous-officiers bouclaient leurs sacs en chantant :

GENTIL FOURRIER

Faire son métier,
Rêver d'amour, boire et combattre !...
Cueillir des lauriers...
C'est la devise des fourriers !



Qu'on m'appelle Chauvin si l'on veut, mais, je l'avoue, je me suis alors senti l'œil humide... Encore un peu d'émotion et, tout vieux que je suis, je partais aussi pour la gloire à la suite de tous ces braves enfants pleins d'ardeur !...

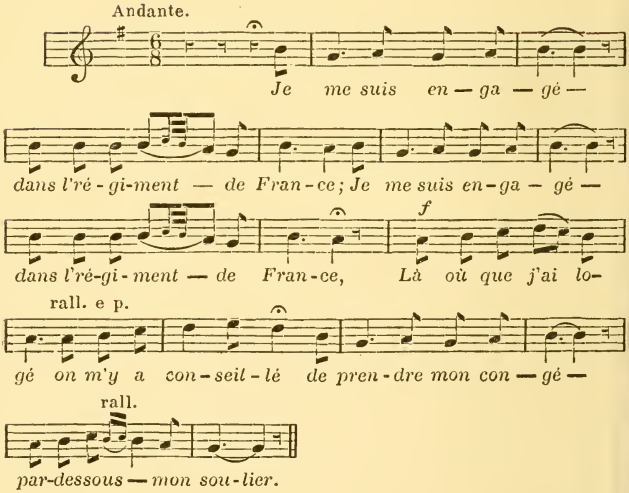
On sait que le soldat français adore son drapeau, cet élégant symbole de l'honneur militaire et de la patrie absente. Mais ce n'est pas tout. Il est, de plus, fanatique de son métier et professe un vrai culte pour tous les mouvements et instruments qui concourent à lui assurer la victoire. Un langage original poétise toutes les parties de l'uniforme, les armes, le petit butin, les marches, les manœuvres... enfin, tout l'art militaire. Aimer la guerre et en parler ainsi avec amour, cela s'appelle *avoir du goût pour la cocarde*. Nos troupiers sont donc des *cocardiers* finis.

C'est le général Chauvinancourt qui les a ainsi entraînés et fanatisés. A leur arrivée au régiment, il a commencé, bien entendu, par leur raconter sa propre histoire de soldat.

LE CONSEIL A CHAUVINANCOURT

(Air de la *Chanson du Capitaine*)

Je me suis engagé
Dans l'régiment de France. } *bis.*
Là où que j'ai logé,
On m'y a conseillé
De prendre mon congé
Par-dessous mon soulier.



Et puis, à seule fin de les *esbrouffer*, il leur a fait, sans miséricorde, le récit de toutes ses campagnes, et Dieu sait s'il a de beaux états de services !

UN VIEUX « QU'IL A VU LE FEU »

Paroles d'Eugène Labiche

(*Air connu*)

Oui, mon vieux,
Courageux
En tous lieux
J'ai vu par mes yeux
Un peu tous les feux...
. . . . . .
J'ai vu le feu du canon,
Feu de peloton,
Feu de bataillon,
Le feu du bivouac,
Le feu du tillac,
Même celui... du cognac !

Pour lors, il leur a appris, à ces tourlourous, le pas ordinaire, le pas accéléré, et le pas gymnastique et le pas de course.

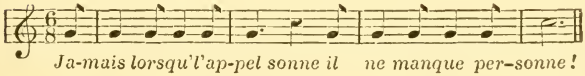
LE PAS ORDINAIRE

Conscrits, au pas!
Ne canez pas !...
Marchez au pas,
Marchez au pas, au pas, au pas, au pas !

Cela fait, il leur a enseigné la ponctualité, qu'elle est le comble de l'exactitude.

L'APPEL

Jamais, lorsqu' l'appel sonne,
Il ne manque personne !



Et la discipline, donc !

PAS D'INFIDÉLITES

Il est permis d'être parfois
Infidèle à son inhumaine,
Mais c'est blesser toutes les lois
Que de l'être à son capitaine !... (1)

Et, après ça, il leur a carrément prêché le dévouement, qu'il est comme qui dirait le père de l'abnégation :

Conscrits, quand on est militaire,
Adieu chaumière, adieu troupeau !
Il faut prévenir son notaire
Qu'on n'a plus de parents sur terre
Et qu'on appartient au drapeau.

Enfin, sans avoir l'air d'y toucher, il leur a fait de la politique intertropicale :

LA PARISIENNE

(*Voir la musique ci-dessus, page* 20)

Peuple français, peuple de braves,
La Liberté rouvre ses bras.
On nous disait : Soyez esclaves !
Nous avons dit : Soyons soldats.
. . . . . .

Esclaves et soldats !... a-t-il ajouté d'un ton mélancolique. On dit que c'est la même chose ! C'est bien possible ! Mais pour quant à nous autres, d'abord, nous ne sommes esclaves que du devoir, de la discipline, du... comment dirai-je ? Savez-vous ce que c'est

(1) Monsigny, *le Déserteur*.

qu'une bonne distribution ? Non... Eh bien ! généralement, c'est des

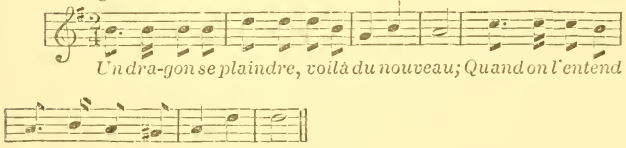
Coups de fusil bien tapés,
Coups de sabre bien frappés,
Dont il n'faut jamais s'priver
Vis-à-vis de l'étranger.

Pour quant aux distributions de punitions... vous savez !... les abatages !... ouvrez l'œil et surtout, quand vous êtes de service de place, méfiez-vous des *verts-de-gris !*... Je ne vous dis que ça.

Il y a encore dans l'armée quelques élèves de Chauvinancourt. Voici, par exemple, la leçon que donne le maréchal-des-logis Cravachon à un conditionnel présent... au corps :

LES IRONIES DE CRAVACHON

Un dragon se plaindre !...
Voilà du nouveau.
Quand on l'entend geindre,
On dirait du veau !
} *bis.*

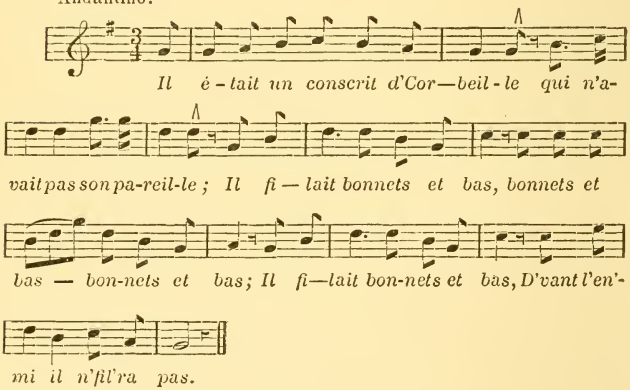


Ils commencent par leur servir la célèbre chanson du *Conscrit :*

LE CONSCRIT

I

Il était un conscrit de Corbeille
Qui n'avait pas son pareille.
Il filait bonnets et bas,
Bonnets et bas,
Ah ! ah ! bonnets et bas,
Il filait bonnets et bas.
Devant l'enn'mi il ne filera pas.



II

Il était un conscrit d'Toulouse
Qu'arrivait en sabots et blouse...
. . . . . .

III

Il était un conscrit d'Nanterre
Qu'apprenait l'état militaire...
. . . . . .

IV

Il était un conscrit d'Pontoise,
Département de Seine-et-Oise...
. . . . . .

On passe ainsi en revue tous les départements, toutes les professions, et le dernier vers de chaque couplet affirme uniformément que le nouvel enrôlé ne se laissera jamais ramener par l'ennemi. De telle sorte qu'il passera successivement premier soldat, caporal, sous-officier, officier, voire maréchal de France, attendu qu'il n'aura jamais peur. Lui-même le déclare sans ambages.

LES CANTINES

(Air du *Vin d'Argenteuil*)

On connaît le vin d'Argenteuil !...
Mais comme nous n'en aurons guère,
Nous subirons l'effet contraire,
Je le déclare avec orgueil.
L'instrument qu'on devine
Ne saurait être loin.
Avec le plus grand soin
Fourrons-le dans un coin
D'nos cantines (*bis*).

Mais il ne suffit pas de bien détailler l'air de bravoure de la *Dame blanche :*

« Ah ! quel plaisir d'être soldat ! »

et de promettre de bien servir l'État par sa vaillance, il faut d'abord savoir astiquer son fourniment et les *Pieds de banc* vont révéler aux *blaireaux* la manière de s'y prendre.

Voici quelques strophes de ce *Chant de l'astique :*

L'ASTIQUE

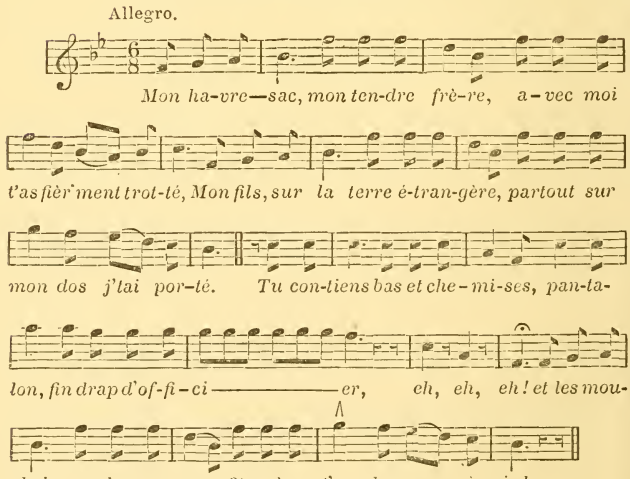
I

C'est par toi, charmante giberne,
Que, d'abord, je vas commencer,
Toi que l'on n'a jamais vue terne
Et que d'dans on pourrait s'mirer...
. . . . . .

Après la giberne, l'ancien procède à la toilette de son sac, car il est dans les chasseurs à pied.

II

Mon havresac, mon tendre frère,
Avec moi t'as fièr'ment trotté ;
Mon fils, sur la terre étrangère.
Partout sur mon dos j't'ai porté !
Tu contiens bas et chemises,
Pantalon, fin drap d'offici-i-er
Eh ! eh ! eh !
Et les mouchoirs que la payse
Fit cadeau-t-au chasseur à pied. } *bis.*



Voici un autre ancien qui astique son grand sabre !... Il est dans la cavalerie, celui-là.

III

Sabre d'honneur, sabre de gloire,
. . . . . .
Au tripoli, *fils de la Gloire*,
Tu dois l'éclat de ton aci-i-er
Eh ! eh ! eh !
Comme tu dois aussi la victoire
Au bras de fer du cuirassier. } *bis.*

Vous l'entendez... son sabre, il l'appelle *Fils de la Gloire*. Ce baptême-là vaut bien celui de l'épée de Roland, laquelle avait nom *Durandal,* ou du braquemart de La Ramée, qui s'appelait *Eustache*.

Qu'il n'y ait qu'une seule et même cocarde pour tous les cocardiers de l'armée française, cela se comprend. Mais pourquoi, suivant un système égalitaire à outrance, a-t-on renoncé à jeter quelque variété dans les uniformes ? Le général Chauvinancourt estime que cette diversité même entretenait certaine émulation entre les corps de troupes. Chacun, dit-il, ne voyait pas de plus belle tenue que la sienne, en était outrageusement fier et, au besoin, se battait pour elle. Cela, j'en ai eu la preuve quelques années avant la guerre. Un jour que, désireux de m'instruire, j'interrogeais deux maréchaux-de-logis chefs touchant l'origine et la destination de la sabretache, j'osai risquer une mince objection.

— Cet appendice triballant, demandai-je, doit quelquefois bien vous gêner ?...

— Monsieur, me fut-il répondu vivement, ça ne gêne que ceux qui n'en portent pas !...

Je n'en portais pas et je me le tins pour dit. Mais cette réponse cavalière a nécessairement interrompu, à ce moment, le cours de mes études... ce qui ne m'a pas empêché, cependant, de trouver dès lors charmant le motif de la sonnerie l'*Assemblée* et celui de

« Formez vos brillants escadrons.... »

enchâssé, comme une perle, dans l'ouverture de *Fra Diavolo*.

Et, à l'appui de l'opinion que professe carrément le bon Chauvinancourt, les Zouaves vont vous faire entendre le *Chant du Tombeau*. Le « tombeau », c'est cette petite application de drap rouge, blanc ou jaune et de forme triangulaire que vous apercevez sur le devant de leur veste.

LE TOMBEAU DES ZOUAVES

(*Air connu*)

I

C'est l'ornement des Zouaves,
L'insigne des braves,
Le *tombeau* des corps
Morts !
Car, en France,
La vaillance
A pour emblème un cercueil.
Animé d'un juste orgueil,
Le Zouzou, d'une voix forte,
Dit : « Je porte
Mon deuil ! »

II

Quelles belles funérailles
Le dieu des batailles
Fait aux petits Zou-
Zous !
Grande image,
Du courage,
O tombeau de trois couleurs,
Tu dis à ces nobles cœurs :
« Ce qu'exige ta patrie
» C'est ta vie,
» Va, meurs ! »

Eh bien ! que vous en semble ? Pour moi, je ne serais pas éloigné de croire avec le vieux général que, si c'est la soupe qui fait le soldat, c'est à la *tenue* que ce soldat doit de savoir se bien *tenir* et faire, à l'occasion, des prodiges de valeur. Belle troupe, bonne troupe ! Les uniformes sont des armoiries modernes. On tient à son uniforme, tout comme on tient à son drapeau.

Et, à ce propos, il ne nous paraît pas difficile d'interpréter le sens poétique de nos couleurs françaises. Le rouge c'est l'oriflamme de nos pères !... c'est le sang que tout soldat français est prêt à verser pour son pays !... Le blanc, c'est l'emblème de la pureté de son cœur !... c'est l'enseigne de bataille du bon roi Charles VII. Enfin, le bleu, c'est la chape de Saint Martin ; c'est l'azur du ciel réservant l'apothéose aux braves tombés au champ d'honneur !...

Jolie matière de poème à mettre en musique sur la sonnerie : *A l'étendard !*

Mais ils ont aussi leurs cocardiers dans la Marine. On en entend qui chantent d'une voix de crocodile :

LE CORSAIRE

Quel amour de corsaire
Que ce petit *Flambard*
Qui file vent arrière
Sous pavillon roublard !

ilitairement, on désigne sous le nom de « loustic » (*lustig*) le blagueur, le chanteur comique, le queue-rouge qui rase les blaireaux du quartier à propos du *parapluie de l'escouade*, de la *clé du champ de manœuvres*, du *grand ressort du gymnase* et autres facéties de l'invention du père La Ramée.

Ouvrons son répertoire. Voici d'abord un « Roi Dagobert » :

LE ROI DAGOBERT

(*Air connu*)

C'est le roi Dagobert
Qui bride un destrier de guerre.
Le bon Saint Éloi,
Lui dit : « O mon Roi,
Votre Majesté
Va s'faire emballer !
— Eh bien ! lui dit le roi,
Il faut m'faire un cheval de bois. »

Je soupçonne fort le chanteur du quartier d'avoir des opinions monarchistes. Effectivement, voici qu'il nous parle encore d'un tyran :

LE ROI D'ANGLETERRE

(*Air connu*)

Le roi d'Angleterre
— Erre, erre, erre, erre,
Erre ! —

N'a pas la faculté
De boire dans son verre
— Erre, erre, erre, erre! —
Quand il est cassé ! (*bis*)

Innocence et Naïveté, telles sont, vous le voyez bien, les muses qui inspirent nos militaires ; mais, pour être exact, il faut dire qu'ils invoquent aussi parfois Némésis.

Bien qu'il soit essentiellement bon enfant, le soldat français éprouve parfois le besoin d'exhaler ses amertumes ; de donner un petit coup de patte aux gens qui « la lui font à l'envers ». Coup de patte pas bien méchant, mais enfin un coup de patte !

Voici, par exemple, la *Chanson du Ministre*. Et d'abord, il faut savoir que le *trainglot* appelle ses mulets « des ministres », attendu que les braves bêtes (pas les ministres !) sont chargées du fardeau des affaires de l'État.

LES MINISTRES

(Air du *Vin d'Argenteuil*)

Le mulet, par monts et par vaux,
S'abreuvant peu, ne mangeant guères,
Grave comme un « chargé d'affaires »,
Chemine sans plier le dos...
Gens aux souples échines
Avides d'émarger,
On devrait, pour changer,
Un beau jour vous charger
De cantines. (*bis*)

Les généraux, qui manquent apertement de prestige, reçoivent, à l'occasion, quelques traits satiriques bien

appliqués. Voici, par exemple, ceux qui s'adressaient à Soubise, ce prodigieux innocent qui aurait pu gagner la bataille de Rosbach :

Soubise dit, la lanterne à la main :
« J'ai beau chercher... où diable est mon armée ?
Elle était là pourtant, hier matin...
Me l'a-t-on prise, ou l'aurais-je égarée ?
Ah ! je m'y perds... je suis un étourdi...
Mais attendons au grand jour, à midi.
. . . . . .
Que vois-je ? ô ciel ! Que mon âme est ravie !
Prodige heureux !... La voilà ! la voilà !...
. . . . . .
Ah ! ventrebleu ! qu'est-ce donc que cela ?
. . . . . .
Je me trompais... c'est l'armée ennemie.

Autres temps, mêmes histoires. Nous avons vu, en 1870-71, des pharmaciens déguisés en stratèges et qui, en fait d'innocence, étaient loin d'arriver à la taille du grand Soubise. L'un d'eux apprend de la bouche d'un officier d'état-major la nouvelle d'un échec du corps d'armée qu'il est censé commander. Voici le dialogue :

— Suivant l'rapport de la patrouille,
Notre armée est coupée en deux !...
— Ah ! tant mieux, répond Riflandouille,
Au lieu d'une, ça m'en fait deux.
Morbleu ! sacrebleu ! ventrebleu !
Et même, avant d'aller me battre,
J'la voudrais voir coupée en quatre,
Morbleu ! ventrebleu ! scrongnieugnieu !

Les erreurs du commandement, les faux mouve-

ments ordonnés alimentent aussi la verve des Juvénals de l'armée française. Les bureaux de la guerre font partir pour le Tonkin un détachement de pontonniers, mais à ce détachement ils ne donnent point de matériel de ponts. Qu'en résulte-t-il? Le poète va nous le dire :

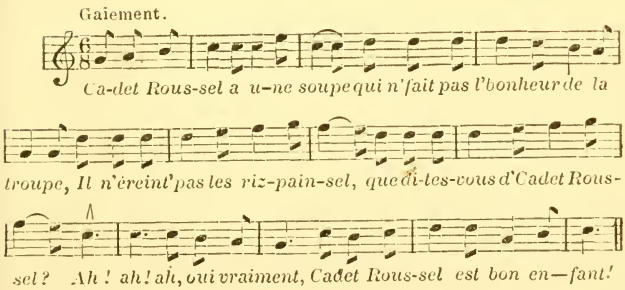
Le pontonnier, fort en *guindages*,
Est aussi très fort en *brêlages*.
Ses chefs l'ont fait venir ici
Pour qu'il devînt fort en *pétrées* aussi.

Mais, le troupier en veut surtout à l'administration, qui lui *casse le ventre*, ainsi qu'il appert de cette adaptation de la chanson de Cadet Roussel, l'immortel *irridento* français.

CADET ROUSSEL

I

Cadet Roussel a une soupe
Qui n'fait pas l'bonheur de la troupe.
Il n'éreint' pas les *riz-pain-sel...*'
Que dites-vous d'Cadet Roussel ?
Ah ! ah ! ah ! oui vraiment
Cadet Roussel est bon enfant.



II

Cadet Roussel a d'la tristesse,
Son rata n'nag' pas dans la graisse...
On voit le fond de sa gamel*le* !...
Il s'brosse le ventr', Cadet Roussel.
. . . . . .

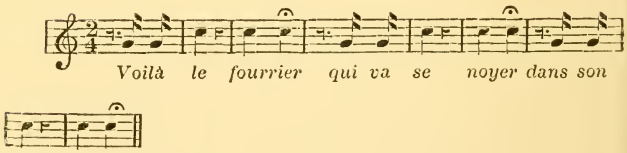
Cadet Roussel se venge, à sa manière, de ceux qui le laissent mourir de faim. Il blague, par exemple, ce fameux « duc de Polenta » qui, en Lombardie, dans la plus opulente contrée du monde, ne trouve pas moyen de le nourrir.

Un fourgon, pas davantage,
Composait tout le convoi.
Pour le mettre en carré, moi,
Je me serais mis en nage ;
Mais Polenta, plus profond,
Dit qu'il l'aurait mis en rond.

Enfin, exaspéré, le pauvre Cadet s'oublie jusqu'à reprocher aux fourriers de se plonger dans les écritures au lieu de s'en aller *au pain !*

AUX FOURRIERS !

Voilà le fourrier
Qui va se noyer
Dans son encrier !



Non seulement les vivres, mais aussi les chaussures manquent... et, il n'y a pas à dire, il faut marcher.

(Air de *Cadet Roussel*)

Cadet Roussel est dans la peine,
Ses *godillots* n'ont plus d'empeigne ;
Ils n'avaient déjà pas d'semel*les*...
Qu'est-ce qu'il va faire, Cadet Roussel ?
. . . . . .

Ce qu'il va faire ? Malgré tous les *fourbis* des gros bonnets qui sont « dans les légumes », il marche quand même et meurt héroïquement.

UNE CHANSON DE BÉRANGER

(*Air connu*)

. . . . . .
Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
Tous à la gloire allaient du même pas.
. . . . . .

Et ce « pas » rime avec « trépas » dans la chanson de Béranger.

VII

EN ROUTE !

Quand on marche, on fait du chemin, dit un vieux proverbe militaire ; mais, pour marcher, il est indispensable de savoir chanter. Cela est si vrai, que même les troupiers qui font du chemin sans marcher,

— comme les mathurins, les marsouins et les bigornaux, — chantent tous à qui mieux mieux. Écoutons-les un instant.

LE VRAI MARIN

(*Air connu*)

Un noble corps, pas moins, que celui des Zouaves,
Mais chez nous les braves
Narguent le destin...
Hurrah ! hurrah ! Vive le vrai marin !

Autre chanson de bord, assez longue, mais qui a le mérite de se reprendre aussitôt qu'elle est finie :

(*Air connu*)

I

Nous étions trois marins de Croix (*bis*)
Embarqués sur le *Saint-François*,
Il vente !...
C'est le vent de la mer qui nous tourmente.

II

Pauvre homme, i'a tombé à la mer (*bis*)
Les autres étaient bien dans la peine,
Il vente !...
. . . . . .

III

Les autres étaient bien dans la peine (*bis*)
Ils ont hissé l'pavillon *guen* (blanc)
Il vente !...
. . . . . .

IV

Ils ont hissé l'pavillon *guen* (*bis*)
Ils n'ont trouvé que son chapeau,
Il vente!...

. . . . . .

V

Ils n'ont trouvé que son chapeau (*bis*)
Son garde-pipe et son couteau,
Il vente!...

. . . . . .

VI

La maman qui s'en est allée (*bis*)
Prier la grand' Sainte Ann' d'Auray,
Il vente!...

. . . . . .

VII

Bonne Sainte Anne, rendez-moi mon fils (*bis*)
La bonne Sainte Anne, elle lui a dit :
Il vente!...

. . . . . .

VIII

La bonne Sainte Anne, elle lui a dit : (*bis*)
« Tu le retrouv'ras en paradis! »
Il vente!...

. . . . . .

IX

Dans son village s'en est retournée (*bis*)
L'endemain, pauv' femme, elle est trépassée.
Il vente!...
C'est le vent de la mer qui nous tourmente.

Eh! mais, vive aussi le petit fantassin, celui qui

marche à pied sur ses jambes — *pedibus jambiscum* — que même ça lui vaut le nom de *pousse-cailloux*.

(Air de la *Chanson du Capitaine*, voir ci-dessus, page 102)

Dans mon chemin faisant } *bis.*
Je trouv' mon capitaine... }
Mon capitain' me dit :
— Où vas-tu, sans-souci ?
— Je vais dans le vallon
Rejoindr' mon bataillon.

— Très bien, fait le capitaine ; mais rappelle-toi seulement que, conformément aux dispositions de l'Instruction de 1884, il est interdit aux hommes de chanter tout le long, le long, le long le long des routes.

Très dure, l'Instruction de 1884 ! Oui, très dure pour les pauvres troupiers qui, faute de champagne, aimaient à se rincer le gosier avec de longues mélodies d'un bon cru.

Qu'est devenu ce temps où, sur de frais sillons,
De l'Adige au Tessin, leurs joyeux bataillons,
Mêlant l'hymne de guerre aux airs de la Folie,
Traversaient en chantant la riante Italie ?

Or ils les aiment toujours ces airs de la Folie. Et, à ce propos, je crois de mon devoir de vous signaler l'inadvertance des traités classiques de mythologie, lesquels n'accordent au dieu de la guerre qu'un simple bouclier, un casque et une grande pique... et voilà tout ! D'un autre côté, Cham, notre grand dessinateur, lui prêtait un sabre modèle 44 (avant l'ère chrétienne), c'est-à-dire un vrai coupe-choux d'empereur romain.

Eh bien ! je regrette d'avoir à le constater, Cham n'était pas plus dans le vrai que les mythologues les plus distingués. Ces portraits-là ne sont pas ressemblants, je veux dire qu'ils ne sont pas finis. Messieurs les artistes qui mettez Mars en scène, veuillez lui octroyer l'exacte totalité de ses emblèmes et attributs. Sachez que, pour conserver à cette grande figure son véritable caractère allégorique, ce n'est pas seulement un sabre qu'il lui faut pendre au ceinturon.

— Eh ! qu'y doit-on pendre encore ?

— Une lyre...

— Une lyre ! Et pourquoi faire ?

— Mais, pour que votre héros puisse en pincer, je pense, et s'accompagner quelque peu quand la muse de la Mélodie veut bien le visiter. Vous pensiez donc que le dieu Mars ne savait que pleurer et geindre ? Ah ! que vous vous trompiez ! Il chante quelquefois, il chante même souvent ; seulement, il ne sait chanter qu'en français.

Ouvrons le répertoire Martial. Tiens ! nous tombons juste sur un duo, exécuté par un cuisinier en pied et son chef d'état-major. Ils ont la force de chanter ces deux gaillards-là, car, ce matin, avant de partir, ils ont eu soin de se tremper un rude « adjudant ».

Le cuisinier en pied :

(*Air connu*)

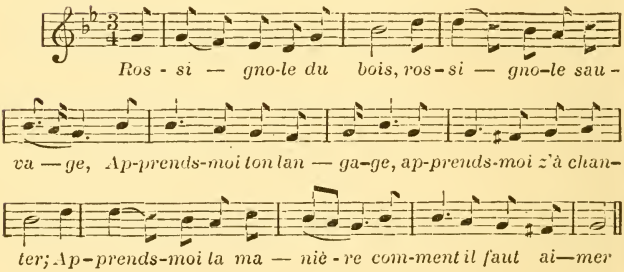
La belle est au jardin d'amour
Assise auprès d'une fontaine...
Sa mère la cherche partout
Et son amant est dans la peine.
S'en vont demander au berger
Que s'il la sait, qu'il nous l'enseigne

Or le berger, consulté, répond que la belle est en train de conter ses peines de cœur à un oiseau qu'elle tient dans sa main. Et le roman se poursuit ainsi très longtemps avec la même suavité poétique. A chaque couplet, le cuisinier chef d'état-major — qui fait les amoureux — donne au cuisinier en pied cette touchante réplique :

Oiseau, oiseau, t'es plus heureux que moi,
Car t'es dans les mains de ma belle.

Mais voici une autre romance, entonnée par le perruquier de la deuxième du trois :

LE ROSSIGNOL DU BOIS

Rossigno-le du bois,
Rossigno-le sauvage,
Apprends-moi ton langage,
Apprends-moi z'à chanter !
Apprends-moi la manière
Comment il faut aimer !

Comme vous voyez, ici encore il s'agit d'amour et il y a en scène un oiseau. Décidément, les militaires ont un

faible pour le genre bucolique. Oui, c'est bien vrai, je ne saurais vous le dissimuler, le répertoire du dieu Mars est généralement pastoral, naïf, innocent, bon enfant. Pour être juste, on doit dire qu'il est bien semé, de ci de là, de quelques petites guitares qui ne se chantent pas devant les dames. Mais le dieu de la guerre n'y est pour rien, il a des mœurs. Que les dames demeurent du côté des dames !.. Voilà tout !

Entre-z-hommes c'est autre chose. Messieurs les militaires font parfois quelques battues pleines d'entrain sur les domaines de la Fantaisie court-vêtue, celle qu'on a, je ne sais trop pourquoi, surnommée mademoiselle *Gaudichon*. Cela vient sans doute du verbe *gaudere*, se réjouir. Quoi qu'il en soit, je ne me sens pas de force à présenter au concours des Jeux floraux aucune de ces réjouissantes barcarolles. L'ombre de la chaste Clémence Isaure ne me pardonnerait pas de vous chanter :

Maréchal ! beau maréchal !

ou

Ma capote a deux boutons.

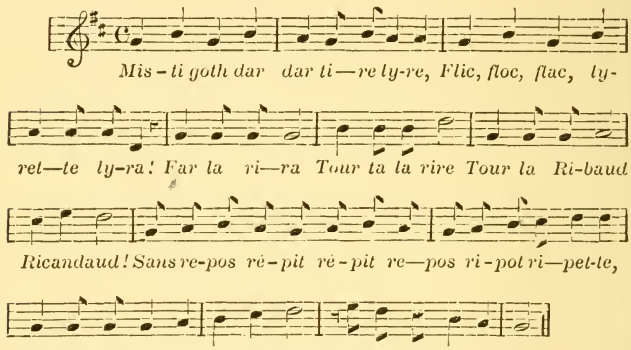
Je vais seulement soumettre à votre appréciation quelques-unes de ces compositions épatantes, prises parmi les plus pudiques.

Écoutez ce refrain d'un zouave qui s'en va-t-en guerre, et résolvez, si vous pouvez, le problème.

LA TOUR LA RIBAUD

Misti goth dar dar tire lyre,
Flic ! floc ! flac ! lyrette lyra !
Far la rira
Tour tala rire

Tour la Ribaud
Ricandaud !
Sans repos répit, répit repos, ris pot, ris petite !...
Si vous attrapez mon refrain
Joyeux vous êtes !

Voilà, j'espère, du *genre !...*

Mais, voici le 145e de ligne qui part pour les grandes manœuvres ! Quatre détachements à fournir...

LES DÉTACHEMENTS

Orléans, Baugency,
Notre-Dame de Cléry
Vendôme ! (*bis*)

En route, mauvaise troupe ! En voilà des étapes qu'il va falloir tirer d'épaisseur !... Où sont nos oiseaux ? Il faut qu'ils chantent.... nous autres, nous marquerons la mesure avec nos jambes. En route !

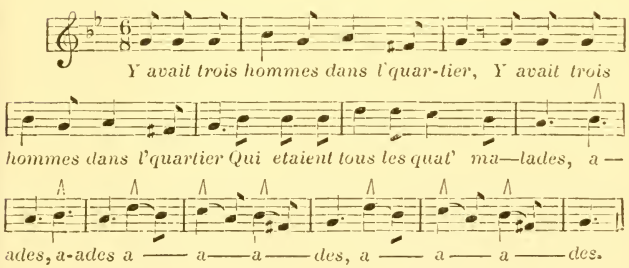
Alors, avec la permission des autorités, un groupe d'artistes se placent au milieu de la colonne en marche. Les camarades leur portent sacs et fusils et, dès lors, libres de leurs mouvements, ils donnent de la voix d'une façon superbe.

Alors commencent les scies ambulatoires.

En voici une qui peut aisément durer de Rennes (en Bretagne) à Lille (en Flandre) ; même de Tours (en Touraine) à Carcassonne (parlant par respect !) et même indéfiniment.

LES TROIS HOMMES DU QUARTIER

I

Y avait *trois* hommes dans le quartier... (*ter*)
Er - er ! er - er ! er - er - er - er !
Y avait *trois* hommes dans le quartier... (*bis*)

II

Qui étaient tous les *quatr'* malades (*ter*)
A - ades ! a - ades ! a - a - a - ades !
Qui étaient tous les quatr' malades... (*bis*)

III

On les porta - z - à l'hôpital (*ter*)
A - al ! a - al ! a - a - a - al !
On les porta - z - à l'hôpital... (*bis*)

IV

On les mit tous *deux* dans un lit (*ter*)
I - i ! i - i ! i - i - i - i !
On les mit tous *deux* dans un lit... (*bis*)

V

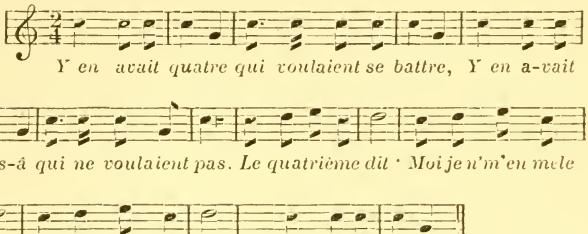
Trois à la tête et *deux* au pied (*ter*)
Ed - ed ! . . . . . etc., etc.

Singuliers comptes ! Pas de première force en arithmétique, le poète !... Mais ses œuvres n'en sont que plus appétissantes. Il est à remarquer que, lorsqu'il s'agit de mettre en scène leurs petits personnages, les scies ambulatoires procèdent toujours *par quatre*. C'est un chiffre qui semble fatal. Qui ne connaît la fameuse romance :

LES QUATRE HOMMES

I

Y en avait quatre
Qui voulaient se battre...
Y en avait troi - à
Qui ne voulaient pas.
Le quatrième dit :
Moi, je n'm'en mêle pas !
Ce qui n'empêche pas...



II

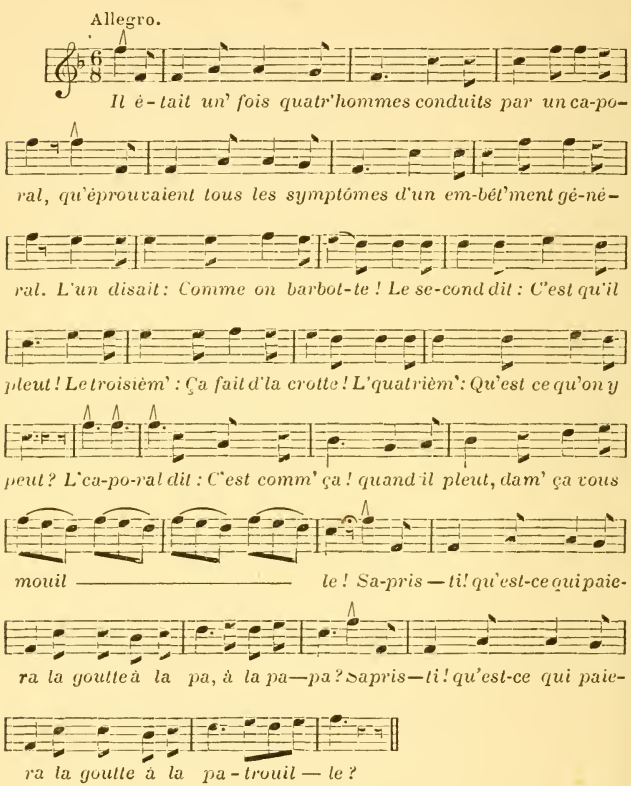
Qu'y en avait quatre, etc., etc.

. . . . . .

Eh bien ! voici une autre histoire en laquelle il est encore question de quatre hommes, mais additionnés, cette fois, d'un caporal.

LA PATROUILLE

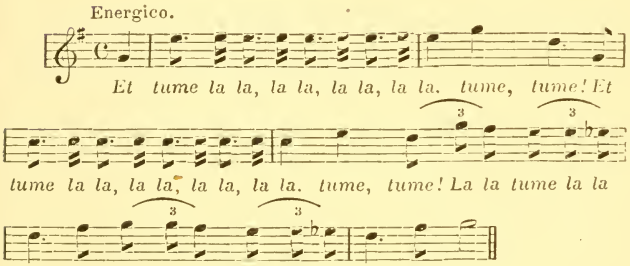
Il était un' fois quatre hommes,
Conduits par un caporal,
Qu'éprouvaient tous les symptômes
D'un embêt'ment général.
L'un disait : Comme on barbotte !
Le second dit : C'est qu'il pleut.
Le troisièm' : Ça fait d'la crotte !
L'quatrièm' : Qu'est-c' qu'on y peut ?
L'caporal dit : C'est comm' ça !...
Quand il pleut, dam ! ça vous mouille...
Sapristi ! qu'est-ce qui payera
La goutte à la pa-
A la pa-pa-
Sapristi ! qu'est-ce qui payera
La goutte à la pa-
Trouille ?



Mais l'étape n'est pas finie, tant s'en faut. Voyons, à qui le tour ? Les chanteurs sont relevés de leurs fonctions artistiques, et d'autres chanteurs entament des compositions légères ayant autant de couplets qu'on voudra. A l'expiration de chaque couplet, les marcheurs, qui viennent d'*allonger,* se font un devoir de reprendre en chœur :

LA TUME

Et tume la la la la la ! la la ! la la !) *bis*
Tume lume !)
La la tume
La la tume ..
Fais mal !



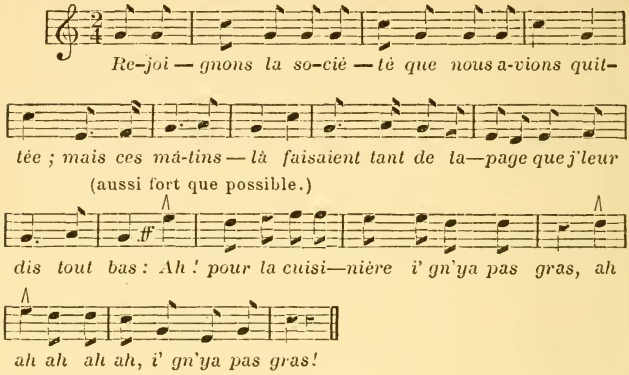
Puis on commande : *Arme bras !* et l'on passe à une autre vocalise, fioriturée de quelques piments supplémentaires. Exemple :

POUR LA CUISINIÈRE

Rejoignons la société
Que nous avions quittée...
Mais ces mâtins-là
Faisaient tant de tapage
Que j'leur dis tout bas :

Et un peloton de stentors en chœur :

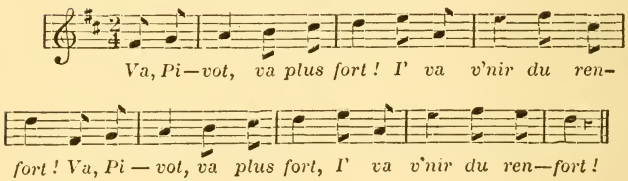
Ah ! pour la cuisinière
N'y a pas gras
Ah !... ah !
N'y a pas gras !



Et l'on s'en *enva* encore de plus fort en plus fort :

LE RENFORT

Va, Pivot, va plus fort,
Il va venir du renfort.

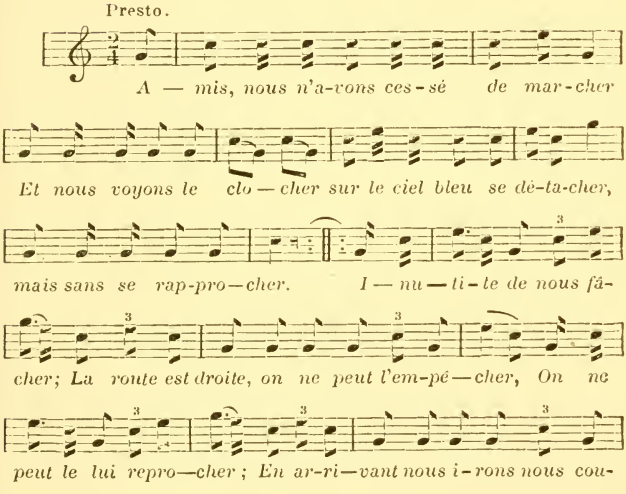


Et, en allant ainsi de plus fort en plus fort, on finit par arriver à l'étape.

Mais, hélas ! Y a des fois qu'elle n'en finit pas, cette étape.

LA ROUTE EN LIGNE DROITE

Amis, nous n'avons cessé de marcher...
Et nous voyons le clocher
Sur le ciel bleu se détacher,
Mais sans se rapprocher...
Inutile de nous fâcher.
La route est droite... on ne peut l'empêcher.
On ne peut le lui reprocher.
En arrivant, nous irons nous coucher.



Nous irons nous coucher !... C'est facile à dire. Mais voilà que, au lieu de se rapprocher, ce diable de clocher semble se décrocher de l'horizon... Ne dirait-on

pas qu'il fuit là-bas, derrière les arbres, si loin, si loin que les malins de la tête de colonne — des anciens qui sont allés dans le Sud ! — se prétendent le jouet d'un mirage.

Alors la patience échappe... on est agacé... les nerfs prennent le dessus. C'est alors que, pour se venger des rigueurs du sort, la chanson politique s'exhale avec amertume du gosier des troupiers harassés.

Une fois dans ces dispositions coupables, ils commencent ou plutôt ils commençaient par blaguer la garde nationale — quand il y en avait une :

LA GARDE NATIONALE

(Air de *La Parisienne*, *vide suprà*, page 20)

Vive la garde nationale !
Vive le soldat citoyen !
Si cette institution n'peut pas nous fair' de mal*e*,
Ell' ne peut pas non plus nous fair' de bien.

Et les hommes de chœur de poursuivre d'un ton goguenard :

. . . . . .
En avant, marchons !
Prenons des canons...
Jusqu'à c'que nous ayons enfin raison
De cette balançoire ! (*bis*)

Quand ils marchaient sous le soleil d'Afrique, nos tourlourous, mourant de soif, avaient parfois l'audace de s'attaquer à la personne du souverain — pas bien méchamment d'ailleurs :

LA PIPE

(*Air connu*)

Le roi Louis-Philippe
— Ippe, ippe, ippe, ippe,
Ippe ! —
N'a pas la faculté
De fumer dans sa pipe
— Ipe, ipe, ipe, ipe ! —
Quand elle est cassée. (*bis*)

Sous l'Empire, les Zouaves étaient, il faut bien le dire, infiniment plus osés et irrévérencieux. Voici ce qu'ils chantaient en 1857 :

MADAME CÉSAR

Amis du pouvoir,
Voulez-vous savoir
Comment Badinguette,
D'un coup de baguette,
Devint, par hasard,
Madame César ?

A présent, l'on chante la *Boulangère* et l'on y adapte le vieux refrain :

(Air de *La Barbe*, *vide suprà*, page 66)

. . . . . .
Ah ! ah !
Non, ce n'est pas la barbe qui fait le soldat !

Quelques-uns de ces chants de Mars sont empreints d'un cachet tout particulier... Ils respirent les sentiments les plus humanitaires et paraissent dus à des

poètes perdus dans les nuages des plus hautes régions philosophiques.

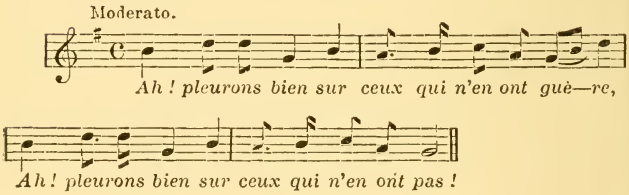
Exemple :

CEUX QUI N'EN ONT GUÈRE

— Que de moutards, hélas ! ont plus d'un père !
— Je le sais, ne m'en parlez pas...

Chœur :

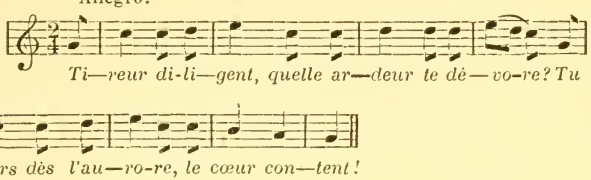
Ah ! pleurons bien sur ceux qui n'en ont guère,
Ah ! pleurons bien sur ceux qui n'en ont pas !



N'est-ce pas simple, mais honnête et anti-communiste ?

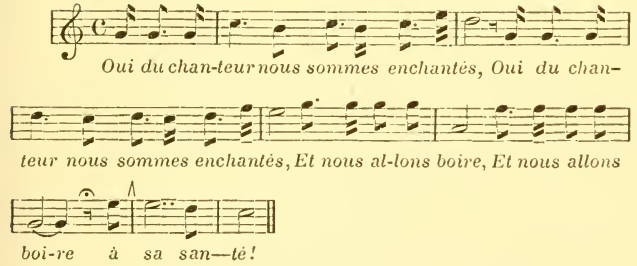
Mais, Messieurs, il se fait tard et Mars aime à se coucher *à bonne heure,* d'autant mieux que demain il faut qu'il se lève avant l'aurore !... Il va au tir à la cible, et le champ de tir n'est pas au Champ de Mars !... Il faut aller joliment loin et on aura le temps d'en chanter bien d'autres.

Mais non, l'Aurore a pris la Vertu pour femme de chambre, et l'on dira comme à l'Opéra :

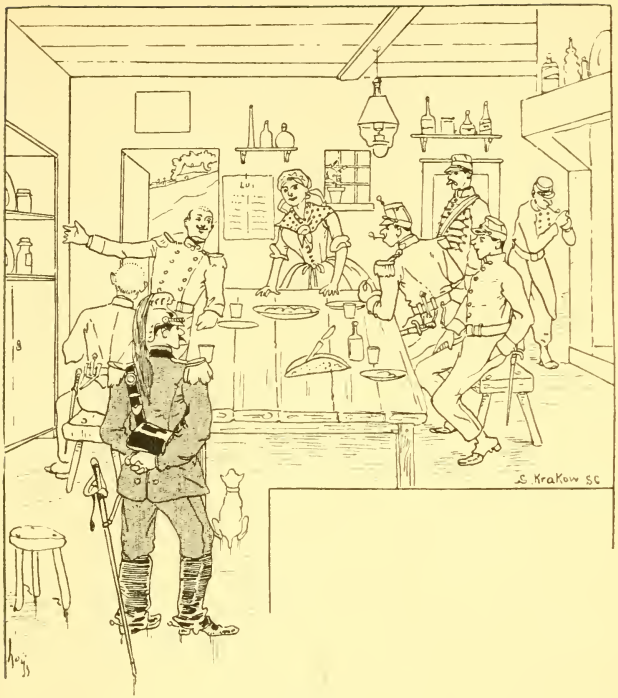
Tireur diligent
Quelle ardeur te dévore ?
Tu pars dès l'aurore
Le cœur content !

A demain donc, Messieurs ! Pour ce soir, il ne reste plus qu'à dire adieu à Mars, à lui serrer la main qu'il vous tend, et à lui chanter en chœur votre reconnaissance, conformément aux us militaires :

HONNEUR AU CHANTEUR!

Oui, du chanteur nous sommes enchantés ! (*bis*)
Et nous allons boire (*bis*)
A sa santé !



C'est égal, elle était dure, cette étape-là ! Il a fallu la tirer joliment d'épaisseur. Enfin, ça y est ! Allons nous coucher. Bonsoir.



VIII

Ici l'on donne à manger et à boire

Les militaires, qui font un métier dur et pénible, ont souvent besoin de manger, attendu que

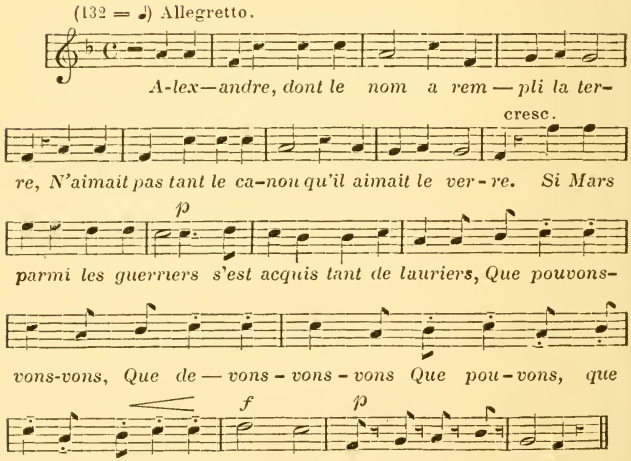
. . . . . .
De la panse
Vient la danse.

Ils ont aussi souvent besoin de boire et — fait

digne d'observation ! — en se gargarisant le gosier, ces braves gens ne font que suivre d'illustres exemples, car

LES LAURIERS DE MARS

Alexandre dont le nom
A rempli la terre,
N'aimait pas tant le canon
Qu'il aimait le verre.
Si Mars parmi les guerriers
S'est acquis tant de lauriers,
Que pouvons – vons – vons
Que devons – vons - vons
Que pouvons
Que devons
Que devons-nous croire
Sinon qu'il sut boire ?



Les Gaulois, nos ancêtres, étaient tout à fait de l'avis du dieu Mars. Ils savaient boire !... Ils aimaient joliment le vin, mais, hélas ! la Gaule ne produisait que de la cervoise ! C'est pour avoir du vin qu'ils s'en allaient tous les ans guerroyer en Italie ; et quand, après avoir bien étanché leur soif, ils repassaient les Alpes, on entendait leur *Chant du glaive* alterner avec une chanson à boire dite le *Vin des Gaulois*.

Sous ce rapport, les temps de la Renaissance ne diffèrent en rien de ceux de l'antiquité. Les *compaignons* de Montluc, par exemple, professent que

> Le mal temps passe et retourne le bon
> Pendant qu'on trinque autour d'un gras iambon.

Cette opinion est absolument partagée par les troupiers des temps modernes. Quand la gamelle est peu *substantive,* il faut bien aller se refaire à la cantine ou dans quelque établissement *ejusdem farinæ*, c'est-à-dire là où l'on donne à manger et à boire. Entrons !... Qu'est-ce que nous allons prendre ? — Voyons, Dumanet, qu'est-ce que tu préfères ? Veux-tu de la perdrix aux choux ou des navets au canard ?

LE CANARD AUX NAVETS

(*Air connu*)

> Sur le bord d'une mare
> Un canard soupirait,
> Chantant sur sa guitare :
> « Guerre, guerre aux navets ! »

— Ah ! s'y en avait, des navets !... Oui, mais y en

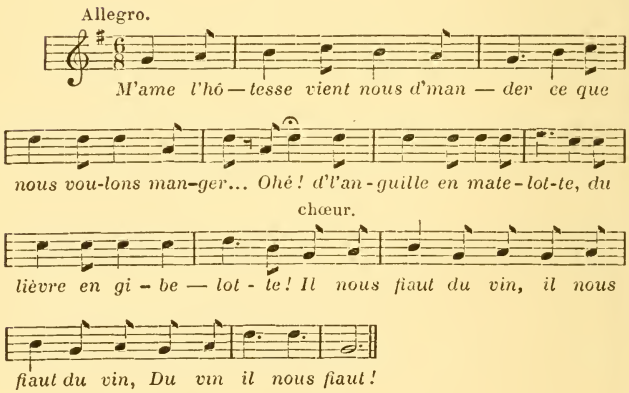
a pas... y a même pas de perdrix... Voyons, décidons-nous... Qu'est-ce que nous pourrions bien prendre ?

LA BITURE

Mam' l'hôtess' vient nous d'mander
Ce que nous voulons manger...
— Ohé !...
D'l'anguille en matelotte,
Du lièvre en gibelotte !...

Chœur :

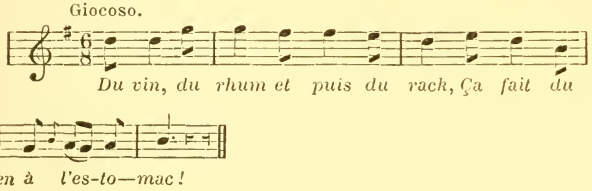
Il nous fiaut du vin (*bis*)
Du vin il nous fiaut !



Hélas ! aux enfants qui versent leur sang pour elle la France reconnaissante n'a pas toujours le moyen d'octroyer un « quart » !... Et le bon vin réjouit si bien le cœur de l'homme — *bonum vinum lœtificat cor hominis.* — Ce qui ne veut pas dire qu'il faille

toujours proscrire le « chien » ni le « fil-en-quatre », car

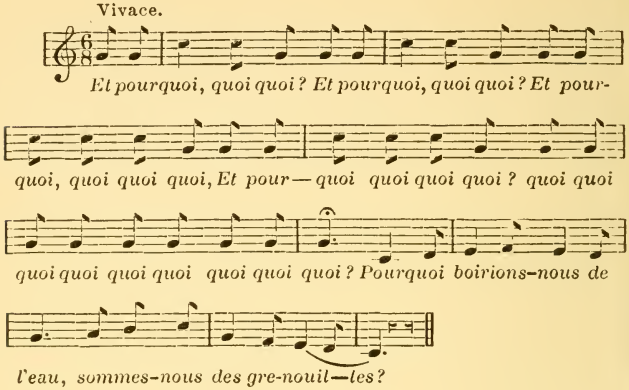
LE VIN, LE RHUM, LE RACK

Du vin, du rhum et puis du rack
Ça fait du bien à l'estomac !

Forts de cet adage, les militaires se sont souvent demandé pourquoi la munificence du gouvernement se bornait généralement à l'organisation d'une pompe dans la cour du quartier.

Au fait, pourquoi ?

LES GRENOUILLES

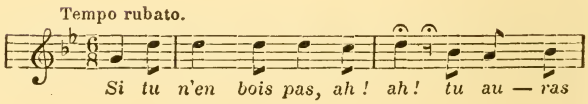
Et pourquoi
Quoi - quoi ?
Et pourquoi
Quoi - quoi ?
Et pourquoi
Quoi – quoi – quoi ?
Et pourquoi
Quoi - quoi - quoi ?
Quoi - quoi - quoi – quoi - quoi – quoi
Quoi - quoi - quoi - quoi - quoi – quoi ?...
Pourquoi boirions-nous de l'eau ?
Sommes-nous des grenouilles ?

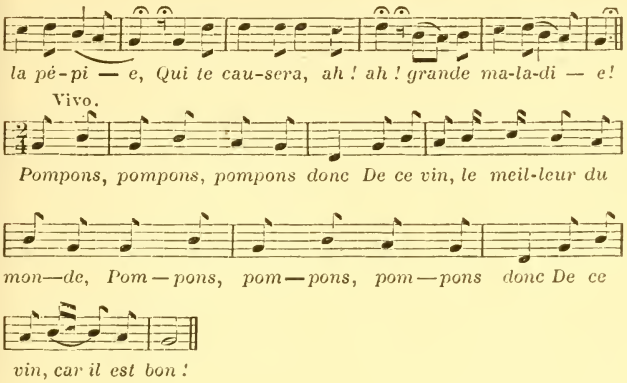


Ah çà ! voyons, dit un ancien, tout ça c'est des bêtises... C'est aujourd'hui jour de prêt... allons boire *un litre !*... Eh bien ! pourquoi ne bois-tu pas, toi ?

LA PÉPIE

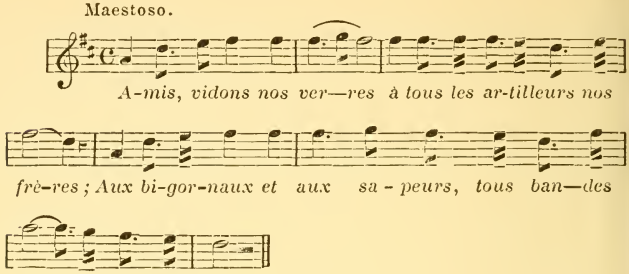
Si tu n'en bois pas
Ah ! ah !
Tu auras la pépie,
Qui te causera
Ah ! ah !
Grande maladie !
Pompons, pompons, pompons donc
De ce vin le meilleur du monde !...
Pompons, pompons, pompons donc
De ce vin, car il est bon !





Pompons, si vous voulez, mais *tâchez moyen* de ne pas trop faire boire la goutte aux vôtres... de pompons ! il ne s'agit pas de sortir d'ici *avec un plumet !...* il nous faut rentrer au quartier avec ces artilleurs-là, qui trinquent avec des sapeurs... au caboulot que les voilà réunis. Ma foi, nous avons le temps de trinquer aussi avec *cusse...* parce que, voyez-vous, il ne faut jamais boire *les uns sans les autres.*

TOAST AUX AMIS

Amis, vidons nos verres
A tous les artilleurs nos frères,
Aux *bigornaux* et aux sapeurs,
Tous bandes rouges, nobles cœurs !
. . . . . .

Effet bizarre ! Tant plus l'on s'humecte la gargamelle, tant plus la soifite réclame des médicaments énergiques. Les gosiers surchauffés n'apprécieraient plus nullement un pâle sirop d'orgeat... il leur faut du *dur !...*

LE PÈRE BRABANÇON

— Père Brabançon !..
— Bon bon !
— Payez-vous d'l'eau-de-vie...
— Oui oui !
. . . . . .
— Aux vieux militair' de la garnison ?

Et les vieux militaires, auxquels on n'a rien à refuser, finissent par faire un chahut de tous les diables.

LA GOUTTE MILITAIRE

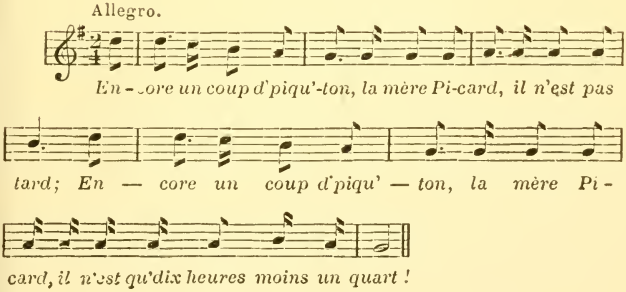
Buvons la goutte,
Buvons dur et longtemps !
Envoyons faire pendre
Ceux qui n'seront pas contents !
Fichons-nous d'ça
Tra la la !
Fichons-nous d'ça ! ! !

— Mais, à propos, dis donc, Bidon, il y a déjà pas mal de temps que la retraite est battue !... Il nous faut rentrer, vieux... Attention, méfie-toi... On dirait que tu es comme Panari... que tu veux rengager dans les mousquetaires gris...

Mais le nommé Bidon n'écoute plus rien. Il est tout à fait « parti pour la gloire » et tient essentiellement à se « piquer le nez ».

LE PIQUETON

Encore un coup d'piqu'ton,
La mère Picard,
Il n'est pas tard !
Encore un coup d'piqu'ton,
La mère Picard,
Il n'est que dix heur's moins un quart.



Mais la mère Picard est inflexible. Elle ferme carrément sa cambuse et le nommé Bidon, qui n'a pas la permission de dix heures, est collé au clou en rentrant.

Pauvres troupiers ! s'ils avaient seulement un doigt

de vin à chaque repas, peut-être ne *s'absintheraient*-ils pas ainsi les jours de prêt?... Et puis, d'ailleurs, ça n'arrive pas déjà si souvent, le prêt!... tous les cinq jours! et ce mot: *le Prêt!*... tandis qu'*eusse* ils donnent leur sang *pour-e-rien*... même que, pour refaire un peu ce sang qu'entretient un *rata* peu chylifique, la vieille mère, du fond de son village, envoie de temps en temps à son *fieu* quelque bon *dessus* la poste!... Donc, il y mange du sien, à ce compte-là, le soldat... en attendant qu'il soit lui-même servi en pâture à cet acier impitoyable qui porte pour devise: *ultima ratio regum*. .

Dernière ration de rogomme!

Mais il est dans la vie des circonstances terribles!... Nos braves se voient souvent dans la *position du soldat sans le sou* et il fait soif! Que devenir, ô ciel!... Voyons, les amis, ceux qui *fons pain à quatre*, tirons des plans, faut boire!... Nous ne faisons pas *le sac*, n'est-ce pas? Eh bien! on paiera quand on aura du *dequoi*.

Ces considérations économiques donnent ordinairement lieu à la trilogie suivante:

NARGUE A POUF

(OPÉRETTE)

SCÈNE Ire

Des chasseurs entrent dans un débit.

Quatre chasseurs de France,
Sans pain dessus la planche,
Entrent dedans l'auberge
Demandant:

(Chœur.)

« A manger !
» A tortiller !
» A béquiller !
» A se r'tremper !
» A s'goberger !
» A s'humecter !
» Et à trinquer !
» Et à chanter !
. . . . . »

SCÈNE II

Les chasseurs sont à table.

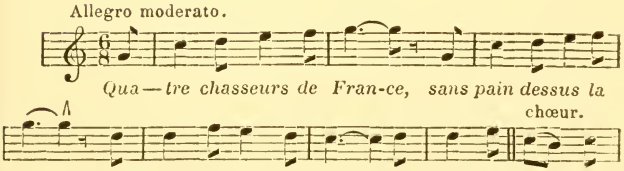
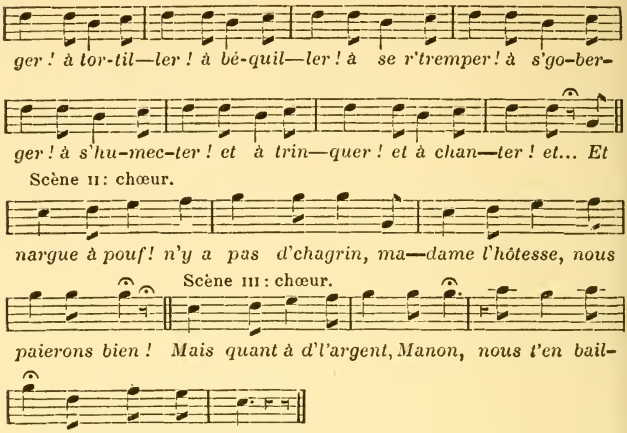
(Chœur.)

« Et nargue à pouf !
» N'y a pas d'chagrin,
» Madame l'hôtesse,
» Nous paierons bien !... »
. . . . . .

SCÈNE III

La servante apporte l'addition.

(Chœur.)

« Mais quant à d'l'argent,
» Manon,
» Nous t'en baillerons
» Quand j'en aurons ! »
. . . . . .



Et ils en auront bientôt, sachez-le, et ils paieront Manon, soyez-en sûr, mais pour ça, il faut d'abord que le trésorier les paie *à eux autres*... Il faut pour ça qu'on *soye* à la fête de sainte Touche.

Braves soldats français !... En voilà qui ne déserteront jamais

LE FLEUVE

« . . . . . jamais
Que pour aller boire...
Que pour aller boire à longs traits
De l'eau du fleuve où l'on perd la mémoire. » (1)

Mais, à la guerre, en expédition, le troupier ne rencontre pas toujours sur sa route des caboulots où l'on

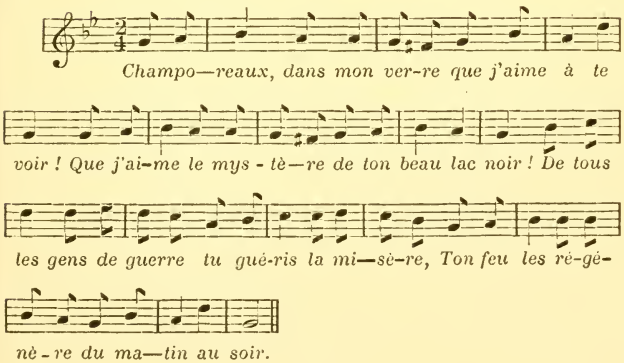
(1) Monsigny, *le Déserteur*.

donne à manger et à boire. Alors, comment faire? Un bienfaiteur de l'humanité, le docteur Champoreaux a résolu le problème en inventant le breuvage qui porte son nom. C'est du café, mais additionné de *lime-juice*, ou jus de citron, et d'une pointe de cognac.

LE CHAMPOREAUX

I

Champoreaux, dans mon verre,
Que j'aime à te voir!
Que j'aime le mystère
De ton beau lac noir!
De tous les gens de guerre
Tu guéris la misère,
Ton feu les régénère
Du matin au soir.
La la la la la
La la la la la!



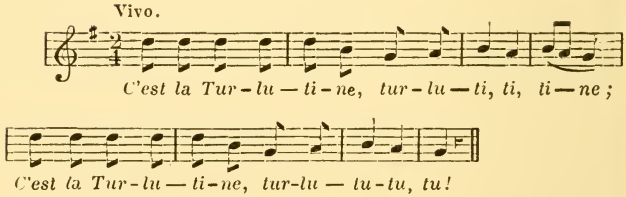
II

Salut, noble breuvage
Réchauffant mon cœur,
Du soldat en voyage
Soutenant l'ardeur!...
Et quand le feu s'engage,
Que l'ennemi fait rage,
Tu doubles mon courage
Et je suis vainqueur.
La la la la la
La la la la la !

Ultérieurement, un autre bienfaiteur de l'humanité a inventé la *Turlutine,* dite aussi *Femelle du Champoreaux*. C'est tout simplement une soupe trempée au café noir.

LA TURLUTINE

C'est la turlutine
Turluti-
Ti-tine !
C'est la turlutine
Turlutu-
Tu-tu !...



Les mathurins aussi savent chanter à boire. A preuve que c'est un gabier qui a composé, à lui tout

seul, la barcarolle de la *Biture* que l'armée de terre nous chantait tout à l'heure.

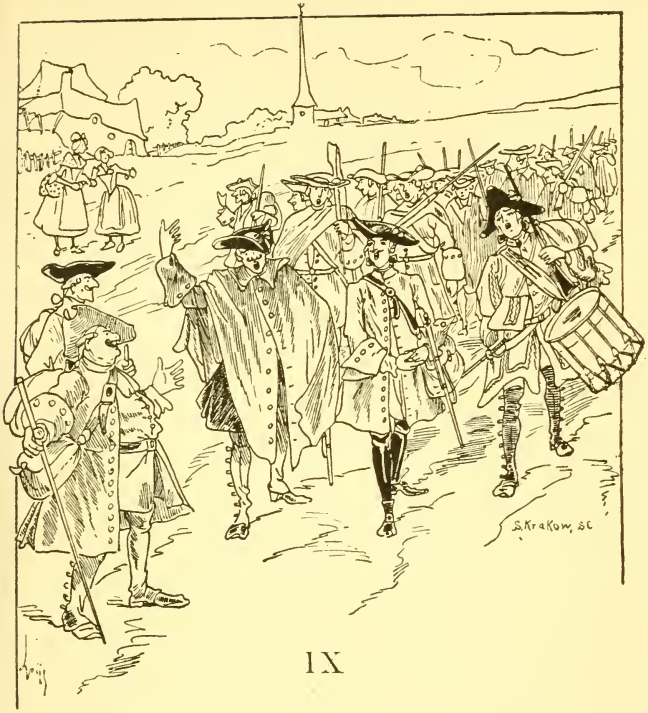
LA CHANSON DES MATHURINS

(Air de *la Biture*, *vide suprà*, page 144)

L'auteur de cette chanson
Est un mathurin d'Avallon...
— Bon bon!
— .. village près de Nantes,
Ville très commerçante.

Chœur :

Il nous faut du vin, etc.



IX

GRÉGOIRE

Dès qu'il s'agit de chansons à boire ou seulement de conversations *inter pocula,* le nom de Grégoire se présente et s'impose à l'esprit du commentateur. Grégoire !... Quel est donc ce personnage ou plutôt ce type joyeux qui figure dans la plupart des scènes de la vie militaire servant de thème à nos refrains ? Grégoire !... que signifie ce nom ?

Eh bien ! s'il faut en croire les savants, ce nom viendrait de *gregarius* et impliquerait la signification de « valet d'armée », c'est-à-dire de buveur émérite, d'intrépide amateur de purée septembrale. Les poètes du siècle dernier eussent probablement qualifié Grégoire de membre de la caste sacerdotale attachée au culte de la « Dive Bouteille » ; nous, bien plus simplement, nous dirons que ce n'était qu'une *vieille pratique*. Vieux il est en effet, Grégoire ; il est de tous les temps ! On le rencontre partout dans l'Histoire... Tenez, n'est-il pas déjà dans les troupes de Moïse, au moment de leur passage de la mer Rouge ?

LE PASSAGE DE LA MER ROUGE

(Air des *Lauriers de Mars*, *vide suprà*, page 142)

Quand la mer Rouge apparut
Aux yeux de Grégoire,
Aussitôt ce buveur crut
Qu'il n'avait qu'à boire.
Mais son voisin fut plus fin...
Voyant que ce n'était vin,
Il la pas-pas-pas
Il la sa-sa-sa
Il la pas, il la sa
Il la passa toute
Sans en boire goutte.

Grégoire n'est-il pas ensuite aux croisades ?

UNE OPINION DU SULTAN SALADIN

Que le sultan Saladin
Assemble dans son jardin
Un troupeau de jouvencelles,
Toutes jeunes, toutes belles,

Très bien !
Fort bien !...
Cela ne nous gêne en rien.
Moi, je pense comme Grégoire...
J'aime mieux boire ! (1)

Au temps de la Renaissance, Grégoire avait cru devoir se ranger. Toutefois, c'était encore un jeune homme qui,

Sans mettre le nez dedans,
Beuuoit assez honnestement.

Sous Louis XV, il reprend ses mauvaises habitudes et se grise abominablement.

SERMENT D'IVROGNE

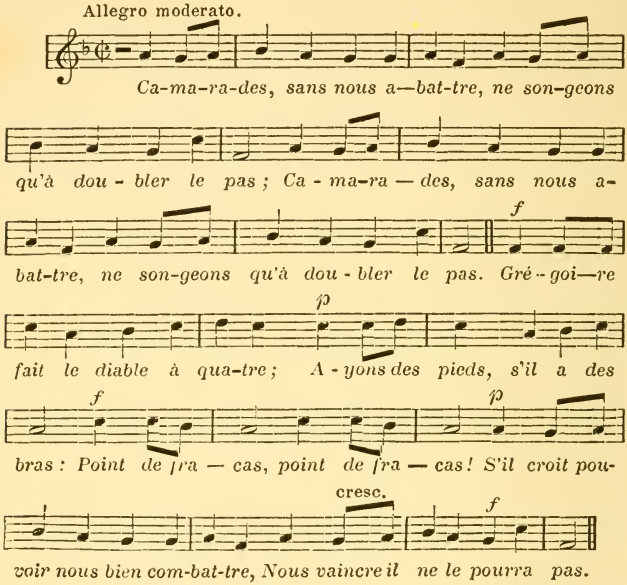
J'ai bien souvent juré de ne plus boire...
Mais, pour tenir de semblables serments,
Y m'fallait fair' trop de peine à Grégoire !...
Le serment d'aujourd'hui tiendra-t-il plus longtemps ? (2)

Grégoire suit alors le maréchal de Maillebois en Italie, et là, il fait les quatre cent dix-neuf coups, ainsi qu'il appert des paroles de ce Pas redoublé :

PAS REDOUBLÉ

Camarades, sans nous abattre,
Ne songeons qu'à doubler le pas !
Grégoire fait le *diable à quatre*...
Ayons des pieds, s'il a des bras !
Point de fracas !
S'il croit pouvoir nous bien combattre,
Nous vaincre !... il ne le pourra pas.

(1) Grétry, *Richard Cœur-de-Lion.*
(2) *Les Visitandines.*



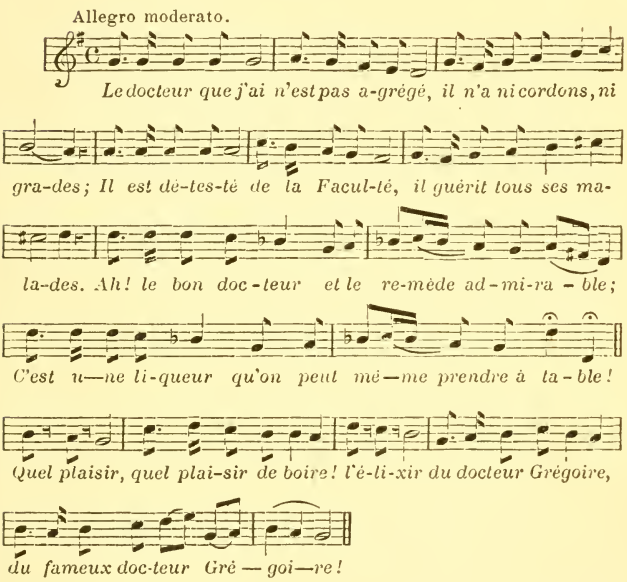
Au dix-huitième siècle, Grégoire s'est lassé de la vie militaire et s'est fait abbé ; mais il aime toujours le bon vin. Il publie un gros livre ayant pour titre : *De honestate chopinandi libri quatuor.*

Aujourd'hui, le bon Grégoire est médecin-major, et les Zouaves ne cessent de chanter ses louanges.

L'ÉLIXIR DES ZOUAVES

Le docteur que j'ai
N'est pas agrégé ;
Il n'a ni brevets ni grades.
Il est détesté,
De la Faculté ;
Il guérit tous ses malades.

Quel plaisir,
Quel bonheur de boire
L'élixir
Du docteur Grégoire,
De ce bon docteur Grégoire !



Ne pas confondre avec l'*Élisire d'amore* et l'élixir de longue vie. Ici encore, se méfier des contrefaçons. Le brevet du docteur Grégoire est, bien entendu, S. G. D. G. Même que, si l'on sirotait un peu trop agréablement son élixir véritable, on risquerait fort de se faire *coller au clou*. Ah ! bah ! qu'est-ce que ça fait ? Et puis, d'ailleurs, le clou !... « ça n'est pas fait pour les chiens », telle est la profession de foi de

messieurs les brigadiers de spahis. Voici l'un de ces jeunes gens qui a de la littérature... écoutons-le chanter :

O guerriers, je suis né dans le pays des Gaules ;
Mes aïeux franchissaient le Rhin comme un ruisseau...
. . . . . .

Et savez-vous quel est le refrain de ce chant héroïque ? En voici le début :

A boire, à boire, à boire !
A la santé d'Grégoire !...
. . . . . .

Et *eusse* aussi, les Zouaves, ils ont joliment soif !... ce qui fait qu'on va les entendre achever le morceau :

. . . . . .
Les p'tits Zouzous
N'sont pas si fous
Que d'se quitter sans boire un coup !

Soit, buvez un coup, mes bons amis, mais si vous ne voulez pas être fumés, surveillez votre tabac. Ne fréquentez pas trop les mauvais sujets, *pratiques* ou *flemmards,* et surtout,

(Air de *Camille*)

Amis, si vous voulez m'en croire,
N'allez pas trop avec Grégoire.

Ah! j'oubliais!... j'oubliais une dernière incarnation de cet excellent Grégoire. Figurez-vous qu'il a fini par

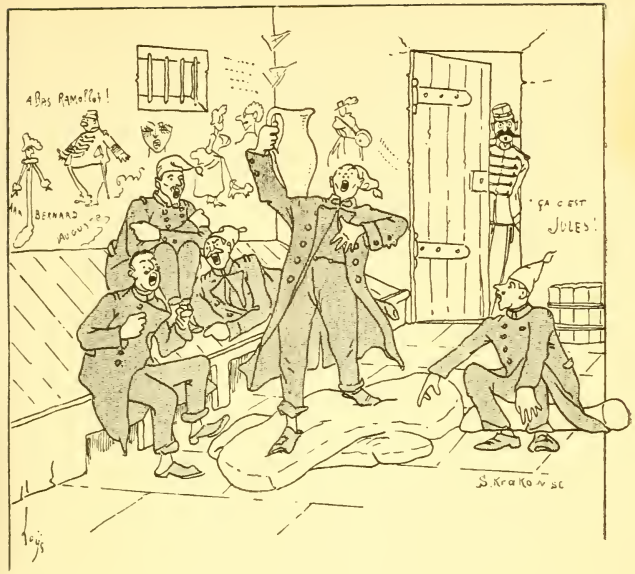
épouser une grosse belle femme de la profession de cantinière. Ni plus ni moins. Oyez plutôt cet aveu d'un vieil adjudant de la *Légion*, aveu franchement dépouillé d'artifice :

(Air de la *Chanson de Béranger*)

C'est en plein Oran
Que fricot' Madame Grégoire!.
Quand j'ai des argents,
Chez elle nous allons boire.
Elle attire les gens
Par ses airs engageants...
Ah! si l'on osait,
Comme on s'absintherait! !!

Et il s'est si bien absinthé, le brave adjudant, qu'il en est un peu ramolli. Mais bah! c'était là le bon temps!... Quelle hôtesse que madame Grégoire! Ah! la belle femme!... Et quel œil!... Un œil illimité. Tandis que, *aujour d'aujourd'hui*, les cantinières de France!... Ah! ne m'en parlez pas. Des exploiteuses de *turnes* où's qu'on a l'œil crevé.

Un pleur sur madame Grégoire!



X

AU CLOU !

Dans l'argot de nos troupiers, le *clou* ou *bloc* est un petit local disciplinaire. Je n'ai jamais su pénétrer les origines de cette figure qui me paraît hardie... Enfin, le clou, c'est une belle salle de police, une prison, une cellule, suivant la gravité des punitions encourues.

De ces punitions il m'a été donné de lire quelques libellés que je livre aux appétits farouches de la critique littéraire. C'est d'un style étonnant !... Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que tous lesdits

libellés semblent avoir été coulés dans le même moule.

Qu'on en juge :

« Lasdaller, chasseur à pied, huit jours de salle de police par le sergent Hoschepot pour, étant de cuisine, le caporal lui ayant demandé où qu'elle était la viande, lui avoir répondu que ça ne le regardait pas, en étant responsable. »

Autre prononcé de jugement :

« Tripet, tambour, deux jours de salle de police par le sergent-major Farouchot pour, étant de garde, avoir, derrière le caporal de semaine de la troisième du deux, frappé vivement la main sur sa cuisse en la retournant. »

Des cavaliers eussent été plus laconiques. Le geste irrévérencieux dont la description réclame de la part des *méfiants* tant de circonlocutions est tout simplement une *basane*.

Et la basane se *taille* de la manière suivante, conformément aux principes de la théorie : « *Appliquer la main sur la braguette du pantalon* (basané) *et lui faire décrire une conversion à gauche avec le pouce pour pivot et le petit doigt pour aile marchante.* »

Mais ils se font aussi punir, les cavaliers. Voici, par exemple, le nommé Pacolet, hussard, *collé* pour quatre jours par le maréchal-des-logis Cravachon « pour, étant de garde d'écurie, lui ayant demandé s'il y avait quelque chose de nouveau, lui avoir répondu que non ; nonobstant qu'il y avait un homme qui avait reçu un coup de pied dans le ventre, d'un cheval ».

Autres considérants bien sentis :

« Landsmann, cuirassier, deux jours de clou par le brigadier Estradiot pour, étant de faction devant

l'Hôtel de la Préfecture, un civil lui ayant demandé si c'était là le magasin à fourrages, lui avoir répondu qu'il ne savait pas, n'étant pas du pays. »

Porté à quatre jours par le colonel. Ah ! mais... On ne plaisante pas dans la cavalerie. Tant pis pour Landsmann !... Ça lui apprendra à hacher de la paille devant le casernement du représentant du gouvernement.

Enfin, pour des motifs divers, nos troupiers sont au clou. Or

... que faire en un gîte à moins que l'on n'y songe ?

ou qu'on n'y dorme, ou qu'on n'y cause ? Voici quelques-uns des cloués qui bavardent. Écoutons-les... Il y a dans le groupe un orateur qui raconte l'histoire de notre expédition de Chine en 1860 :

Et à l'attaque de la Tour de porcelaine, dit-il, fallait voir tous ces Chinois-là tomber en défaillance !... Fallait voir comme le troupier français traitait les bourgeois de Pékin !

— Mais, aujourd'hui que tout le monde est militaire, y a plus de pékins...

— Pas plus que de Nankin.

— On ne parle plus que du Tonkin.

— Allons, c'est bon ! Ne causons pas politique.

Un autre condamné disciplinaire, un turco, nous expose ensuite, en cette langue *sabir* si chère à Molière, comment les Français ont pris, en 1830, la ville d'Alger qui, antérieurement, avait résisté aux attaques des Espagnols et des Anglais :

— *Brimo Sbagnoul venir fasir guerra... boum! boum!... Sbagnoul meskin! makach trabadjar bono!... no poder chiapar l'Algir... andar !...*

Venir Ingliss.., fasir bo-oum!... bo-oum!... bo-oum!... medfa grandi, besef lè foumée!... no poder chiapar l'Algir... andar!...

Venir Francis... chouia, chouia! fasir basta ; pi! pi! pan!... pi! pi! pi! pan!... basta!... tout d'suite chiapar l'Algir!... Francis bono chiapar l'Algir!

Tous ceux qui sont là ne prêtent pas une extrême attention au récit coloré du turco. Cette vieille légende, ils la connaissent et préfèrent causer entre eux de choses plus sérieuses. Écoutons encore :

— Moi je me suis laissé dire que le président de la République avait plus de cent francs à manger par jour.

— Pas possible !

— Et c'est pas tout. Il a encore sa croix.

— Oui, mais on la lui paye pas.

— Pourquoi donc ça ?

— Parce qu'il est dans le civil.

— Civil tant que tu voudras...

— Allons, c'est bon. Ne causons pas politique.

Dans une autre salle de clou, le trompette Laridon — un poète ! — déclame une longue épopée qui, bien que les faits se passent sur la même scène, n'a avec l'*Énéide* que des rapports lointains. Il s'agit de l'expédition de Tunisie à laquelle La Ramée a pris part. Prêtons l'oreille !

LE POÈTE

En l'an mil deux cent soixante-huit, la France,
Où régnait alors le roi Saint Louis,
Prit la croix, voyant les airs d'arrogance
D'un nid d'*arbicots* qu'on nommait Tunis.
La Ramée était, malgré son jeune âge,
Déjà caporal dans les voltigeurs ;
Mais, sans hésiter, ce bouillant courage

Rendit ses galons, laissa les honneurs
Pour aller d'aplomb camper sous Carthage.
Il suivit partout l'expédition.
Son robuste bras se couvrit de gloire
Ainsi qu'autrefois celui de Samson.
Mais c'est qu'il tenait, au lieu de mâchoire,
Un sabre greffé sur un mousqueton
Joliment rayé !... Ce bon militaire
Ne pouvant souffrir le cran du repos,
En moins de huit jours aligna sous terre
Mille philistins, bédouins ou turcos !...
Si bien qu'une terreur panique
Glaça bientôt toute l'Afrique.
La Ramée !!... à ce nom magique
Éveillant de sombres échos,
On voyait fuir les arbicots
Et leurs chevaux et leurs chameaux !...

. . . . . .

L'AUDITOIRE, *interrompant*

Cric ! crac !

LE POÈTE, *reprenant son fil*

. . . . . .

Mais vous savez bien que mons La Ramée
Était bon enfant comme il était fort;
Et, ne voulant plus de scènes de mort,
Il fit, un matin, mettre à son rapport :
« La race indigène est exterminée...
» Avec elle enfin (puisqu'elle est fumée)
» Peut-être on pourra se mettre d'accord. »
A tous survivants, en préliminaires
De paix, il offrit quelques haricots...
Des bons de tabac... et les ordinaires
Bourrés de trésors d'eaux grasses et d'os
Les firent couler à drus et longs flots !...

. . . . . .

Malheureusement, ces affreux turcos
Étaient des lapins madrés en affaires,
Ils mirent fort bien la main sur leur cœur
Et, du premier rang jusqu'aux *serre-files*.
On les entendit brailler tous en chœur :
« *Es sellam alik !*... Parole d'honneur !...
» Nous te promettons de rester tranquilles. »
Mais ils descendaient des Carthaginois,
Peuple commerçant et pas mal sournois.

L'AUDITOIRE

Cric ! crac ! Cuiller à pot !

LE POÈTE

Un jour La Ramée, après son service,
Avait carrément dormi dans son lit
Et, tout en rêvant d'exercice,
Plus d'une fois il s'était dit :
« Ah ! pour un homme ayant horreur du vice
» Tu devrais bien astiquer ton fusil...
» Il est bientôt tout gravé... ma parole !
» Vois le canon... Est-ce là du poli ? »
. . . . . .
Sur ce, l'ancien met ses guêtres et vole
Au pas de course, au trot, vers Tripoli
A seule fin d'en chercher une fiole...
(La veille même, un absurde conscrit,
Considérablement frivole,
Avait sifflé la fiole de l'ancien
En croyant que c'était du *chien*).

L'AUDITOIRE

Cric ! crac ! Courroie de sac !

LE POÈTE

Donc, ayant tiré son étape
Dès les six heures du matin
(C'est l'instant où Bourguignon tape),
Mons La Ramée, en vrai satrape,
Cueille un fagot, fait le café,
Puis, après avoir bien *bouffé*
Et, conformément aux principes,
Grillé quelques modestes pipes...

. . . . . .

L'AUDITOIRE

Cric ! crac ! Sous-pied de guêtre !

LE POÈTE

(Air de l'*Extinction des feux*, *vide suprà*, page 63)

I

Un peu de *flemme* le prend...
Comme un *feignant*,
Il s'étend
Tout en bâillant...

II

Sous sa tête il colle *Azor*,
Puis il s'endort
Sans effort
Et ronfle à mort !...

L'AUDITOIRE

Cric ! crac ! Baïonnette — on !

LE POÈTE

Pendant qu'il repose,
Un vieux *goum* d'arbis
Rapplique et pour cause...
Bref, chacun expose
Avec de grands cris
Que tous les roumis
Sont trop *dégourdis !...*
Pour venger la chose,
Le Kaïd propose
De tordre le coup
A notre *zouzou !...*

. . . . . .

Mais le vieux soldat avait fine oreille
Et savait *casser la patte à coco...*

(Air de la *Diane au camp, vide suprà*, page 59)

Donc il s'éveille
Comme une corneille
Que c'est merveille
Et dit ho ! ho !

L'AUDITOIRE

Cric ! crac ! Paire de sabots !

LE POÈTE

Je vous disais donc que l'pèr' La Ramée
Dormait d'un seul œil... Il dit aux arbis :
« Avancez un peu, venez... n'ayez crainte
Car j'ai déserté de chez les *Roumis ;*
Asseyez-vous là... le couvert est mis,
Et je suis venu vous offrir l'absinthe... »

L'AUDITOIRE

Cric ! crac ! La botte à Coco !

Nous en avons plein nos gibernes... la suite au prochain numéro !... Et puis, quand même, nous la connaissons, la suite... Le père La Ramée les a tous flanqués dans la mer !... Raconte-nous autre chose... et en prose, si c'est un effet de ta bonté.

LE POÈTE

En prose, je veux bien. Mais je vous préviens que ça ne va pas être aussi drôle que le Waterloo de Victor Hugo. Figurez-vous seulement que vous êtes à la bataille de Fontenoy.

Le major Ingolsby, de l'armée anglaise, venait d'être renversé par un boulet qui lui avait fracassé le genou. Étendu sur la lisière du bois de Barry, il appelait au secours. La Ramée, l'entendant, sut ce qu'il avait à faire. Ayant posé à terre son mousquet et son sac, il courut à une flaque d'eau qu'il avait découverte non loin de la Justice de Notre-Dame-aux-Bois. Là, se servant de son tricorne en guise de bidon, il puisa l'eau qui devait lui servir à laver la blessure. Cela fait, il revint auprès du pauvre major, le pansa comme eût pu le faire un chirurgien du roi et lui banda le genou avec l'unique mouchoir qu'il avait dans la basque droite de son habit de garde-française. Puis, ayant repris son sac et son mousquet, il se battit jusqu'au soir comme un enragé.

Le lendemain de la bataille, un de ses camarades lui dit :

— Tiens! tu n'as plus de mouchoir!... Comment feras-tu, s'il te prend jamais envie de te moucher?

La Ramée aurait pu répondre: « Tu me demandes de quoi je vais vivre? Eh bien! je vivrai de privations. » Mais il fit mieux. Il se campa noblement, fit saillir sa hanche, tendit le jarret gauche, prit un air dédaigneux et, portant la main droite à sa moustache, qu'il caressa complaisamment:

— Des mouchoirs!... dit-il. Allons donc! c'est bon pour des Anglais... ils avaient joliment besoin d'être mouchés, ceux-là! Pour quant à moi, suffit. Je mettrai désormais des *files en arrière*.

Et La Ramée exécuta un mouvement héroïque qui fut immédiatement adopté par tous les corps de troupes. Il était encore réglementaire dans l'ancienne « École de peloton ».

L'AUDITOIRE

Cric! crac! La hausse à quinze cents mètres!

LE POÈTE

C'est tout.

Mais un conscrit s'approche du poète Laridon:

— Pardon, lui demande-t-il, qu'est-ce que c'était donc que l'ancienne École de peloton?

— Vous avez bien entendu parler d'Hercule, un militaire des anciens temps?

— Ah! oui, sous la Régence!...

— Eh bien! donc, le nommé Hercule, un jour de *flemme*, s'était mis à dévider les écheveaux de fil d'une nommée Omphale...

— Ah ! je comprends... il faisait des pelotons... Mais cette Omphale, qu'est-ce que c'était ?

— Ce que c'était ?... Rien du tout. Ou plutôt si, c'était une cantinière qui lui mangeait son prêt... Ne faites pas comme lui, jeune homme, ouvrez l'œil. Surveillez votre tabac, sans ça vous seriez fumé.

Nous n'avons plus à visiter qu'une dernière salle de *bloc*. Là, on dévore un journal.

LE LECTEUR, *lisant*

« ... Si le pays avait été libre de suivre son penchant, il n'aurait nommé, aux dernières élections, que des hommes disposés à soutenir le pouvoir. Malheureusement, on a fait de la candidature officielle non pas pour, mais contre les amis du gouvernement. La réaction lève la tête ! Il est temps d'anéantir les factions qui... »

UN AUDITEUR, *interrompant*

Anéantir les factions !... Ça me va, moi qui suis été mis dedans pour, étant de garde...

LE LECTEUR

Silence, Potin ! Je continue...

L'AUDITEUR

Ah ben ! non, c'est trop embêtant. Lis-nous autre chose de plus rigolo.

LE LECTEUR

Voilà, voilà !... (*lisant*) : — *Situation financière.*

« L'immense majorité du pays pense avec nous que la prospérité de la France peut sombrer sous le cyclone du déficit. Il est temps d'arrêter les dépenses, si l'on veut arriver à l'équilibre en clôture d'exercice, car...

L'AUDITEUR

... Clôture d'exercice !... Ça me va encore, à moi qui suis été collé au clou pour, étant à l'*École de compagnie*...

LE LECTEUR

Silence, Potin !... N'y a vraiment pas moyen de lire...

L'AUDITEUR

Ah ! ben ! tant mieux ; tout ce que tu nous lis est trop embêtant...

LE LECTEUR

Alors, zut ! Tiens ! le v'là ton journal, je ne lis plus...

Et le lecteur va se mêler à un groupe au centre duquel se démène un trouvère audacieux qui n'a pas craint d'aborder l'histoire du héros de l'Helvétie.

. . . . . .

GUILLAUME TELL

(*Air connu*)

L'enfant mit la pomme sur sa tête,
Disant : Ayez pas peur, papa !
Et lui, banda son arbalète
Qui était le fusil de ce temps-là.

Après l'exécution de ce Guillaume Tell, qui n'a jamais eu de démêlés avec celui de Rossini, les joyeux condamnés au clou entament la série des *scies*.

LES POULES AUX CHAMPS

(*Air connu*)

Quand trois poules vont aux champs,
La première va devant.
La seconde suit la première;
La troisième vient par-derrière.

LES ÉLÉPHANTS

(*Air connu*)

I

A cheval sur un éléphant,
Comme ça trompe! comme ça trompe!
A cheval sur un éléphant,
Ça vous trompe joliment!

II

A cheval sur deux éléphants, etc.
. . . . . .

III

A cheval sur trois éléphants, etc.
. . . . . .

Cette *scie* en est à son trente-troisième couplet quand, tout d'un coup, attiré par le vacarme, entre l'adjudant de semaine...

Tableau!

XI

Les foyers « respectifs » de l'homme « qu'il n'a pas fini son temps »

Les soldats de quelques armées étrangères boivent sec et dur, mais longtemps. Sujets à des accès de

soifile intermittente, ils n'ont guère envie de chanter *inter pocula*. Mais nos troupiers !... Ah ! quelle différence ! Ils chantent souvent sans boire ; à plus forte raison ne sauraient-ils boire sans chanter. Ils ont, d'ailleurs, ceci de bon que, dès qu'ils ont sifflé quelques verres, leur enthousiasme ne connaît plus de bornes et se trahit en un langage original. Ils se « tapent le fusil ». Bientôt leur cœur s'attendrit énormément. La gloire ne leur suffit plus, c'est le sentiment qui va couler à flots.

Et la table est sans nappe !

D'abord, on songe au pays. On se rappelle avec émotion les

CHANTS DE LA PATRIE

Chants de la patrie
Présente à nos cœurs !... (1)

Et les *Hirondelles* de Béranger ont toujours une saveur nouvelle.

LES HIRONDELLES

Captif aux rivages du Maure,
Un guerrier courbé sous ses fers
Disait : « Vous reverrai-je encore,
Oiseaux ennemis des hivers ?

. . . . . .

Sans doute vous venez de France :
De mon pays ne me parlez-vous pas ? » (*bis*)

(1) Adam, *le Chalet*.

Et, après la France, ce qui tient le plus au cœur de l'homme « qu'il n'a pas fini son temps », c'est la province où il est né. Le troupier breton, par exemple, nous chante :

LA BRETAGNE

(*Air connu*)

. . . . de ma Bretagne
Le soleil est si beau !

Et le Normand :

MA NORMANDIE

(Air de *Ma Normandie*, de F. Bérat)

. . . . . .
La *classe d'avant* est partie...
Dans un an ça sera mon tour.
J'irai revoir ma Normandie ;
C'est le pays qui m'a donné le jour !

Oui, mais il a encore un an à faire. Un an !... c'est long en diable... il peut écrire à ses parents :

GRAND PAPA

Grand papa
Grand papa
Quand est-ce que ça finira ?
Grand papa
Grand papa
J'voudrais bien r'tourner là-bas !

Un an !... Et encore, pourvu qu'on ne lui fasse pas faire de *rabiau !*... ce qui peut bien lui advenir, pour peu qu'il soit à un Tonkin ou Madagascar quelconque.

Après la France, après la province, c'est le souvenir du pays natal qui empoigne le troupier. Il ne fait que penser à son village.

LES MOUSQUETAIRES

(Air du *Clocher de Saint-Paul*)

Comm' je suis dans les militaires,
Au baudrier j'ai mon briquet.
Comm' je suis dans les mousquetaires,
A l'épaul' je porte un mousquet.
Faire tapage,
Boire et manger,
Quel avantage!
Malgré ce beau métier...
. . . . . .
J'voudrais r'voir mon village
Avec son vieux clocher.

Le cœur humain est ainsi fait. Aucun troupier n'est ingrat envers le coin de terre où il est venu au monde ; aucun n'échappe à la tyrannie de ce sentiment tendre :

L'AMOUR DU PAYS

Combien j'ai douce souvenance
Des lieux témoins de mon enfance!
. . . . . .
O mon pays, sois mes amours
Toujours!

Voilà ce qu'a dit Chateaubriand.

Ce disant, il se souvenait sans doute de cette chanson de bord des marins de son pays breton :

(*Air connu*)

Je suis natif du Finistère
A Saint-Pol j'ai reçu le jour.
Mon clocher est l'plus beau de la terre;
Mon pays, le plus beau d'alentour.
. . . . . .
Rendez-moi ma bruyère
Et mon clocher à jour!

De leur côté, les hommes de l'armée de terre se plaisent à chanter :

Rien n'est si beau que mon village !

— Et le mien, donc !...
— Et mon hameau !...

Et ma chaumière et mon troupeau !

Oui, mais, ce n'est pas tout. Dans ce village ou hameau, il y a une maison... Oh ! une maison ! une chaumière, si vous voulez, n'importe... mais sous ce toit, il y a des parents ; il y a surtout une mère... qui, précisément, rime avec chaumière... Et pour quant à lui, d'abord, le pauvre *bleu*, le jour qu'il est arrivé au régiment, les *brisquards* lui ont promis qu'il la reverrait, la brave femme.

LA SALADE DES TROUPIERS

(Air du *Conscrit de Montrouge*)

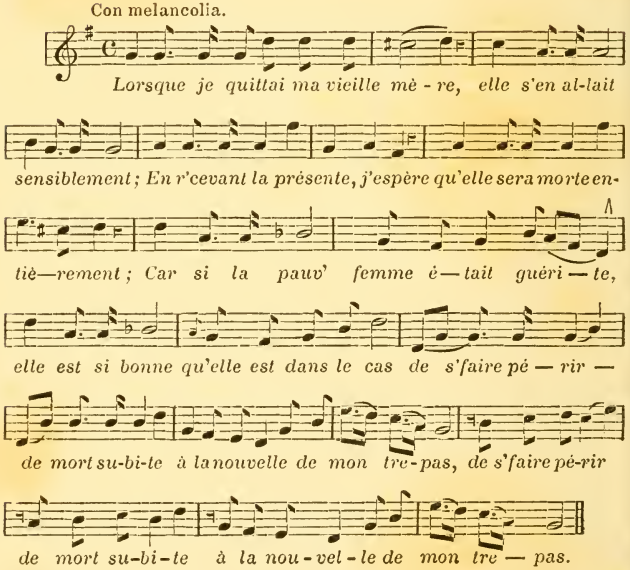
Allons cueillir des lauriers,
La salade des troupiers...
Conscrit, marche au pas
Et ne tremble pas !...
Tu reverras ta mère.

Ah ! la vieille mère !... Elle tient grande place dans le répertoire des poésies sentimentales du troupier français.

Exemple :

LA GUÉRITE

Lorsque je quittai ma vieill' mère,
Elle s'en allait sensiblement...
En r'cevant la présente, j'espère
Qu'elle sera morte entièrement...
Car, si la pauvr' vieille est *guérite,*
Elle est si bonn' qu'elle est dans l'cas
De s'faire périr de mort subite
A la nouvelle de mon trépas.



Encore un qui sait qu'il va mourir... encore un dont la dernière pensée sera pour la vieille mère.

NE L'DITES PAS A MA MÈRE

(Air de la *Chanson du Capitaine*, *vide suprà*, page 104)

Soldats de mon pays, } *bis*
Ne l'dit' pas àm a mère...
Mais dites-lui plutôt
Que je suis à Breslau
Pris par les Polonais...
Qu'ell' n'me r'verra jamais.

C'est surtout quand ils sont attablés à boire que les troupiers chantent les vertus de la vieille mère. C'est alors que l'amour filial déborde... Ah ! d'abord, si l'on parle de la vieille mère !... non, c'en est trop... des pleurs furtifs descendent le long de toutes les joues et vont se perdre dans les moustaches... Allons ! allons ! buvons un coup ! Ne casse pas ta fiole !... il vaut mieux pleurer moins et boire davantage... Eh bien ! c'est ça ! buvons encore un coup... parce que, nous autres, voyez-vous, nous *sons* des lapins, nous *ons* le cœur trop sensible... Voyons, à un autre !.. et, s'il est possible, épargnons la douleur.

Adieu, ma mèr', je vais partir demain,
Je reviendrai dans trois ans capitaine ! ..
. . . . . .

Vain espoir ! le chanteur touche à la fin de son congé, et il est déjà porté pour la première place de perruquier vacante au bataillon... Et, attendu qu'une décision ministérielle a prescrit le *port* de la barbe, il ne pourra plus la faire à personne !

C'est lui « qu'il est rasé » !

XII

LA « PAYSE »

Le psychologue qui analyse le troupier ne tarde pas à découvrir au fin fond des replis de l'âme du sujet des sources vives de nostalgie, de mélancolie, de souvenirs amers, d'amour passionné. C'est qu'au pays on a laissé la payse, promise ou bonne amie. C'est qu'on ne cesse de songer à la belle qui, conformément aux exigences de la rime, a pris l'engagement de demeurer fidèle. Il en fut toujours ainsi. Tenez, voici, par exemple, un brave chevalier qui part pour la croisade :

PARTANT POUR LA SYRIE

(Air : *Partant pour la Syrie*)

Il trace sur la pierre
Le serment de l'honneur
Et va suivre à la guerre
Le comte, son seigneur.
Au noble vœu fidèle,
Il dit en combattant :
Amour à la plus belle,
Honneur au plus vaillant ! } *bis.*

Nous ne cesserons de le répéter : Autre temps, mêmes mœurs.

L'ATTACHEMENT

Ah ! qu'il est dur d'être détaché
Loin de la payse qu'on y est attaché !

déclame un pauvre Breton qui vient d'arriver au corps et n'a pas encore reçu de nouvelles de sa promise Yvonne. Il se console en écoutant la plainte d'un camarade de la Charente-Inférieure, lequel se trouve absolument dans le même cas, mais qui, plus philosophe, ne se fait pas trop d'illusions sur les faiblesses de la nature humaine. Il a sondé le cœur de la femme, celui-là.

LA FOI DE THÉRÈSE

(Air du *Conscrit de Corbeil*, *vide suprà*, page 108)

Si Thérèse venait m'demander,
Dites-lui que je suis engagé,
Qu'elle me garde son cœur, sa foi,
Son cœur, sa foi,
Ah ! ah ! son cœur, sa foi !
Qu'elle me garde son cœur, sa foi,
Si ça se pouvait tout'fois.

En voici un autre — un Tourangeau — qui honore vraisemblablement de plus de confiance mademoiselle Rose, sa promise. On l'a envoyé au Tonkin, le pauvre amoureux, et c'est de là-bas qu'il lui donne régulièrement de ses nouvelles. Voici ce qu'il lui écrivait au lendemain d'une affaire :

LA LETTRE A ROSE

(Air de la *Guérite*, *vide suprà*, page 184)

Rose, l'intention d'la présente
Est d't'informer de ma santé.
L'armée française est triomphante !...
Moi, j'ai le bras gauche emporté.
L'enn'mi a subi d'grands dommages...
La mitraille m'a brisé les os...
Nous avons pris arm's et bagages...
Pour mon compte, j'ai deux ball's dans l'dos !

Encore un Breton, encore un Tonkinois ! Bien à plaindre, celui-là !... Comme le petit gabier du *Pêcheur d'Islande* de Pierre Loti, il a été blessé mortellement !... il va rendre le dernier soupir... Ses dernières pensées sont pour sa mie.

UN ADIEU DU CŒUR

(Air de la *Chanson du Capitaine*, *vide suprà*, page 104)

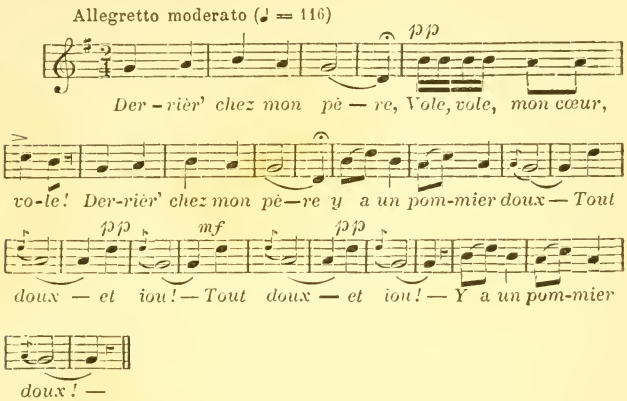
Que l'on mette mon cœur
Dans un'serviette blanche... } *bis.*
Qu'on l'envoie au pays
Dans la maison d'ma mie,
Disant : Voici le cœur
De votre serviteur.

Les troupiers qui se réunissent à la cantine n'y fredonnent pas seulement la chanson à boire ; ils ont aussi dans leur sac un répertoire de chansons d'amour et chaque « pays » sert, à son tour, la sienne. Écoutons !... C'est un Franc-Comtois qui tient son auditoire sous le charme :

VOLE, MON CŒUR, VOLE!

Derrièr' chez mon père,
(Vole, vole, mon cœur, vole !)
Y a un pommier doux
Tout doux...
Et iou, tout doux et iou !
Y a un pommier doux.

Or, à l'ombre de ce pommier merveilleux, il y a trois belles princesses tout de leur long couchées comme notre mère Ève avant l'entrée en scène du serpent. La première princesse observe judicieusement qu'il fait jour ; la deuxième, qui a dressé l'oreille, dit qu'elle croit entendre le son du tambour ; la troisième apprend au public que c'est son ami doux qui s'en va-t-à la guerre. Or, elle lui promet que s'il gagne bataille, il aura ses amours... puis, se reprenant bien vite, elle ajoute :

Qu'il perde ou qu'il gagne
(Vole, vole, mon cœur, vole !)
Qu'il perde ou qu'il gagne
Les aura toujours
Toujours
Et iou, toujours et iou !
Les aura toujours.

Au tour d'un bas Normand :

O VERTINGUAI

O Vertinguai
O sis ma fai !...
O quioup ioup ioup
O tra la la !...

Maintenant, voici, si je ne me trompe, un franc Picard qui accorde sa lyre !... je dis bien « une lyre », car c'est un poète, celui-là ! C'est le perruquier de la troisième du deux !... Son regard est comme empreint d'un reflet des yeux d'Alfred de Musset. Les dépits amoureux, les désespoirs d'amour, l'invitation au suicide, voilà sa partie, à lui !... Il en est encore au romantisme des incompris de 1830.

PORTE CLOSE

(Air du *Rossignol*, *vide suprà*, page 126)

J'ai passé, *r*apassé
Belle, devant votre porte...
La voyant toujours close...
C'est en dépit de moi...
Vous en aimez *une* autre,
Oui, c'est bien ça que j'voi !...

Et la complainte est couronnée de cette observation lamentablement philosophique :

VOILA COMME SONT LES FILLES

Voilà justement
Comme sont toutes les filles !
Disent aux garçons
L'contraire de leu-nintentions.

Et voilà pourquoi il s'a engagé, le poète ! Un dépit d'amour !

Tiens ! qu'est-ce qu'on nous chante, à présent ?... Qu'est-ce que c'est donc que ça ?

LES FILLES DE LA CANEBIÈRE

Leis fillos dè Marsio
An dé béous boutéous...
Li mettoun ni sarrio
Ni brus dé gavéous.

Mais ça n'est pas du français qu'on nous sert là !... Non, non... c'est-à-dire si !... C'est du français de la

Canebière, du marseillais, du provençal !... Il en faut bien pour tous les goûts. Ça ne vous dit rien ?... Eh bien ! rentrons en France... tenez, écoutez !... c'est un Parisien qui chante, précisément :

UNE FILLE DE LA RUE SAINT-DENIS

Ce fut dans la rue Saint-Denis
Qu'*Elle* vint au monde à Paris,
O lon lan lère, ô lon lan la !...

Mais halte-là ! le genre littéraire se modifie sensiblement... même que la romance est fortement émaillée de gingembre et de poivre rouge... Ce barde parisien est, je l'avoue, de ceux

. . . . qui, le long des grands murs,
Charbonnent en passant mille croquis impurs.

Si bien culottées que vous puissiez être, ô mesdames les cantinières, vous feriez peut-être bien de fermer les yeux et de vous boucher les oreilles.

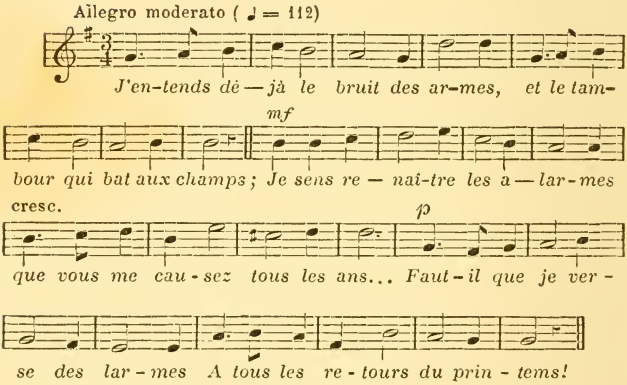
XIII

CHANTS DU DÉPART

C'est surtout à l'heure du départ de messieurs les militaires, gradés ou non gradés, que la muse Érato se sent prodigieusement en verve. Écoutons, par exemple, cette plainte amère d'une châtelaine du moyen âge :

LES PEINES DE CŒUR DE LA CHATELAINE

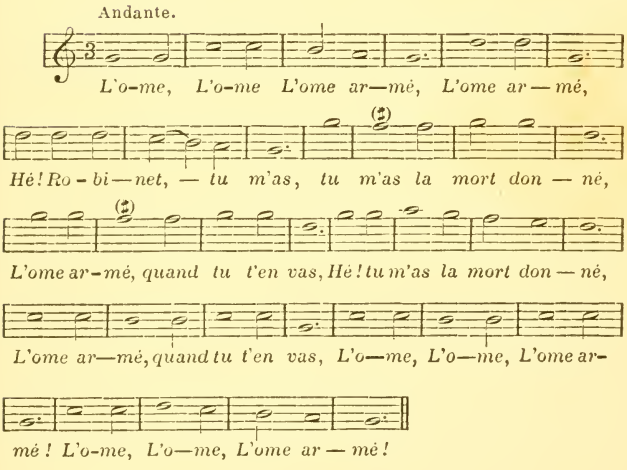
J'entends déjà le bruit des armes
Et le tambour qui bat aux champs...
Je sens renaître les alarmes
Que vous me causez tous les ans.
Faut-il que je verse des larmes
A tous les retours du printemps?



Vraiment, est-ce que cela ne pourrait pas encore se chanter avec succès au moment de la mise en route des réservistes qui ont à faire leurs vingt-huit jours? Oui, mais n'oublions pas que nous sommes encore au moyen âge, et même à une époque assez désagréable de notre histoire nationale. Voici un « homme armé » qui part faire quelque mauvais coup... Sa « marane » est inconsolable.

LA CHANSON DE L'HOMME ARMÉ

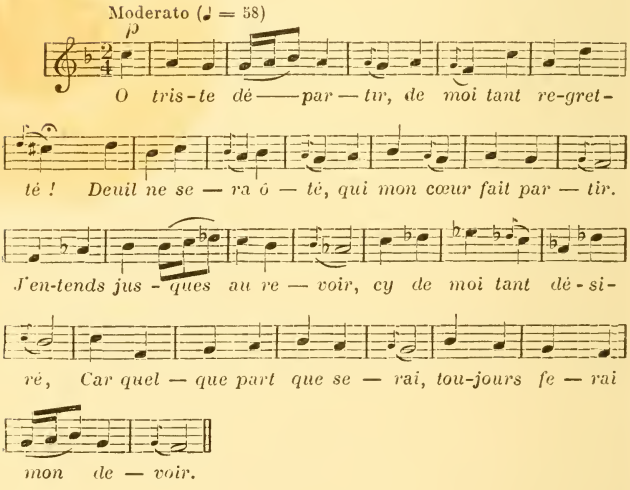
L'ome armé!...
Hé! Robinet, tu m'as
Tu m'as la mort donné...
L'ome armé,
Quand tu t'en vas.



Passons au temps de la Renaissance. Eh bien! c'est toujours la même chose; les séparations sont, tout comme autrefois, douloureuses. Seulement, le style en est meilleur et plus noble. Exemple : ces tendres gémissements du bon François Ier partant pour la guerre :

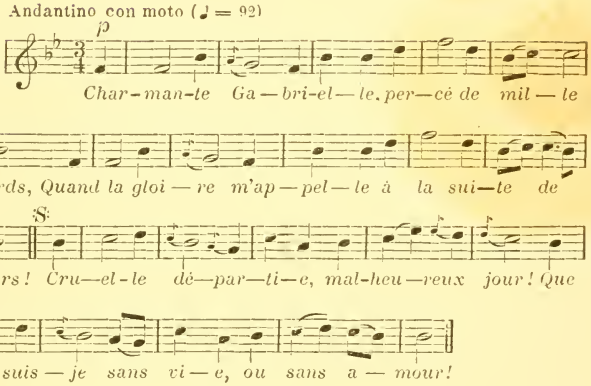
TRISTE DÉPARTIR

O triste départir,
De moi tant regretté!
Deuil ne sera oté
Qui mon cœur fait partir,
J'entends jusques au revoir
Cy de moi tant désiré ;
Car, quelque part que serai,
Toujours ferai mon devoir.



De même, au siècle suivant, c'est le Vert-Galant qui pleure, quand il lui faut quitter sa belle :

CHARMANTE GABRIELLE

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
A la suite de Mars!...
Cruelle départie,
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour!

Et, sous Louis XV, cela ne se passe pas autrement que du temps de Henri IV et de François Ier. Exemple : On est à la veille de la journée de Fontenoy, et les dames de la cour sont venues, tout éplorées, à Arras pour y dire adieu à leurs amants. Les jeunes gens de la Maison du Roi ont toutes les peines du monde à s'arracher de leurs bras.

LES BELLES DE LA MAISON DU ROI

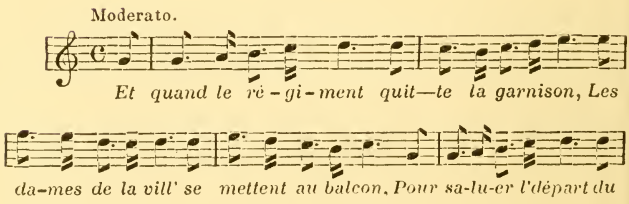
(Air du *Carillon d'Arras*)

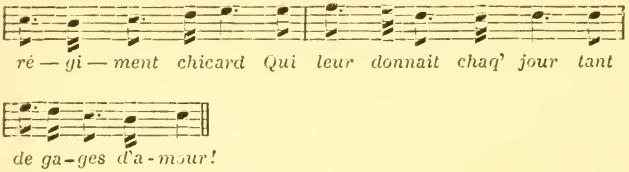
Nos belles font du sentiment,
Chacune embrasse son amant...
— Il ne faut pas pleurer vraiment!
Nous allons reprendre
Nos villes de Flandre...
On va se battre à Fontenoy...
En avant la Maison du Roy!

Étonnez-vous donc de ce que le départ d'un régiment quelconque soit la cause de tant de pleurs et de grincements de dents ! Maintenant, les corps de troupes ne changent plus souvent de garnison. Cependant, de ci, de là, on permute dans les corps d'armée.

ADIEUX AU RÉGIMENT

Et, quand le régiment quitte la garnison,
Les dames de la vill' se mettent au balcon
Pour saluer l'départ
Du régiment chicard,
Qui leur donnait chaqu' jour
Tant de gages d'amour!

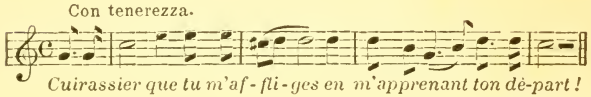




Mais il y a une fin à tout. Il faut partir. Et en avant !... *Une, deusse !...* le chant du départ par mademoiselle Angélina, la belle modiste de la rue des Bons-Enfants :

AMOUR DE CUIRASSIER

Cuirassier, que tu m'affliges
En m'apprenant ton départ !



Le cuirassier propose bien une solution héroïque :

LES CUIRASSIERS DE LA GARDE

Avec nous dans la Garde
Il faut vous engager !...

Mais elle est inadmissible, sa solution. Nous sommes en effet en république, et les gardes impériale ou royale ne sont plus que de vains souvenirs historiques.

Autre histoire : C'est un jeune adjudant qui a été comblé des bontés de la demoiselle de comptoir du *Café du commerce*. L'heure de la séparation venue, la demoiselle se lamente et dit au bien-aimé :

Je n'doute pas du tout de vos intentions,
O mon noble adjudant, ô mon beau militaire...

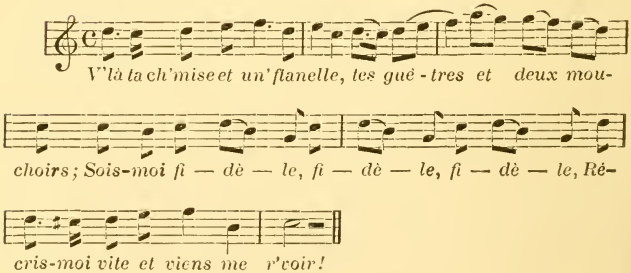
Parlé :

— Pour quant à moi :

J'vous dirai ce qu'on dit à son propriétaire :
Il me faut... il me faut... des réparations.

Enfin, j'ai l'honneur de vous présenter mademoiselle Françoise, qui recevait parfois dans sa cuisine la visite du caporal-sapeur du 145e de ligne. C'est elle qui, surprise un jour par sa maîtresse *flagrante delicto* et noyée sous une averse de reproches, eut la présence d'esprit de répondre : « Voyons, madame, de bon compte, je ne peux cependant pas recevoir des ambassadeurs. » Quand le caporal s'en va, la bonne Françoise lui psalmodie en *ré* bémol nasal :

GAGES D'AMOUR

V'là ta ch'mise et une flanelle,
Tes guêtres et deux mouchoirs...
Sois-moi fidèle,
Fidèle !...
Récris-moi vite et viens me r'voir !...

Mais on a également le cœur sensible dans la Marine, témoin le *libretto* de cette barcarolle :

EN ROUTE POUR LE CONGO

(*Air connu*)

Il était un matelot
Qui partait pour le Congo.
A terre il avait laissé
Son tendre objet (*bis*)
Margot, sa femme adorée.
— « Adieu, soigne bien l'enfant..,
Le bien vient en naviguant. » } *bis.*

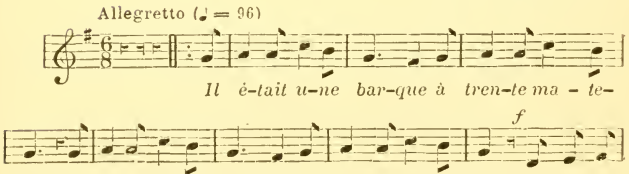
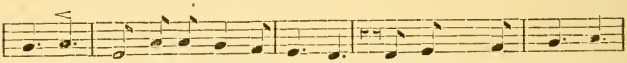
Témoin encore ce vieux refrain de France :

Il est parti vent arrière
Il reviendra en louvoyant !

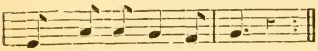
Autre chanson de gaillard d'avant :

SUR LE BORD DE L'ILE

Il était une barque
A trente matelots,
Sur le bord de l'île,
Qui chargeaient des boucauts,
Sur le bord de l'eau.

(La Landelle.)



ma-te — lots sur le bord de l'i — le, Qui char-geaient des bou-



cauts sur le bord de l'eau.

Or sur le bord de l'ile il est une belle fille, — une belle fille qui éclate en sanglots, sur le bord de l'eau. — Qu'avez-vous donc, la belle ? disent les matelots — les matelots qui chargent des boucauts. Avez-vous perdu votre père, votre mère, votre frère, ou l'un de vos parents ? — Non, répond la belle fille. Je pleure un brig-goëlette...

Est parti pour la traite
Avec mon bel amant
Sur le bord de l'île...
Avec mon matelot,
Sur le bord de l'eau.

Ah ! quand ils sont partis, ces militaires trop aimés, que de doux souvenirs, que de regrets amers !... Il est certaines de ces demoiselles qui sont inconsolables. Telle, autrefois, Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. Il en est d'aucunes qui soupirent largement en rêvant au passé... D'autres, d'un caractère moins sombre, célèbrent les vertus du héros qui n'est plus :

LE GRAND GÉNÉRAL A CHEVAL

Ah ! qu'il était beau, ce grand général,
Surtout quand on l'voyait à ch'val !

La plupart ne tardent pas à constater que, bien réellement et définitivement, le régiment est parti pour

une garnison absurde ou que le brig-goëlette tire des bordées vers de lointains rivages.

Et alors, que va-t-il advenir ? Que va-t-il se passer dans le magasin de modes de mademoiselle Angélina, au comptoir du *Café du commerce*, dans la cuisine de Françoise, ou sur le bord de l'île, ou sur le bord de l'eau ?

Le flambeau de l'hymen va-t-il se rallumer à d'autres foyers incandescents ?

Les paris sont ouverts.

XIV

L'Amour s'en va-t-en guerre

Point n'est besoin de faire remarquer au lecteur que la plupart des amours qui viennent d'aboutir à ces adieux déchirants n'étaient point absolument orthodoxes. Hélas ! non, il ne s'agissait plus de payses, de fiancées, de promises, mais de beautés conquises... non à la pointe du sabre, mais au prestige de la soutache, du brandebourg et du plumet. Pour les demoiselles qui ont le cœur tendre, l'uniforme est irrésistible.

PRESTIGE DE L'UNIFORME

J'aime l'uniforme,
Elle m'éblouit !...
. . . . . .

A la vue de l'habit militaire, d'aucunes, il est vrai, cherchent à dissimuler leur émotion sous le masque de la Plaisanterie; elles rient bruyamment et se moquent des militaires qui passent :

Y a rien de faraud
Comme un matelot
Qu'a lavé sa peau
Dans cinq ou six eaux !...

Mais elles ont beau faire. Tôt ou tard, elles se feront prendre aux lacets de l'Amour, et plutôt tôt que tard.

Ah ! oui, quand il est en tenue, le troupier est un fameux conquérant et, en cela, il ne fait que remplir le programme tracé par les allégories antiques. Il rajeunit sans cesse imperturbablement la vieille histoire des amours de Mars et de Vénus.

En a-t-il fait des conquêtes, ce braguard de Mars !... il en a fait *si tellement* que, aujourd'hui, l'on ne sait pas au juste si Bellone, la déesse de la guerre, fut sa femme ou sa sœur ; s'il faut, par suite, l'appeler madame ou mademoiselle Mars.

Mais, si le dieu de la guerre est un bel amoureux, le dieu de l'amour, par contre, est un rude guerrier. Il obéit à des instincts essentiellement militaires, si bien que l'art antique a dû lui attribuer des armes — un arc, des flèches, un carquois. Ces armes-là, qui s'étaient un peu dégradées et démantibulées pendant le moyen

âge, la Renaissance les lui a remises à neuf, de sorte qu'il les a conservées en bon état d'entretien jusques et y compris la période de transition qui sépare les temps classiques du romantisme. Voici, par exemple, la plainte amoureuse d'un poète malheureux dont les vers émaillaient l'*Almanach des Muses* en l'an de grâce 1825 :

Ah ! si je possédais tes tout-puissantes armes,
Fils de Vénus, mon cœur connaîtrait-il les larmes ?
Irais-je en gémissant me perdre dans les bois,
Amour, si tu voulais me prêter ton carquois ?. .
. . . . . .

Ainsi, avec un simple carquois, l'Amour faisait déjà de terribles ravages. Jugez de ceux qu'il ferait aujourd'hui, s'il était, comme il devrait l'être, armé d'un revolver et d'un fusil à répétition !

Quoi qu'il en soit, l'Amour ne quitte jamais le régiment, et chaque jour, il s'en va-t-en guerre avec messieurs les militaires. Et ce qu'ils trahissent — les malheureux ! — leurs serments d'autrefois ! Tenez, en voici un qui fait ses farces :

LE COUP DE MINUIT

A minuit
Le seigneur de Nivelle
Me mit en sentinelle
A minuit !...
Et sans alla sans bruit
Souper avec la belle
Qui l'attendait chez elle
A minuit !... (1)

(1) Halévy, *Charles VI.*

En voici encore un !... Celui-ci, c'est le bon roi Henri, dont la mémoire est si courte qu'il ne se rappelle déjà plus de combien de « dards » il était percé le jour où la « Charmante Gabrielle » lui a fait ses adieux. Voilà qu'il s'émancipe considérablement... et ses loyaux sujets de l'applaudir.

LE VERT-GALANT

(*Air connu*)

Vive Henri quatre,
Vive ce roi vaillant !...
Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire et de battre
Et d'être un vert-galant.

La recette de la *diablerie à quatre* n'est pas perdue, tant s'en faut. Quel tapage il se fait dans la rue ce soir !... N'est-ce pas une bande de guerriers émêchés qui passe ?... Probablement.

LES COMPAGNONS DE LA MARJOLAINE

I

— Qu'est-ce qui passe ici si tard ?
— Compagnons de la Marjolaine !...
— Qu'est-ce qui passe ici si tard
Gai ! gai !...
Dessur le quai ?

II

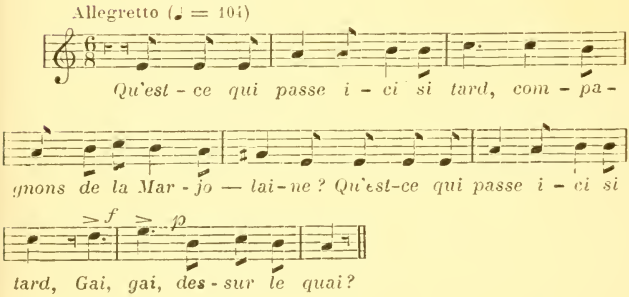
— Ce sont les chevaliers du guet,
Compagnons de la Marjolaine !..
Ce sont les chevaliers du guet
Gai ! gai !...
Dessur le quai.

III

— Que demandent ces chevaliers,
Compagnons de la Marjolaine ?...
. . . . . .

IV

— Une fillette à marier,
Compagnons de la Marjolaine...
. . . . . .
Etc.



Une fillette à marier !... Rien que cela. Vous le voyez, c'est bien l'Amour qui s'en va-t-en guerre !... Toutefois, pour le moment, ces chevaliers en seront pour leurs frais. On leur fait savoir que la maison qu'ils demandent *n'est pas au coin du quai*... Allons, vite, demi-tour, les hommes « qu'ils sont de patrouille ! » Nous aurons sans doute plus de veine une autre fois. La bonne Fortune ne peut pas se dispenser de nous faire, un jour ou l'autre, la risette, puisqu'on va partir pour le Tonkin et que, si le proverbe ne ment pas, il faut que

. . . l'on s'élance
De l'amour au combat. (1)

(1) Boieldieu, *la Dame blanche*.

Ah ! quel plaisir d'être soldat !... Tel est aussi l'avis du maréchal-des-logis Edgard de Charjafond, que la nature semble avoir prédestiné aux premiers rôles dans les « Jeux de l'Amour et du Houzard ». D'ailleurs, il sait par cœur son Alfred de Musset.

L'AMOUR EN SENTINELLE

J'ai bien fait des chansons pour elle ;
Je me suis battu bien souvent ;
Bien souvent j'ai fait sentinelle
Pour voir le coin de sa prunelle
Quand son rideau flottait au vent.

Tant et si bien que, certain soir d'automne, le rideau n'a plus flotté... On a même baissé les stores. Jetons un voile !...

Ah ! palsambleu ! c'était bien simple.

... si par hasard on s'enquête
Qui m'a valu cette conquête,
C'est l'allure de mon cheval,
Un compliment sur sa mantille
Et des bonbons à la vanille
Par un beau soir de carnaval.

Pas plus difficile que ça !... Et l'Amour, qui toujours s'en va-t-en guerre, monte de son pied léger et souple tous les échelons de la hiérarchie militaire. Après les maréchaux-de-logis, viennent les adjudants et les trompettes-majors.

BASTRINGUETTE

(Air de la valse de *Rosita*)

L'adjudant et l'major-trompette,
Bien qu'ils ne roulent pas sur l'or,
Sont amoureux de Bastringuette
Comm' le sous-aid' chirurgien-major.
. . . . . .

Au tour des officiers, maintenant. Si vous voulez savoir à quoi vous en tenir sur leur compte, écoutez les confidences du perruquier de la troisième du deux :

LA CANTINIÈRE

(Air de *Cadet Roussel*)

La cantinière a des diamants,
C'est aux dépens des lieutenants.
. . . . . .

Diavolo ! voilà une cantinière joliment posée ! Mais nous en apprenons de belles sur son compte... Les mitaines (car elle en porte) lui viennent des capitaines, et le colonel lui-même, oserai-je le dire ?... le colonel lui a offert des dentelles !!!

C'est dans la romance de notre Figaro.

O femme ! c'est donc toujours toi qui brises la lyre des poètes ! C'est toi qui déjà as fait chanter l'*Homme à la carabine*, et voilà encore un perruquier qui a perdu ses illusions !... Méfions-nous toutefois de ce cœur ulcéré qui n'est peut-être qu'une mauvaise langue.

Cependant, il est juste de dire qu'il est, de par le monde, des beautés qui aiment furieusement messieurs les militaires gradés ou fusiliers, cuirassiers ou chasseurs, témoin celle qui...

LE BOIS DE BOULOGNE

(Air de *Drin!... Drin!..*)

. . . partit pour le bois de Boulogne,
En emportant un dragon sous son bras !

D'où il appert que l'Amour, qui s'en va-t-en guerre,

ne dédaigne pas de frapper au cœur de simples militaires, de jeunes troubadours qui se plaisent à chanter *Charlotte l'Africaine,* ou « Tire-moi d'là, Fatma », où encore :

TANTOT MARGOT

Tantôt reviendra Margot ;
Margot reviendra tantôt.

Et, tenez, voici encore un jeune cavalier du 13e hussards qui fait des siennes :

LE CAVALIER GALANT

Paroles d'Eugène Labiche

(Air de M. Hervé)

I

Le cavalier, l'coq du village,
Où ce qu'il est en garnison
Dedans l'canton
S'en va danser dessous l'ombrage.
S'en va danser dessus l'gazon
Avec Suzon
Et zon, zon, zon.
Et zon, zon, zon !

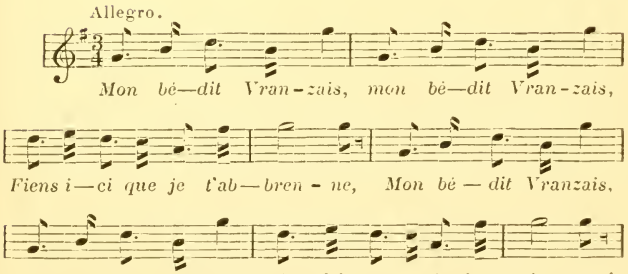
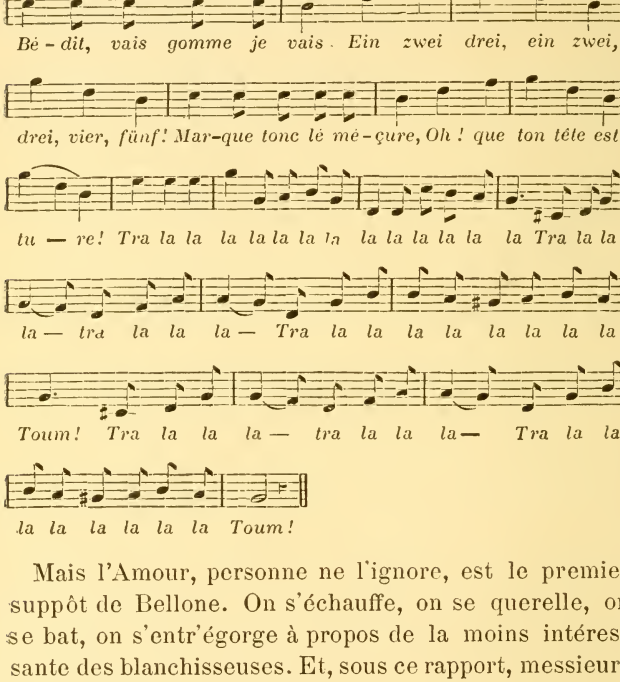
II

« Venez, qu'il dit, loin du tapage,
Là-bas, derrièr' c't épais buisson,
Nous jaserons. »
Ell' dit : « Jasons de mariage....
Quand est-ce que nous l'célébrerons ? »
Mais, il répond :
« Et zon, zon, zon.
Et zon, zon, zon ! »

Même en 1870-1871, que de consolations de nobles dames étrangères n'ont-elles point prodiguées à nos malheureux soldats, prisonniers de guerre !

Un exemple entre mille : le trompette Laridon était interné à Hambourg, une grande ville où, comme il dit, tous les pékins sont Hambourgeois. Pour distraire le *petit français*, son hôtesse — une très belle femme ! — lui apprenait la valse à trois temps.

LE PRISONNIER FRANÇAIS

Mon bédit Vranzais,
Mon bédit Vranzais,
Fiens ici que je t'abbrenne
A falser à la brussienne...
Bédit, vais gomme je vais :
Ein, zwei, drei, ein, zwei, drei, vier, fünf!. .
Margue tonc lé méçure,
Oh! que ton tête est ture!
Bédit, mets don bied là,
Ein, zwei, drei, ein, zwei, drei, vier, fünf...
Ti la la li la la li, la la la li, la la
Toun!



Mais l'Amour, personne ne l'ignore, est le premier suppôt de Bellone. On s'échauffe, on se querelle, on se bat, on s'entr'égorge à propos de la moins intéressante des blanchisseuses. Et, sous ce rapport, messieurs les militaires n'y vont pas de main morte. Tenez, voici encore le perruquier de la troisième du deux qui a le toupet de raser un camarade, le cuisinier en pied de la deuxième du un.

L'ABANDON DE LA BLONDE

(Air de la *Chanson du Capitaine*, *vide suprà*, page 104)

Soldat, t'as du chagrin } *bis.*
Par l'abandon d'ta blonde ?... }
Ell' n'est pas dign' de toi !...

Cette bague à mon doigt
Prouve bien clairement
Que je suis son amant.

Mais le cuisinier ne veut pas se laisser blaguer, ça se comprend. Alors... il faut s'arranger militairement. On va donc à la campagne et l'on y fait un « déjeuner à la fourchette ».

— A vous l'honneur !...

— Pour vous obéir...

— Faites.

Cela dit, les fers se croisent.

UN COUP DE TORCHON

(*Même air*)

Là-bas dans ce vallon } *bis.*
Coule claire fontaine... }
J'ai mis mon habit bas,
Mon sabre au bout d'mon bras. .
Et je me suis battu
Comme un vaillant soldat.

Mais l'Amour travaille également pour civil et militaire. Il survient souvent, à propos de belles, de graves mésintelligences entre la garnison et les bourgeois de l'endroit. Alors il faut encore en découdre, et l'on se donne, en conséquence, rendez-vous *sur le pré,* ainsi désigné parce que c'est un bois.

Le militaire fait le « bourreau des crânes ».

LE BOIS DE SAPIN

Dans ce bois de sapins, sous cette voûte sombre
Qui couvre la montagne et s'étend près de nous,
Nous n'aurons pour témoins que le silence et l'ombre,
Mais ne va pas manquer à notre rendez-vous ! (1)

Or le jeune amoureux n'est pas toujours si crâne que ça... Les apprêts du festin jettent même un froid sur la situation qu'il envisage. Vous faire tuer !... dit-il,

CE QU JETTE UN FROID

. . . . . .
Vous faire tuer, c'est votre état !...
Mais moi, qui ne suis pas soldat,
Je sens comme un froid glacial... (2)

Mais c'est égal. On se bat tout de même... on n'est pas méchant, et l'affaire se termine sans trop d'égratignures, à la satisfaction du journal de la localité.

Les jeux de l'Amour ne tournent pas toujours au duel ou à la comédie ; ils finissent quelquefois en drame, rarement, il est vrai, mais encore — nous disons bien — quelquefois.

Tenez, voici Dumanet qui, dans un accès de jalousie féroce, a tordu le cou à sa belle qui le trompait d'une manière aussi odieuse qu'inénarrable. Dumanet passe en conseil de guerre ; on le condamne à mort ; on va l'exécuter. Or il sait bien, le malheureux ! comment la chose se passera.

(1) Adam, *le Chalet*.
(2) Adam, *le Chalet*.

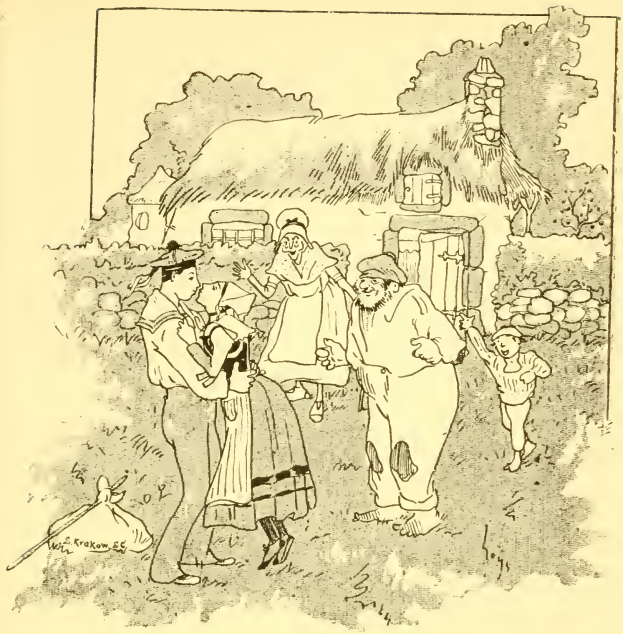
LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ

(Air de la *Chanson du Capitaine, vide suprà*, page 104)

Celui qui me tuera
Sera mon camarade. } *bis.*
Il me band'ra les yeux
Avec son mouchoir bleu
Et me fera mourir
Sans me faire souffrir.

Donc, en route pour le champ de manœuvres !... C'est là que l'exécution doit avoir lieu. Ma foi, il vaut mieux finir comme cela que d'aller « aux Boulangers ».

Moralité : On ne badine pas avec l'Amour.



XV

Les foyers « respectifs » de l'homme « qu'il a son congé »

Enfin, c'est fini !... Pas de *rabiau !!*... La classe va partir. V'là le départ de la classe !... V'là la classe qui part !! L'homme « qu'il a son congé » dans sa boîte s'en va regagner ses foyers *respectifs*.

Ça y est !...

Tous « ceux de la classe » ne sont malheureusement

pas de la fête... il en est même plus d'un qui est resté en route... Par exemple, l'amoureux de la belle qui pleurait son matelot sur le bord de l'île, son beau matelot sur le bord de l'eau. Savez-vous ce qu'il est devenu, celui-là ?

LA FIN D'UN MATELOT

(Air : *Femmes, voulez-vous éprouver ?*)

Paroles d'Eugène Labiche

Battu par le flot inhumain.
Son navire fait avarie
Et l'ouragan le jette enfin
Sur les côtes de Cafrerie...
Ah ! pauvre matelot !... c'est là
Qu'aux Cafr's il servit de pâture...
Un homme si bon !... C'est pour ça
Qu'ils en ont fait leur nourriture.

Ce qui prouve, une fois de plus, que tous les hommes sont mortels.

Cependant, tous les matelots ne se laissent pas manger par des sauvages ; il en est qui reviennent au pays, témoin celui qui partait pour le Congo... vous savez, celui qui, pour consoler sa Margot, lui racontait que *le bien vient en naviguant*. Le voilà !... mais une surprise désagréable l'attend au seuil de son foyer.

LE BIEN QUI VIENT EN NAVIGUANT

(Air : *En route pour le Congo, vide suprà*, page 203)

???. . . . . .
A mon départ (*bis*)
Nous n'avions, j'crois, qu'un p'tit moutard ???

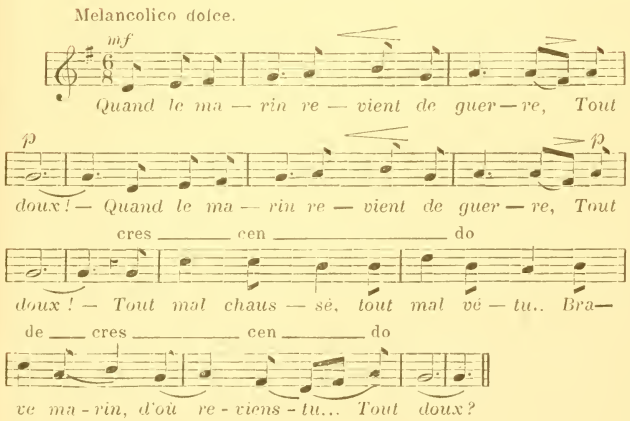
Et la Margot de répondre effrontément :

— En v'là trois, mon cher amant.
Le bien vient en naviguant.

Il paraît que, dans la Marine, le cas n'est pas très rare. On y rencontre même de fréquents exemples des inconvénients de la vertu... prolifique.

BRAVE MARIN

Quand le marin revient de guerre
Tout doux !
— Tout mal chaussé, tout mal vêtu,
Brave marin, d'où reviens-tu,
Tout doux ?



— Madame, répond le marin, je reviens de la guerre.
— Bon, fait l'hôtesse, qu'on apporte ici du vin blanc !
Or le marin se met à boire ; et la belle hôtesse, à pleurer.

— Qu'avez-vous donc, la belle hôtesse ?

— Hélas ! je pleure mon mari... Vous lui ressemblez tant qu'on dirait que c'est lui...

— Est-il possible !... mais cependant... vous aviez de lui trois enfants ?...

— Oui, oui.

— Vous en avez six, à présent ?...

— Oui.

— Il sera content !...

— Je vas vous dire... On m'a fait savoir qu'il était mort, là-bas, à bord de l'*Inconstant*...

— L' « Inconstant » !...

— Et moi, devenue veuve, en tout honneur j'ai pris... un autre mari.

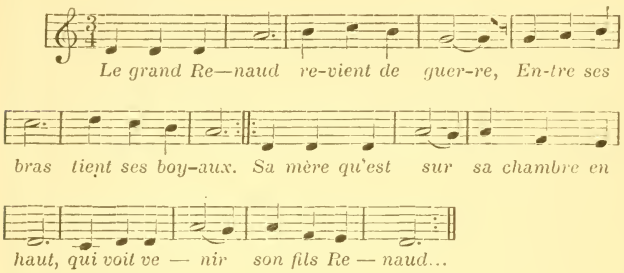
Le marin n'en veut pas savoir davantage. Il se lève.

(*Même air*)

Brave marin vida son verre
Tout doux !
Sans remercier, tout en pleurant,
S'en retourna-t-au régiment
Tout doux !

Pas plus que la Marine, l'armée de terre n'est exempte de douleurs. Le retour du soldat est souvent un sujet de scènes lamentables. Exemple :

LE GRAND RENAUD

Le grand Renaud revient de guerre
Entre ses bras tient ses boyaux...
Sa mèr' qu'est sur sa chambre, en haut,
Qui voit venir son fils Renaud :

— Renaud, dit la vieille mère, réjouis-toi, sois heureux. Ta femme est accouchée... elle t'a donné un fils !...

— Ah ! répond le blessé, ni de ma femme, ni de mon fils, ni de la guerre je n'ai plus nul souci...

— Eh quoi ! Renaud...

— Vite, donnez-moi mon lit.

— Le voici...

— Tirez bien les rideaux...

Et il rend l'âme le grand Renaud.

. . . . . .

Le lendemain, à l'église, sa femme va faire ses relevailles et y voit les apprêts d'un enterrement.

Qui donc est mort ?...

Elle finit par apprendre la vérité, la pauvre femme, et s'écrie en pleurant :

(*Même air*)

Puisque Renaud est mort ici,
Je veux mourir dès aujourd'hui !...
Tirez mes bagu's et mes anneaux.
Nourrissez bien l'enfant Renaud.

Pour être juste, il faut dire que les choses ne prennent pas toujours une tournure aussi triste. Il est des militaires qui retrouvent leurs amours, et pour ceux-ci le jour du retour est un beau jour. Oui, réjouissances publiques et illuminations !

LE BEAU JOUR DU RETOUR

... Voici le jour.
O princesse chérie,
Par qui tout s'oublie,
Le jour
Du retour !... (1)

Mais il en est d'aucuns qui ne les retrouvent pas, leurs amours. Ils avaient bien, dans le temps, une amoureuse... mais on ne la voit plus... on ne peut pas savoir *ous'qu'elle est*.

OU C'QU'ELLE EST?

. . . . . .
. . . . J'avais une amoureuse
Où donc est-elle ?... Ah ! j'entends ! ..
Je comprends !...
Ah ! quel plaisir d'être soldat !... (2)

Enfin, il est des infortunés qui, rentrant dans leurs foyers respectifs, y reçoivent d'affreux camouflets. Tenez, voici, par exemple, un brigadier-trompette qui revoit son ancienne princesse. Celle-ci ne peut retenir un mouvement de surprise.

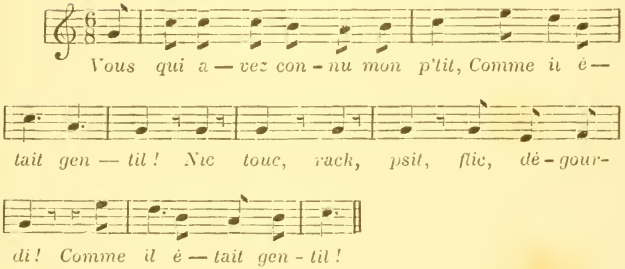
(1) Halévy, *la Juive*.
(2) Boieldieu, *la Dame blanche*.

Mais comme il est donc *sangé*, ce pauvre trompette, comme il est donc *sangé* !... ce n'est plus le même homme ! il a pris du ventre... il a des chevrons ! Quelle tournure !... lui qui était si mignon !...

La belle va trouver ses amies et sa douleur s'exhale en ces strophes :

DÉGOURDI

I

Vous qui avez connu mon p'tit,
Comme il était gentil!...
Nif! touc! rack! psit! flic! dégourdi!
Comme il était gentil !

II

DES GOURDANS!

Si vous le voyiez à présent,
Comme il est dégoûtant !...
Nif! touc! rack ! psit! flan ! des Gourdans !
Comme il est dégoûtant !...

La beauté fait la dégoûtée... Qu'elle se regarde donc,

à son tour, cette *sans-cœur* qui ne croit plus à rien !... Est-ce qu'elle ne tourne pas un peu à l'éteignoir ? Si fait.

Le temps est un gredin qui détruit, tour à tour,
La beauté, la gloire et l'amour !

Ah ! les Arabes ont bien raison de dire : Temps de chakal ! Chakal de Temps !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
AVANT-PROPOS		V
CHAPITRE Ier.	— Cris d'armes	7
— II.	— Hymnes de guerre	15
— III.	— Chansons de gestes	27
— IV.	— En avant les tambours et la musique	57
— V.	— Inspection générale	75
— VI.	— Cocardiers et loustics	99
— VII.	— En route	121
— VIII.	— Ici l'on donne à manger et à boire	141
— IX.	— Grégoire	157
— X.	— Au clou	165
— XI.	— Les foyers « respectifs » de l'homme « qu'il n'a pas fini son temps »	179
— XII.	— La « payse »	187
— XIII.	— Chants du départ	195
— XIV.	— L'amour s'en va-t-en guerre	207
— XV.	— Les foyers « respectifs » de l'homme « qu'il a son congé »	221

PARIS. — IMPRIMERIE CHARLES BLOT, RUE BLEUE, 7.

IMPRIMERIE E. PERRAUX, 30, RUE D'APOLLINIS